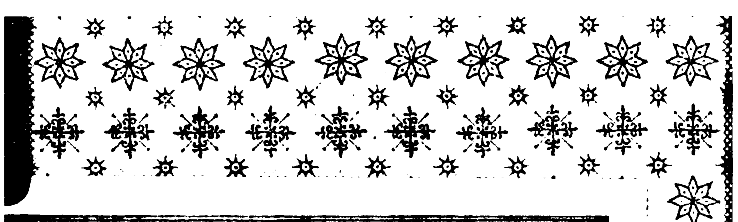
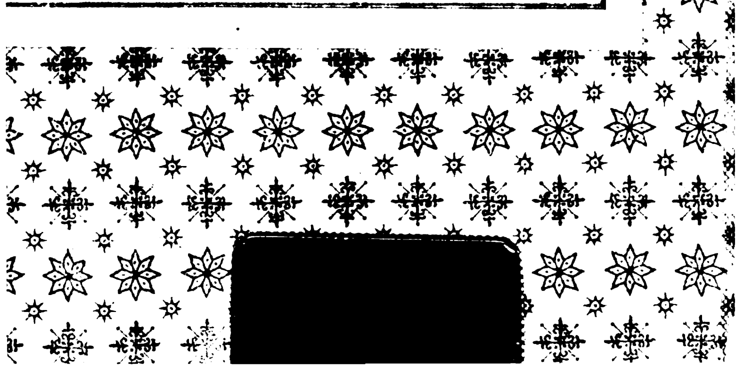
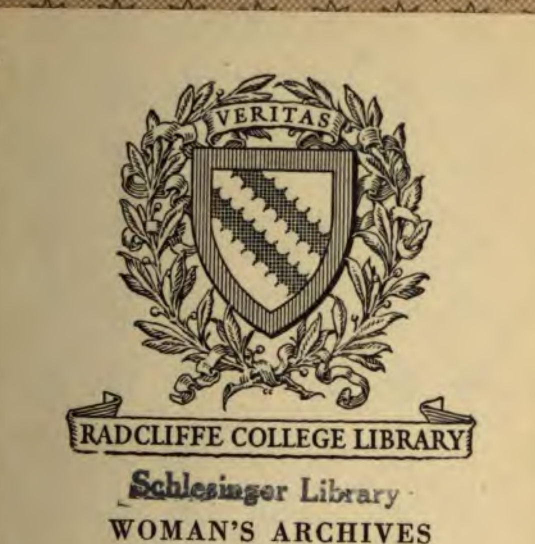


EX LIBRIS



LILY BRAUN




VERITAS
RADCLIFFE COLLEGE LIBRARY

HUMANISME
INTÉGRAL

A LA MÊME LIBRAIRIE

Ouvrages déjà publiés dans la Bibliothèque Sociologique :

1. — La Conquête du Pain, par *Pierre Kropotkine*. Un volume in-18, avec préface par *Elisée Reclus*, 5e édition. Prix. 3 50
2. — La Société mourante et l'Anarchie, par *Jean Grave*. Un volume in-18, avec préface par *Octave Mirbeau*. (*Interdit*. — Rare). . . . . 10 »
3. — De la Commune a l'Anarchie, par *Charles Malato*. Un volume in-18, 2e édition. Prix. . 3 50
4. — Œuvres de *Michel Bakounine*. Fédéralisme, Socialisme et Antithéologisme. Lettres sur le Patriotisme. Dieu et l'Etat. Un volume in-18, 2e édition. Prix. 3 50
5. — Anarchistes, mœurs du jour, roman, par *John-Henry Mackay*, traduction de *Louis de Hessem*. Un volume in-18. Prix. 3 50
6. — Psychologie de l'Anarchiste-Socialiste, par *A. Hamon*. Un vol. in-18, 2e édition. Prix. 3 50
7. — Philosophie du Déterminisme. Réflexions sociales, par *Jacques Sautarel*. Un volume in-18, 2e édition. Prix. 3 50
8. — La Société future, par *Jean Grave*. Un vol. in-18, 6e édition.
9. — L'Anarchie. Sa philosophie. — Son idéal, par *Pierre Kropotkine*. Une broch. in-18. 2e édition. Prix . . . . 1 »
10. — La Grande Famille, roman militaire, par *Jean Grave*. Un volume in-18, 3e édition. Prix. 3 50
11. — Le Socialisme et le Congrès de Londres, par *A. Hamon*. Un volume in-18. Prix 3 50
12. — Les Joyeusetés de l'Exil, par *Charles Malato*. Un volume in-18. Prix. 3 50

Sous Presse :

L'Évolution, la révolution et l'idéal anarchique, par *Elisée Reclus*.
Le Socialisme en danger, par *Doméla Nieuwenhuis*.
Sous l'aspect de la Révolution, par *Bernard Lazare*.
L'Etat, par *Pierre Kropotkine*.
L'individu et la Société, par *Jean Grave*.

BIBLIOTHÈQUE SOCIOLOGIQUE N° 13.

LÉOPOLD LACOUR

HUMANISME INTÉGRAL

LE DUEL DES SEXES — LA CITÉ FUTURE



PARIS
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL

1897

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

TROIS THÉATRES.

GAULOIS ET PARISIENS.

EN PRÉPARATION :

LA FEMME DANS LA RÉVOLUTION FRANÇAISE . . . . 2 vol.

LE JEUNE THÉATRE . . . . 1 —

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

Aux Ouvriers, aux Ouvrières
de la Cité future,
Cité de Paix, de Lumière, de Justice
et d'Amour :
de bon travail.

Aux Apôtres, Hommes et Femmes,
de la Religion d'humanité,
DE L'HUMANISME INTÉGRAL.

L. L.

PRÉFACE

Ayant à parler de la coéducation au Congrès Féministe International qui se tint à Paris en avril dernier, je dis de mon *féminisme :* « Son vrai nom serait *Humanisme intégral.* »

Pour la première fois, j'employais cette formule devant un public. Je n'avais pas eu la chance de la rencontrer en des conférences pourtant bien *humanistes* faites à la Bodinière plus d'une année auparavant (janvier-mars 1895). lle ne me vint que des mois après ces dis-ours prononcés.

Je sentais le manque, sur ma doctrine, d'une finition *adéquate.* Il m'était clair que le mot

féminisme, d'ailleurs équivoque (1), ne rendait qu'une partie, la moins personnelle, de ma pensée. — N'y a-t-il pas, au surplus, divers *féminismes*, dans le sens même où les Revendicatrices et leurs alliés masculins prennent le terme? On a vu naître, voilà deux ans, un *féminisme chrétien* (2). Il y avait déjà, et de-

(1) Ainsi des romanciers comme Paul Bourget, Marcel Prévost, René Maizeroy, s'appellent volontiers féministes.

(2) Il s'est fondé une Société des Féministes Chrétiens. Madame (ou mademoiselle) Marie Maugeret en est la secrétaire générale. Elle écrivait dans un article-programme (25 février 1896) : « Pour dire le fond de notre pensée, l'émancipation de la femme telle qu'on l'envisage actuellement ne nous est jamais apparue comme un chose très désirable en soi. *S'il était au monde un pouvoir assez puissant* pour ramener la famille, et par elle la société, à cet état de choses, un peu chimérique peut-être, où l'homme remplirait en conscience tous ses devoirs d'époux, de père, comme de citoyen, nous ne verrions *aucun inconvénient* à ce que la femme, tout en cultivant son intelligence de façon à avoir un peu plus que « des clartés sur « tout », se renfermât dans les devoirs de la maison et ne songeât pas à quitter son foyer. » — Bref, ce Féminisme admettrait *le servage du Féminin*, si le Masculin ordinairement se montrait digne de l'autorité qu'il exerce. L'idée pour nous fondamentale, *sacrée*, du DROIT HUMAIN, n'est pas le principe. Ce n'est pas de l'individu, qu'il soit homme ou femme, qu'il soit même enfant, que sort le droit de vivre, de se développer. On prétend édifier une théorie de liberté *sur cette unique raison d'observation* qu'il y a trop souvent, chez le maître, abus de son droit

puis longtemps, un *féminisme bourgeois* et un *féminisme socialiste*. Ces deux derniers unis pour la conquête de l'égalité des sexes dans la cité présente, mais le plus « avancé » contemplant, annonçant par-delà ces batailles une cité nouvelle où son frère d'armes actuel ne voudrait pas entrer. — Donc, je cherchais l'expression brève, scientifique et frappante où se résumerait, vraiment, tout mon idéal. Et avant d'aboutir, cette poursuite eut,

naturel et religieux, méconnaissance lamentable de *ses devoirs de protection envers l'antique esclave!* comme si *un droit naturel et religieux* (*divin plutôt*) *pouvait s'évanouir devant un fait quelconque*. Un droit *divin* qui ne serait pas *éternel*, si vous concevez cela, je vous admire. J'admire donc les Féministes Chrétiens. Ils sont d'ailleurs très touchants dans leur effort inutile pour concilier leur croyance atavique et la doctrine moderne et prophétique du droit de chacun, de l'autonomie personnelle. Deux forces irréductibles se battent en eux. Leur système contradictoire est l'image de ce drame intérieur. Ils n'arrivent à se procurer l'illusion d'un accord impossible qu'au moyen d'une phraséologie... *quand même hérétique*. Ce sont des Chrétiens, en morale et en sociologie, à la manière de Mgr Ireland. Du moins témoignent-ils en faveur des idées qui achèveront de tuer leur Dieu, et travaillent-ils avec nous à précipiter son agonie. « Ni Dieu, ni maître », les deux affirmations n'en font qu'une en réalité; elles font « bloc ». Tous les despotismes sont à l'effigie du théocratique. Toutes les royautés, celle du mari, celle du patron comme celle du Prince.

je l'avoue, des résultats inattendus : elle élargit, elle compléta cet idéal même. Je n'avais fait qu'entrevoir certains points; j'avais reculé devant certains problèmes; je n'aurais point osé, en 1895, écrire un chapitre comme celui qu'on trouvera dans la seconde partie de ce volume sous le titre : *la Mère, l'Enfant;* surtout je n'aurais pas touché d'une main aussi rude à l'Idole Patrie. Quelque piété me restait encore pour l'exécrable Nationalisme officiel, avec ses douanes et ses casernes : bien que la cité de Justice m'apparût déjà, *d'avenir en avenir*, dans son ultime magnificence planétaire.

On verra ce qu'est aujourd'hui mon patriotisme (1). Je le tiens pour autrement beau que celui d'un Déroulède ou d'un Mézières : sans compter qu'il est enfin d'accord, pleinement, avec mon *Humanisme*, dont je ne confessais point l'embarras sur cette question de patrie. J'essayais même de me le dissimuler, cet embarras, à l'époque de mes conférences. En ma propre conscience intellectuelle, ainsi que devant mes auditeurs, j'éludais la terrible question. La recherche obstinée d'une formule définitive devait m'arracher à cette hypocrisie

(1) Dernier chapitre : *La Femme, la Patrie, la Guerre.*

secrète; et ce fut le plus grand service, à coup sûr, qu'elle me rendit. Aurais-je eu le droit totalement d'appeler *intégral* mon *Humanisme* avant d'avoir brûlé radicalement, en moi, le chancre nationaliste?

Quand, au début de l'automne 1895, j'eus la satisfaction (dont je commençais à désespérer) de trouver ce que je cherchais, « il s'en allait temps », comme on disait jadis. Car en décembre, une Revue peu connue, mais que je recevais et lisais, la *Revue immortaliste*, annonçait son prochain avatar sous le nom : *l'Humanité intégrale* (1).

(1) La preuve que je ne fus point plagiaire au Congrès d'avril 1896 est dans un dossier appartenant à une de nos plus ardentes féministes, madame Marya Chéliga. C'est une petite lettre de moi, qui d'ailleurs paraîtra bientôt dans la *Revue encyclopédique*. Lettre écrite il y a plus d'un an (novembre 1895.)

Quelques mots sur l'*Humanité intégrale* :

Pour le très noble esprit qui la dirige, M. J.-Camille Chaigneau, et pour ses deux collaborateurs principaux, MM. Émile di Rienzi et Marius George, l'Humanité complète, c'est « la totalité des vivants et des morts ». Selon ces trois écrivains, en effet (et selon beaucoup d'autres personnes, on le sait), il n'y a pas anéantissement de l'être humain, qui ne meurt à nos yeux qu'afin d'aller vivre une vie « d'outre-terre », et il s'agit de rattacher à nous ces prétendus morts pour réaliser, dans une im-

*
* *

Les deux parties dont se compose ce volume, — qui n'est pas un recueil, soit dit par paren-

mense «conscience collective», l'Humanité «véritablement intégrale.» — «La révolution immortaliste» sera donc l'élargissement scientifico-merveilleux (indispensable) de «la révolution humanitaire proprement dite».

M. Camille Chaigneau se défend d'être mystique. Le mysticisme serait même, en un sens, l'ennemi direct de sa doctrine. «Il y a deux manières de s'appliquer aux choses de l'au-delà» : ou l'on «se désintéresse du milieu terrestre, ou l'on «s'intéresse à la fois à la vie de la terre et à la vie d'outre-terre». Dans le premier cas, «détachement», — mysticisme; dans le deuxième, «rattachement», — «recherche de *l'Humanité intégrale*». Et rien de plus sérieux, de plus positif que cette ambition de *rattachement*, déclare M. Chaigneau : «L'avènement actuel du spiritisme librement compris (ou immortalisme) est une des plus remarquables vérifications de la «loi des trois états» formulée par Auguste Comte; il prouve que la conception de l'immortalité, après s'être présentée sous l'état théologique, puis sous l'état métaphysique, commence à entrer dans la phase positive.» Plus haut, dans l'article où je puise pour cette note (nº 1 de la Revue) : «Après les ouvriers de la première heure, déjà des hommes de science affirment, non seulement les faits magnétiques et les phénomènes psychiques, mais aussi la manifestation des morts, leur communication intelligente avec la terre».

Sans discuter — ma conviction est que les trois apôtres s'égarent — je me limite à cette révolution humanitaire. Mais là nous sommes d'accord, eux et moi.

thèse (1) — sont, à la fois, réellement distinctes et réellement liées l'une à l'autre.

La seconde sort, logique, de la première. Mais la première est de psychologie aux trois quarts (parfois de physiologie, parfois de pathologie) ; la suivante est de philosophie sociale, tout appuyée, c'est vrai, sur une vue de l'âme féminine, du génie féminin, où je pense amener ceux et celles qui me feront l'honneur de m'accompagner pas à pas dans ma longue analyse préalable des causes profondes du duel des sexes.

Pour me comprendre partout, pour ne point m'adresser ici ou là d'injustes reproches, il faut en effet vouloir bien se rappeler que tous les chapitres de *Humanisme intégral* se soutiennent entre eux du premier au dernier. Il faut, par conséquent, s'astreindre à l'ennui peut-être, mais nécessaire, d'une lecture sans caprice : commencer par le commencement et marcher avec moi, du même train que moi jusqu'au bout. Si l'on « s'embête » en route, si l'on me fausse compagnie pour se dégourdir, courir à l'aventure au travers du livre, je demande

(1) Cependant, on y rencontrera (seconde partie) d'importants extraits de mes conférences, et quatre articles parus au *Gil Blas* sur et pour Cempuis.

qu'on m'épargne, *sur le fond*, des remarques qu'on ne m'eût point faites probablement, après avoir lu — comme il sied quand l'ouvrage a tout au moins l'espoir d'être une sorte de géométrie d'idées.

Il n'y a ici que des raisonnements — justes ou faux, — enchaînés — bien ou mal.

Avec des documents, sans doute. Mais *nulle part je n'ai eu l'intention de faire œuvre documentaire*. Ne pas m'accuser, par suite, d'être incomplet dans le renseignement. Je ne renseigne *que lorsqu'il importe à l'idée*. Je veux prouver, non fournir des bibliographies (cela se trouve ailleurs) ou des tableaux auxquels rien ne manquerait.

Une de mes thèses, c'est que la femme affranchie par elle-même, développée dans le sens de ses facultés naturelles *enfin retrouvées ou rectifiées*, sera l'artisan, plus que l'homme, de la Cité future.

C'est donc que l'homme, sans la femme, serait misérablement impuissant à bâtir cette Cité ; c'est qu'il ne pourrait même en concevoir le plan. Pour cette conception, bien entendu, je mets à part une élite virile, et je suppose volontiers qu'elle formera des groupes nombreux (relativement) bien avant le jour des premières

grandes démolitions sociales et des commençantes reconstructions. Mais je suis convaincu trop raisonnablement que la Révolution nouvelle, entreprise et poussée par le Masculin seul, comme fut celle d'il y a maintenant plus d'un siècle, ne réussirait, *pour le mieux*, qu'à fonder un ordre de barbarie nouveau, dans plus de justice économique — au profit du travailleur seulement. L'ouvrière resterait serve du mâle dans l'usine, à l'atelier, comme au foyer. Surtout, la Révolution serait matérielle, non morale aussi, non intellectuelle, comme il faut qu'elle le soit.

Bernard Lazare disait avec la vigueur de son large sens révolutionnaire (1er janvier 1896) :

« Si l'on se place au seul point de vue du matérialisme économique, la seule solution possible est le collectivisme autoritaire. » Mais « notre but n'est pas de substituer au troisième État en décrépitude un quatrième État tyrannique... Ce n'est pas seulement le système de la production et de la répartition, ce sont les idées qu'il faut changer, et qu'il faut changer d'abord (1). » — Eh bien, ces idées, on ne les changera pas, tant que la femme et, avec elle,

(1) *L'Action*, n° 1.

l'enfant, esclaves du maître domestique (père, mari, amant) n'auront pas de leur droit *humain*, reconnu, respecté, fait passer pour jamais dans l'esprit et dans le cœur de l'homme la notion claire et pieuse de l'essentielle vérité morale : savoir qu'il n'y a pas de droit contre le droit, qu'il n'y en a d'aucune sorte pour personne contre qui que ce soit — la Justice étant universelle ou n'étant pas.

L'affranchissement de la femme serait la première leçon nécessaire pour élever l'intelligence, pour ennoblir toute l'âme de l'ouvrier, du paysan. Libérée, la mère libérerait l'enfant, et ce serait la seconde leçon, complémentaire de l'autre — de vertu presque égale. Mais il résulterait de cette liberté de la mère et de la femme un progrès des deux, si considérable qu'il entraînerait chez l'amant, l'époux, ou le père, un progrès... plus lent, mais d'importance quand même peu à peu très haute.

Bernard Lazare n'a pas dit cela ; mais il y souscrirait, j'en suis bien sûr.

Il n'est pas le seul à proclamer que la Révolution (ou l'évolution) ne doit pas être uniquement économique ; des socialistes qui n'ont pas d'ailleurs ses tendances, ses opinions, Georges

Renard, par exemple (1), et Rouanet, Fournière, multiplient les déclarations du même genre.

Eh bien, la Révolution morale sera l'œuvre, aux trois quarts, du Féminin. Pour la Révolution économique, il y sera de moitié.

Et voilà ce qu'il faut répondre à Jean Grave et à d'autres quand ils ont l'air de trouver fâcheux le mouvement féministe. Les féministes bourgeoises sont illogiques, qui ne veulent pas de Révolution sociale. Mais leurs alliées socialistes ont raison. La condition première d'une RÉVOLUTION TOTALE, RÉELLEMENT HUMAINE, c'est la libération de la Femme. Cette

(1) Pourquoi ce *par exemple* en nommant Georges Renard ? Je recommande au contraire, tout particulièrement, une étude vigoureuse et lumineuse de cet excellent écrivain et sociologue dans le nº 137 de la *Revue socialiste* (mai 1896). Georges Renard du reste (mais il va de soi) est féministe ou plutôt humaniste.

Enfin, comment ne pas citer ces lignes d'Émile Acollas :

« Vous ne fonderez point l'ordre nouveau, et c'est justice, tant que vous n'aurez point établi dans les institutions et dans les mœurs *le droit de la femme et le droit de l'enfant* ; les hommes vous manqueront, et les citoyens comme les hommes, tant que vous n'aurez point créé la nouvelle épouse, la nouvelle mère de famille, et que le double principe de la liberté et de la responsabilité ne dominera pas de la base au faite. »

libération accomplie, la Cité nouvelle de Paix, d'Amour, d'entière Justice, en sortira nécessairement — rapidement.

Ève aurait fait perdre à l'homme un beau parc et l'immortalité. Fable enfantine, mais qui cependant pèse encore dans nos sociétés chrétiennes sur l'antique Esclave, qu'on appelle l'Ève éternelle. La vérité, la voici : un Paradis où sans doute l'on mourra, où l'on n'ignorera point la douleur, où l'on travaillera, mais où règnera la Liberté, dans une exaltation magnifique de toutes les énergies utiles et nobles de l'être humain, sera le don à l'homme de l'Ève nouvelle. Don trop immérité.

L. L.

Novembre 1896.

PREMIÈRE PARTIE

LE DUEL DES SEXES

SOUS LE POINT DE VUE

DE L'HUMANISME INTÉGRAL

I

D'ENSEMBLE

Une lutte éternelle en tout temps, en tout lieu,
Se livre sur la terre, en présence de Dieu,
Entre la bonté d'Homme et la ruse de Femme,
Car la femme est un être impur de corps et d'âme (1).

Écrits en 1839, ces vers sont demeurés, dans notre littérature, l'expression tout ensemble la plus concise et la plus *dense* — et aussi la plus sérieusement triste — de l'opinion du Masculin, encore chrétien, sur le duel des sexes.

Or, s'il est vrai que la majorité des citoyens de France a rejeté le dogme catholique et même se glorifie de n'être plus chrétienne, le Christianisme cependant continue de régner sur ces millions l'incroyants, *par leur sensibilité d'atavisme.*

Un formidable « inconscient » chrétien nous est

(1) Alfred de Vigny, *La Colère de Samson.*

l'héritage obscur et profond d'une telle masse de masses d'ancêtres !

A chaque instant, nous sentons, nous pensons comme eux, sans le savoir. Ou plutôt, c'est eux qui, prolongeant en nous leur vie morale, sentent et pensent à notre insu, dans nos âmes éblouies d'une illusion de total affranchissement.

« La foi disparue, la morale reste », expliquait Renan.

Vérité pour l'individu, souvent ; pour les grandes collectivités (nations, races), toujours. Ce qui ne veut pas dire, bien entendu, que cette obstinée survie de la *morale* ne doive, à son tour, avoir son terme.

Même des philosophes *révolutionnaires*, ennemis déclarés de l'Église et de toute Église, seraient facilement convaincus de christianisme sous-jacent. Ainsi, dans ce livre, nous verrons Proudhon combattre la thèse d'émancipation féminine et, par suite, d'harmonie humaine, d'unité sociale, par des raisons qui eussent réjoui un Tertullien.

Et pour les vers inscrits au seuil de ce chapitre, qu'il devait les goûter, ce Proudhon !

D'ailleurs, littérairement, je le répète, je les admire volontiers.

Des poètes nombreux, des romanciers qu'on ne saurait dénombrer, des dramaturges ont vainement rivalisé, depuis soixante ans bientôt, à dire mieux ou davantage.

Il y eut de belles analyses douloureuses, des scènes éloquentes et poignantes, des élans d'un lyrisme intéressant ; la synthèse dressée par Vigny devait résister et vaincre par la simplicité de ses lignes, soutenue d'une si âpre substance ! Elle a gardé l'empire des mémoires.

Mais que vaut-elle devant la Science, au regard de l'histoire impartiale, et pour l'observateur qu'animerait l'esprit de justice — uniquement ?

De ces divers points de vue, *elle perd sa beauté en montrant sa fausseté.*

Elle apparaît une construction d'erreur, un édifice de mensonges.

Non, certes, qu'il n'y ait pas duel entre les sexes. Par à peu près toute la planète Terre, aujourd'hui encore, ce duel est incessant ! Et il prend toutes les formes de la vie même, et l'homme et la femme se meurtrissent l'un l'autre avec toutes les armes.

Il y a du bonheur quand même, épars, vacillant, toujours trop bref, sauf par une conjuration merveilleuse de fatalités bonnes. Oui. Parmi tout le tragique de l'inépuisable bataille où s'épuisent le Masculin et le Féminin, du bonheur fleurit çà et i, et qui dure quelquefois, ô miracle ! Mais ces eurs trop rares, souvent d'un instant, si fragiles, lorules pour la plupart d'immédiate agonie, —

de quel immense terreau de larmes et de sang elles surgissent, et qu'elles sont impuissantes à consoler, même à distraire dès que l'on s'est mis à contempler ces champs illimités du combat, de la douleur !

Guerre fratricide, autant et plus qu'une guerre civile. Guerre sans trêve. Impitoyable guerre *de l'humanité contre soi-même,* mais où ce n'est pas, comme dit le poète, la ruse de Femme qui toujours provoque, ni la bonté d'Homme, poussée à bout, contrainte à lutter, qui se défend. Loin de là.

Très loin.

Et d'abord est-ce qu'il y a généralement, chez l'homme, bonté — ou orgueil de sa force physique et, par suite, conviction d'un droit de commandement et de domination ? Mœurs, lois, religions, à présent encore, dans notre Europe chrétienne, répondent clair, il me semble. J'ajouterai que le vers de Vigny, accusant la femme seule et glorifiant l'homme autant qu'il le plaint, est, par lui-même, une preuve saisissante du naïf et barbare orgueil viril ; et qu'il se retourne ainsi contre l'idée dont il croit proclamer la justesse ; et que, de plus, si le public masculin fit à ce vers et à celui qui le suit, purement abominable, quoique biblique d'inspiration et non moins catholique, un succès dont le retentissement n'est pas arrêté ni tout près de finir, la leçon à tirer d'une telle iniquité d'un grand poète se multiplie de tout le sauvage applau-

dissement qu'il rencontra et qu'il n'a point cessé d'exciter.

Quant à la ruse féminine, généralement aussi, n'est-ce pas (ne fut-ce pas toujours) une arme de défense plutôt que d'agression ? (1) J'admets la tentation d'en abuser, fréquente et périlleuse, et que la faible créature souvent s'abandonne à la joie grisante de triompher du fort par sa finesse d'esprit et cet art dans le mensonge où il est convenu qu'elle nous passe (2). Représailles trop légitimes, ven-

(1) Schopenhauer lui-même le reconnaît.

(2) Convenu et vrai, bien que l'homme se vante trop d'être ici (seulement ici) l'inférieur. — Sans parler des menteurs de vocation, ne le cédant en génie et en art à aucune menteuse-née, est-ce que l'homme ne ment point à la femme, très bien d'ordinaire, toutes les fois qu'il le juge utile (notamment pour arriver à la posséder) ? — En soi, le mensonge n'est pas d'un sexe plus que de l'autre ; mais *l'esclave a plus souvent besoin de mentir au maître que le maître à l'esclave.* Et les siècles ont naturellement créé pour ce besoin *plus fréquent et divers une agilité supérieure de moyens plus variés*. Puis l'intérêt de l'esclave est, neuf fois sur dix, autrement sérieux : pour Elle, souvent, il y va de l'existence, soit au point de vue économique, soit au point de vue moral, soit même aux deux ; quand ce n'est pas, d'un tragique plus rare, mais non tellement exceptionnel, une question de vie ou de mort.

Je disais à la Bodinière (2 mars 1895) :

« Sans la Ruse, la Femme n'eût pas vécu. L'Homme se fût donc suicidé en l'assassinant. Heureusement pour lui, elle se fabriqua un outil de résistance, d'invisible acier, dont il sentit la pointe sans pouvoir la saisir. Cela sauva le monde. » Je laissais de côté cette ruse non moins nécessaire dont la fin est de séduire l'homme ou de le retenir ; mais le premier paragraphe de la note présente s'applique à tous les cas. Voir, ailleurs, la suite de ce chapitre et le chapitre II.

geances trop justifiées. Et je reconnais qu'il est des perverses de la ruse, comme il est, si nombreux, des pervers de la force; mais l'habileté de l'homme en ses réquisitoires contre le Féminin se garde bien, précisément, de l'équitable antithèse par où les deux excès, franchement opposés, pour le moins seraient perçus se contre-balançant. Je souligne *pour le moins*, persuadé que le plateau de la force serait le plus chargé... Et voilà Vigny, ôtant ce poids énorme, pour y substituer la prétendue bonté du Mâle éternellement dupe et victime, puis jetant de l'autre côté de la balance, dans l'autre plateau, veux-je dire, sa Dalila, qui serait l'image du Féminin universel, éternel ! Procédé de poète, vraiment trop... lyrique.

Enfin, tout à l'heure, disant abominables les derniers mots : *Un être impur de corps et d'âme*, exagérais-je?

De corps? Vigny, plus loin, a cru devoir appuyer :

> *La Femme, enfant malade et douze fois impur !*

Donc, il s'agit d'un phénomène physique mensuel que les logiciens de l'*antiféminisme* présentent tous, du reste, comme un des grands obstacles naturels à l'émancipation de la « blessée ».

Michelet lui-même a parlé de la « blessée ». Mais quel attendrissement ! On l'en raillait. Je le blâme, pour l'instant, d'avoir employé l'épithète fausse

et dangereuse qui, dans nombre d'esprits, maintint et fortifia l'atavique croyance à la multiple supériorité anatomique et physiologique du Masculin. J'admire son enthousiasme à s'écrier : « Ce que le moyen âge insultait et dégradait, appelait impureté, c'est précisément la crise sacrée » de la femme (1). — La science le démontre, celle dont les créateurs successifs furent Baër, Négrier, Pouchet de Rouen, Coste : la fonction menstruelle est essentiellement ce qui fait la femme (2). Or, nulle fonction, nul phénomène physiologique n'est vil par soi-même. Et pas davantage ne se peut assimiler à une maladie, à une blessure, l'effet d'une loi organique s'accomplissant.

Non, la femme n'est point une blessée. Moins encore, du fait de ce flux vital, est-elle impure. Cette idée d'impureté est de basse source mystique. Et déjà le spectacle me semble offrir sa tristesse d'un poète comme Vigny ramassant aux ténèbres du moyen-âge une injure grotesque, impie, pour la lancer en anathème à la face de l'Épouse, de la Sœur, de la Mère, aussi bien, vraiment, qu'à la Dalila aux baisers de trahison.

(1) *L'Amour*, introduction.

(2) « La femme n'est femme que par les ovaires. » (Virchow). — « C'est bien le fonctionnement des ovaires qui fait le caractère extérieur de la femme comme le testicule fait le caractère de l'homme. » (Dr H. Thulié : *La Femme, essai de sociologie physiologique*).

Et pourquoi donc, impure physiquement, la femme le serait-elle au moral ?

Voilà où le christianisme de ces vers (et, par conséquent, leur importance), je l'ai dit, éclate surtout.

Elle est moralement impure, aux yeux des Pères de l'Église, la Femme, parce qu'elle inspire l'amour, excite au péché. C'est l'éternelle Tentatrice, l'éternelle Séductrice, le piège de chair où les saints eux-mêmes ne sont pas sûrs de ne point tomber. Complice de Satan, dès l'aube Edenique des siècles, elle perdit le premier homme et nous a tous marqués par avance d'une tare d'origine. Et cette œuvre de damnation, elle l'a poursuivie sans trêve, et toujours la poursuivra : créature de luxure à jamais inassouvie, indomptable ; bête de proie, par la joie maudite ; terrible ennemie de Dieu !

Aussi, quelle haine mêlée d'effroi chez les docteurs des premiers âges !

« Femme, s'écrie Tertullien, tu es la porte du Diable. C'est toi qui la première as touché à l'arbre et déserté la loi de Dieu ; c'est toi qui as persuadé celui que le Diable n'osait attaquer en face ; c'est à cause de toi que le Fils de Dieu même a dû mourir ! Tu devrais t'en aller en deuil et en haillons, offrant aux regards tes yeux pleins de larmes de repentir pour faire oublier que tu as perdu le genre humain. »

Et les saints fuient aux Thébaïdes, surtout pour s'y mettre à l'abri de la Corruptrice !

Au moins, s'il y a folie, est-ce logique. Mais voici le châtiment de nos Vigny, j'entends des écrivains innombrables qui, parlant du duel des sexes, se sont montrés également imbus du vieil esprit chrétien : *ils trahissent tout à coup, et, par là, condamnent leur propre thèse !* Comment ? Relisez la pièce de vers d'où j'ai extrait des affirmations si orthodoxes; vous y verrez qu'en dénonçant l'Impure, le poète célèbre l'amour. Or, non seulement c'est une inconséquence; mais cela détruit l'accusation d'impureté, qui repose, toute, sur l'idée de l'amour-péché.

L'Homme a toujours besoin de caresse et d'amour,

confesse Vigny, dans cette *Colère de Samson.* Et il développe le thème fort harmonieusement :

Troublé dans l'action, troublé dans le dessein,
Il rêvera partout à la chaleur du sein,
Aux chansons de la nuit, aux baisers de l'aurore,
A la lèvre de feu que sa lèvre dévore,
Aux cheveux dénoués qui roulent sur son front,
Et les regrets du lit, en marchant, le suivront !

Magnifique trahison, mais trahison, je le répète ! Ou plutôt, protestation superbe et vengeance de l'humaine vérité ! Car enfin, si la femme est impure d'âme (et de corps, par surcroît), si elle n'est

tout entière, corps et âme, qu'un vase d'impureté, il est absurde de la vouloir près de soi, contre soi, sur ses lèvres.

C'est *la caresse et l'amour*, c'est toute joie sexuelle, qu'il faut intrépidement se refuser, flétrir !

Seul, en ces derniers temps, Tolstoï a osé : dans sa *Sonate à Kreutzer*, et avec le mérite original, en son christianisme intransigeant contre la chair, de faire tomber sur l'homme le plus lourd du *péché*.

Nous rencontrerons cette œuvre capitale dans les deux chapitres qui vont suivre. Mais dès maintenant elle nous appartient par ces deux grandes vues : — 1° le christianisme ayant pour idéal le célibat dans la chasteté ne peut envisager le mariage même, s'il est suivi de relations sexuelles, que comme « une chute » ; — 2° par l'amour, dans le mariage même, la femme est serve : instrument de plaisir pour l'homme qu'elle a pu, sans doute, s'appliquer à séduire et qu'elle peut s'appliquer à enchaîner, à déprimer et avilir en le saoulant de jouissances ou en se les faisant payer de prix de toute espèce (honneur, fortune, intelligence, etc.), mais l'homme, étant le maître, demeure le principal coupable. Et cette vue, non biblique, non catholique, par où l'illustre écrivain se sépare des Pères de l'Église, et contredit jusqu'à saint Paul, tourne, à l'avantage du Féminin, l'idée, trop vraie, d'une lutte immémoriale entre les sexes.

« En dépit de tout, prononce Tolstoï, le point essentiel demeure le même. La Femme reste un objet de volupté, et elle le sait. C'est de l'esclavage, puisque l'esclavage n'est autre chose que l'utilisation du travail des uns à la jouissance des autres. » Plus loin : « Elle est toujours la serve humiliée et corrompue et l'homme reste toujours le maître débauché. » Encore plus loin : « Notez que les animaux s'accouplent seulement quand ils peuvent reproduire l'espèce, et l'ignoble roi de la nature s'accouple en tout temps. Et non content de cela, il élève cette occupation de singe à un idéal ! Au nom de cet amour — c'est-à-dire de cette saleté, — *il tue la moitié du genre humain*. De la femme qui doit être son aide dans le mouvement de l'humanité vers la liberté, il fait au nom de ses plaisirs, non pas une aide, mais une ennemie. »

Paroles fortes et d'énorme portée.

Il va de soi que, n'étant pas chrétien, j'en retranche l'*inhumaniste* condamnation de l'amour physique; mais il faut que cet amour soit libre pour *tout humain, non de contrainte économique ou légale*. L'amour physique forcé se nomme prostitution, dans le mariage comme ailleurs. Cela dit, et j'y insisterai en plus d'un endroit, j'applaudis à la thèse :

La femme est l'ennemie de l'homme, mais c'est la faute de l'homme.

Corrompue, elle peut corrompre, elle corrompt

certainement (c'est même là son seul moyen d'action dans sa servitude, et c'est par là que souvent, esclave-reine, elle gouverne) ; mais qui donc, si ce n'est l'homme, pour son plaisir l'a voulue telle, continue de la vouloir telle ?

Avec les peintres les plus amers des puissances fatales et de l'art effrayant de séduction que possède la femme, Tolstoï est d'accord tant qu'il s'agit de constater le fait, sans plus. Mais au lieu que ceux-là, confondant le fait et la cause, rendent seule responsable au tribunal du Juste l'*éternelle Sirène* ou l'*éternelle Circé*, ou encore l'*éternelle Dalila*, l'*Ève éternelle* (car les noms symboliques offrent ici l'embarras du choix), Tolstoï a vu et montré, derrière les apparences, la cause réelle de tout le mal, la sensualité du Mâle, tyran lubrique.

« Ah ! vous voulez que nous ne soyons que des objets de sensualité ? fait-il dire aux femmes. Bon ! A l'aide de la sensualité nous vous courberons sous le joug. »

Ainsi s'explique « ce phénomène extraordinaire, que, d'une part, la femme est amenée jusqu'au plus bas degré d'humiliation, et que, d'autre part, elle règne par-dessus tout ». L'homme est puni par sa propre faute, vaincu de son propre orgueil, de son despotisme, par l'emploi que sa force lui a permis de la femme asservie — de la femme condamnée à être la Courtisane jusqu'au foyer, et qui

se venge et triomphe avec son corps, puisque son corps, pour l'homme, est tout (1).

Entendez-vous les cris d'indignation du Masculin, ou ses railleries féroces, quand Elle se dérobe ou prétend se dérober à ce rôle instrumentaire? Toute une partie de l'antiféminisme, et la plus furieuse peut-être, jaillit de la peur animale d'une émancipation sexuelle du Féminin.

La femme libre en amour, maîtresse de sa chair (dans le mariage même); la donnant, la refusant dans la plénitude de son droit reconnu, respecté; voilà une perspective dont l'homme ne peut encore soutenir ce qu'il en appelle l'immoralité. Car le sophisme viril contre la femme est d'une souplesse d'hypocrisie (d'ailleurs sincère presque toujours), d'une fertilité de retournements tout à fait réjouissante. Le même homme que vous avez ouï traitant la femme de goule (je remplace de ce mot romantique le vocable usité, qui commence par un p...) il va, l'instant d'après, fulminer contre ces revendicatrices qui ne veulent plus, dit-il, être des femmes, traduisez : des p... !

(1) Non pas tout. — Aux classes de pauvreté, la femme est « bête de peine » en même temps qu'instrument de satisfaction charnelle. Tolstoï l'oublie, dans cette *Sonate à Kreutzer*, et aussi l'importance de la *dot* et des *espérances* au mariage bourgeois, au mondain, comme au paysan. Le moment venu, je parlerai longuement de ces hontes et tristesses sociales. Prisonnier de son point de vue, le grand obsédé russe n'en dit pas moins l'essentielle vérité. La meilleure et souvent l'unique ressource de la femme, c'est son corps.

Au fil de ce livre, à mesure que se présenteront à nous les questions soulevées par le Féminisme, nous saisirons de ces clowneries de raisonnement, inconscientes, encore une fois, le plus souvent, — d'autant plus comiques.

Cette morale, désossée par intérêt, n'en est pas moins déplorable, avec ses contradictions assez monstrueuses. C'est elle, en cette question du duel des sexes, qui trouve moyen de n'être jamais à court d'outrages, de calomnies contre le Féminin, dût-elle se démentir à deux lignes de distance.

Nous ne cesserons pas d'avoir à démasquer ses voltes odieusement naïves et qui ont pour effet d'entretenir la lutte dont elle accuse la femme d'être le seul auteur — quoi que fasse ou dise la malheureuse ou, même, quoi qu'elle ne dise point, ne fasse point.

Mais la grande erreur initiale, le grand mensonge, générateur des autres, il faut les voir dans cette conception masculine des rapports de l'homme et de la femme, qui totalement à celui-là subordonne celle-ci et fera, par exemple, répéter à Dumas fils le fameux : *Illa sub, ille super.*

Conception sauvage, héritée de la plus lointaine antéhistoire (à peu près) et par où le civilisé d'aujourd'hui, le Français de 1896 se retrouve pour le moins le contemporain de l'ours des cavernes.

Conception que le Christianisme, suivant cer-

tains, eut l'honneur de combattre, mais qu'en réalité, (on ne saurait trop y revenir), il prit à la Bible en l'aggravant de tout le fanatisme de chasteté où l'exemple de Jésus emporta les docteurs et les saints ermites (1). Conception qu'un chrétien comme Tolstoï est admirable d'avoir dénoncée, tout en professant pour l'amour sexuel, fût-ce dans le mariage, le même farouche mépris qu'un saint Jérôme. Conception d'où ne put jamais sortir *aisément* qu'âpre défiance, jalousie terrible, abus de la force chez l'homme ; et chez la femme, haine secrète ou déclaréé, coquetterie fourbe et féroce, vénalité honteuse (2), mais vengeresse comme cette coquetterie, — enfin, ces trahisons à la Dalila, exceptionnelles d'ailleurs et qui, dans l'horreur qu'elles inspirent, s'excuseraient encore : car un être maintenu dans l'esclavage, lui demander toujours, aux circonstances les plus graves, contre toute tentation, des vertus d'Être Libre, c'est, de la part de son maître, une ironie imbécile.

J'ai dit : *enfin*. J'ai eu tort. Le pire effet de la conception scélérate et stupide d'une infériorité radicale du Féminin, légitimant sa servitude sociale, morale, physique, le voici trop souvent : — Oppo-

(1) Voir le chapitre III de la seconde partie de ce volume.

(2) Cette vénalité n'est du reste honteuse que là où elle n'est point forcée. — Voir le chapitre II et le chapitre V de cette première partie.

sition entêtée de l'esclave ignorante, de l'outil de plaisir, aux aspirations progressives de l'humanité virile, et, par suite, double effort pour l'homme alourdi, fréquemment troublé (malgré son orgueil). Tout à l'heure, un mot de Tolstoï a touché ce point. On y a sûrement fait attention. Mais Tolstoï insiste : « Qu'est-ce qui réfrène partout le mouvement progressif de l'humanité ? La femme. Pourquoi en est-il ainsi ? Pour ce que j'ai dit. » Et l'on sait ce qu'il a dit.

C'est le malheur des malheurs de l'humanité jusqu'à ce jour (sauf aux États-Unis, terre privilégiée pour la femme, et un peu en Angleterre, où l'œuvre d'émancipation va bon train) ; oui, c'est le malheur des malheurs, que l'homme, par sa faute, ait non seulement dû cheminer seul aux rudes sentiers de civilisation, mais qu'il ait eu à chaque pas son alliée naturelle, son associée de droit divin, la femme, contre lui (1).

Depuis des siècles, il y aurait sur cette Planète beaucoup plus de justice, beaucoup moins de misère, — il y aurait eu beaucoup moins de guerres, si la femme avait été promue par le Christianisme à

(1) Rien de mystique en ma pensée, bien entendu. Le droit découle de la nature, mais la nature dans l'homme — pour l'homme — c'est du divin en formation. Le droit qui en jaillit est sacré.

la dignité, qu'on commence aujourd'hui à réclamer pour elle, d'égale de l'homme.

Nous devons réellement au duel persistant des sexes tous les grands maux sociaux dont nous sommes travaillés, depuis la lutte économique jusqu'au militarisme européen. Je le prouverai.

En ces pages liminaires, il suffit d'avoir établi sommairement que ce duel, dont gémissent des poètes, des romanciers, des dramaturges, — dont se plaignent, quand ils en souffrent, c'est-à-dire très souvent, les hommes du monde, les bourgeois, les ouvriers, les paysans même, — est imputable à l'homme ; qu'il fut et demeure *le crime de l'homme;* que cet homme l'a voulu, le veut par une aberration de son orgueil, exaspérée de son enragée sensualité. Or il est aussi multiple que l'humaine vie, je le répète, car intellectuel et sentimental aussi bien que sexuel, il est social en outre (et s'il le fut toujours, il l'est devenu bien davantage dans nos sociétés contemporaines où l'ouvrière se trouve en conflit avec l'ouvrier, la femme médecin avec le médecin, etc.; cela par l'effet de lois économiques dont la femme est bien innocente et qu'elle aiderait le Masculin à détruire, s'il comprenait son propre intérêt, non distinct de celui de la femme, les deux sexes n'étant ni plus ni moins victimes chacun de ces lois).

Je devrais ajouter qu'en dépit des iniquités

viriles, de tout ce système d'iniquités sous lequel, par un miracle d'endurance et de réaction vitale, elle n'a pas succombé, la femme ne fut jamais tout entière l'ennemie, mais bien souvent *l'amie quand même, la tendre, la dévouée, extraordinairement bonne, pitoyable et noble créature*, rivale de l'homme en héroïsme et supérieure à lui en amour, en charité.

L'histoire humaine est assez horrible ; l'humanité dans tout le passé, dans le présent, assez laide ; ce duel des sexes assez atroce, pour qu'on évoque avec ravissement ces pures images, parfois sublimes.

La grande victime de tous les temps, la Femme, *opprimée par les plus opprimés eux-mêmes, et plus durement encore en ces classes de douleur*, fut, à travers les siècles, dans toutes les classes, la plus haute effigie du Bien Moral.

Toujours, partout, il y eut des femmes, pour aimer de tout leur Moi, être tout amour. Le sacrifice, elles en eurent la religion ; j'écrirais volontiers : le vertige durable. Filles merveilleuses de piété, mères qu'aucun mot dans aucune langue ne louerait dignement, épouses héroïques et vraiment saintes, sœurs de douceur comme maternelle et de passionnée bonté ; et vous qui, par delà famille, amour d'un être ou de plusieurs êtres, avez embrassé de votre charité ardente l'humanité entière, tressailli d'allégresse, d'espoir ou de pitié

pour des causes de justice ; vos poussières remuées, s'il se pouvait, vos cendres vénérables nous diraient votre nombre, qui frapperait l'univers d'admiration, remplirait l'homme, j'espère, de repentir !

Pardonnez-moi de me détourner si vite vers l'étude de cette Lutte où vous n'avez paru que pour panser des blessures, essuyer des larmes et, sans doute meurtries plus d'une fois par ceux que vous sauviez ou consoliez, aimer quand même.

Jusqu'ici, je ne l'ai considéré, ce duel des sexes, qu'en « bloc » ; il me faut l'examiner sous ses divers aspects principaux, c'est-à-dire successivement :

Dans la vie sensuelle ;

Dans la vie du cœur ;

Dans la vie de l'esprit ;

Dans la vie sociale.

II

DANS LA VIE SENSUELLE

N'est point conforme, bien entendu, à l'opinion du Masculin, la thèse de Tolstoï accusant l'homme d'une sensualité simiesque, dont la femme esclave, traitée en instrument de plaisir, serait condamnée partout à tirer pour soi le plus d'avantages possible : d'abord, jeune fille, afin de se marier ; puis, dans le mariage, dans l'adultère, — enfin, trop souvent, dans la prostitution. Car c'est bien là ce que dit cette thèse, à en exprimer les diverses conséquences sociales.

(Elle dit même autre chose, et très nettement : savoir que le mariage n'est d'ordinaire qu'une forme légale de prostitution ; et cela peut choquer, mais en éblouissant d'évidence.)

Sur le duel des sexes dans la vie sensuelle,

quelle est donc l'opinion du Masculin ? Je la traduirai ainsi :

— Oui, la femme tire un parti merveilleux contre l'homme de l'instinct sexuel, seule faiblesse (mais lamentable) du Mâle humain devant sa femelle ; seulement il est faux que le même instinct ne soit pas aussi violent, aussi bestial, chez celle-ci. En admettant que l'homme, par sa lubricité, soit un singe, la femme serait par la sienne une guenon. Et ils se pourraient mettre dans « le même sac », si, non contente du plaisir rendu, la femme ne faisait de son sexe un piège où la Rusée (*car avec l'homme on revient toujours au vers de Vigny*) attend et lie le courage viril ; un piège, dont le Sexe d'ailleurs a l'aspect, où elle dicte à l'amant, quand elle l'y tient, ses volontés intéressées, ruineuses ou avilissantes, parfois avilissantes et ruineuses tout ensemble ; un piège vers quoi, jeune fille, elle attire, mais devant quoi il y a comme écrit : « Donne ton nom, fais-toi l'entreteneur pour la vie, si tu veux entrer » ; un piège où, pour une heure, pour un instant d'ivresse, elle exige souvent une reconnaissance éternelle, sachant trop (*encore Vigny !*) que l'homme, en général, est bon, qu'il a pitié facilement du pauvre être de faiblesse : et de là tant de « collages » avec des Saphos quelquefois ! (1),

(1) Alphonse Daudet, *Sapho*.

ou ces mariages à la Charles Demailly (1), « collages » régularisés, plus néfastes encore, dévoreurs de talent, d'énergie, d'intelligence, avec au bout la folie ou le suicide.

En effet, nous l'avons dit au précédent chapitre, il y a eu, dans la seconde moitié de ce siècle, une prodigieuse éclosion de littérature *antiféministe*. Et cette littérature a été souvent admirable. Elle a dressé des types, et par l'observation creusé bien plus avant qu'on n'avait osé ou su faire dans la douleur humaine. Elle n'aura été que trop véridique en s'acharnant à représenter sous toutes ses faces, avec une acuité d'art impitoyable, dans un détail extrême, la lutte immémoriale dont parle Vigny, transposée, voilà tout, du symbolisme biblique en tels ou tels décors contemporains. Mais, hélas! en se croyant juste, elle a manqué de la haute vue philosophique qui lui eût découvert la raison profonde du mal que la femme peut faire à l'homme ; et elle n'a pas dit assez, ni même indiqué volontiers le mal, autrement grand et sans excuses, que l'homme fait à la femme. Au lieu d'établir impartialement les responsabilités dans ce duel des sexes, elle s'est jetée furieusement du côté de l'homme. Elle a servi la haine virile, fortifié l'antique morale, l'antique

(1) Edmond et Jules de Goncourt, *Charles Demailly*.

psychologie des légendes, puis du christianisme; elle les a rajeunies, pourvues d'armes fraîches, d'arguments sans cesse applicables autour de nous, près de nous, pour notre facile et quotidienne injustice.

Le théâtre s'est fait le complice du roman. Peut-être même a-t-il plus agi. N'est-il point, suivant l'expression d'un dramaturge, «la forme de la pensée la plus saisissable et la plus saisissante?» (1) — Avec Dumas fils, surtout (j'excepte les parties de son œuvre ardemment *féministes*), la scène, pendant un quart de siècle et davantage, enfonce aux mémoires des images de femmes qui sont des Cléopâtres, des Messalines, des Dalilas; et le public féminin a l'air lui-même d'approuver. Il pleure, il applaudit; comment ne verrait-on là un aveu décisif, arraché à *l'ennemie* par l'émotion du spectacle, par le talent du dramaturge-philosophe?

Mais cette littérature elle est puissante, en outre, de s'appuyer sur des siècles de littérature analogue. En particulier sur la littérature latine, d'où Juvénal, avec sa Messaline, agit encore, et sur notre énorme littérature gauloise (en y joignant les conteurs d'Italie où elle a tant puisé par la main de La Fontaine). Car cette littérature gauloise, tout entière, dans un esprit et par des procédés bien

(1) Emile Augier.

différents à coup sûr, aboutit aux mêmes conclusions antiféministes que le *Demi-Monde*, la *Femme de Claude* et vingt romans d'âpre analyse moderne. Et c'est depuis très peu qu'une réaction semble commencer, qu'un théâtre résolument féministe et un roman d'inspiration identique paraissent vouloir pousser et s'épanouir.

Eh bien, pour les rapports sexuels du Masculin et du Féminin, toutes les littératures, après les légendes, après la Bible et les Pères de l'Eglise, s'accordent aux points suivants :

1° La Femme est un être de luxure entraînant l'homme ;

2° La Femme, tout en obéissant à son vice, curiosité sensuelle d'abord, infatigable ardeur ensuite (lorsque ses sens ont une fois vibré) garde néanmoins, dans la passion de la jouissance d'amour, au plus fort même de la bestialité déchaînée, un sang-froid d'adversaire toujours lucide, un étonnant génie d'observation perfide ; et il est rare qu'elle n'ait point un dessein, un avantage en vue, petit ou monstrueux, pour elle, aux dépens de l'homme qui, sans calcul, tout à l'espoir, au plaisir ou même au véritable amour, au grand amour fatal (du cœur, de la chair ensemble), est sans défiance.

Ce grand amour, la femme, assurément, peut l'éprouver aussi, l'éprouve ; mais l'homme va très bien jusqu'à l'affirmation qu'elle peut encore, le

cœur pris, porter secrètement, dans l'union charnelle, parmi les baisers fous et les cris, des pensées non de haine mais d'avide égoïsme ou d'empire, donc de combat.

Certains moralistes à la Claude Larcher iraient même plus loin (1). Tout amour, suivant eux, serait à base de haine; et chez la femme plus que chez l'homme, est-il besoin de le dire?

Heureusement, d'abord, ce n'est vrai que pour l'amour tout physique, *et plus pour l'homme que pour la femme;* c'est faux de l'amour où l'élément psychique est arrivé à dominer (n'y a-t-il pas même des amours qui savent s'imposer de rester chastes? et la femme plus que l'homme, à travers toute l'histoire, s'est montrée capable, en aimant avec passion, de cet héroïsme de vertu.)

Prenons le premier point : « La Femme un être de luxure. » C'est, je le répète, la tradition méditerranéenne, qu'elle soit juive, grecque, romaine, et païenne ou chrétienne. On la retrouverait, du reste, dans le Bouddhisme, tout aussi nette, car la légende de Çakia-Mouni le fait voir aux prises, dans sa tentation par Mâra le Malin, avec les filles de ce Mâra, qui sont, vous le supposez, des beautés hors pair, et de la plus exquise et somptueuse

(1) *Physiologie de l'Amour moderne,* par Paul Bourget.

coquetterie. La reine de Saba, dans la *Tentation de Saint-Antoine*, par Flaubert, n'est pas plus adorable. Bouddha triomphe sans avoir même à lutter : il méprise trop la chair, faite pour la pourriture. Mais enfin, il ressort de la légende et du discours tenu par l'ascète à ces délicieuses filles, que la femme, ici encore, est le grand ennemi lascif, qu'elle attaque l'homme de son Sexe offert, pour la perdition du Malheureux.

Ah! oui, « le pauvre homme! » le bon apôtre! Et voici tous les types légendaires ou historiques de la Séductrice, de la Corruptrice, de la Tueuse d'hommes : et de ces évocations on écrase lyriquement l'être de faiblesse et de douleur, la femme qu'on séduit, soi, et qu'on « lâche », la jeune fille à qui l'on a promis le mariage, qu'on rend mère et qu'on envoie promener, avant l'accouchement ou après, en disant : « Débrouille-toi », ou sans un mot, ce qui est plus simple.

« Être de luxure! » la noble apostrophe!... A l'ouvrière trompée, abandonnée, qui a devant elle, après votre passage, l'avortement, l'infanticide ou la prostitution ; à la femme mariée, jusque-là tranquille, dont la chair, la « vertu » même vous a tenté, sans qu'elle fît rien pour cela ; vous, le Tentateur mauvais, la bête lubrique, avide de souillure et de destruction! Car un instinct de destruction vous a poussé autant que le désir de *connaître en possédant*. Curiosité qu'aucun scrupule

n'arrête, envie bestiale de jouissances à tout prix (à tout prix contre la créature *voulue* ce jour-là), et besoin de meurtre moral, d'assassinat d'une âme: voilà, chez des humains au nombre formidable, et qui se croient la plupart d'assez honnêtes gens, et qui si volontiers ont l'ironie aux lèvres ou la raillerie fétide quand ils parlent de la Femme, voilà les trois ordinaires causes réunies, fondues, d'ailleurs ataviques, du don-Juanisme banal, aussi sauvage que le plus aristocratique, le plus byronien.

Le Séducteur! dans tout le mensonge féroce de l'emploi! mais n'est-il pas légions (je mets un s)?

Dans toutes les classes, au plus bas comme au sommet des Sociétés, sous les costumes les plus disparates, parlant snob ou le plus ignoble argot ou la belle langue bureaucratique de M. Prudhomme chef de division dans quelque ministère, c'est le même personnage. Du garçon boucher débauchant la petite bonne du client d'en face; du « calicot », de l'employé déniaisant une modiste; de l'ingénieur ouvrant l'adultère à la femme encore « honnête » d'un ami, jusqu'au plus copurchic des pantins de Gyp ou de Lavedan poussant au rez-de-chaussée initiateur une future demi-vierge ou la toute jeune épouse d'un Gontran, oui c'est le même homme salace, pervers, hypocrite, lâche. Et les plus à mépriser encore, on en conviendra, ne sont pas les moins reluisants. Au contraire! Ces

brutes élégantes à boutonnière en fleur, ces bourgeois si corrects sont dix fois plus vils d'être mieux « élevés ». Enfin tous ils ont du Masculin la même intrépidité de bonne opinion, avec le même dédain de la femme — comme personne humaine. Peu importe, en effet, le ton différent des propos où ce dédain peut s'amuser impertinent ou brutalement jouir de se « gueuler » ignoble ; les actes sont de plus éloquentes expressions, et ils sont pareils du haut en bas.

Mais je ne veux pas qu'on puisse m'accuser d'avoir « filé par la tangente », de m'être dérobé devant les arguments religieux, historiques, légendaires ; d'avoir surtout faussé compagnie, habilement, aux Fouquier-Tinville du théâtre, du roman moderne, et à cette imposante lignée de joyeux conteurs français ou transalpins, dénonçant avec un air d'immense indulgence libertine, d'érotique complaisance, la sensualité rusée et insatiable du Féminin.

On me permettra, seulement, de condenser en quelques figures essentielles toute cette énorme humanité féminine éparse au Livre de tous les temps.

* * *

D'abord la Messaline !

C'est le type le plus simple ; car celle-là, ce

qu'elle aime par-dessus tout, eût-elle parfois des curiosités de raffinement, c'est le plaisir naturel, mais fort, abondant, donné à sa chair simpliste par le vrai Mâle !

Au besoin, telle Pasiphaé, si l'homme venait à manquer, « elle irait droit au taureau », a dit Dumas, qui l'a peinte avec une verve extraordinaire (d'ailleurs fantaisiste au détail) dans sa Préface de l'*Ami des Femmes*. Pasiphaé ! Veuillons nous contenter de Messaline. Oui, qu'elle nous suffise, aux imitations innumérables tirées de l'eau-forte de Juvénal ! *Sed non satiata*, Baudelaire prend le mot pour en faire un sonnet. Au-dessus du titre de combien de pièces de théâtre, de combien de romans, il s'inscrirait comme un juste hommage au sombre satirique latin !

Mais, première observation : la Messaline « est beaucoup plus rare dans nos races fatiguées que notre fatuité masculine n'en veut convenir, ou que notre niaiserie ne l'imagine (1). » Elle existe bien, pourtant, et dans tous les milieux sociaux. Elle a été reine, impératrice, et plus d'une fois au moyen âge et plus tard abbesse, nonne, martyrisée du célibat, hallucinée par le bouillonnement d'une sève emmurée, se tuant aux illusions dévoratrices des joies solitaires, ou corrompant ses compagnes avec, toujours, la sensation d'un Manque atroce, ou

(1) Bourget, *Physiologie de l'Amour moderne.*

bien, ô bonheur! quoique nonne, abbesse, trouvant moyen de se nourrir de l'Homme, de s'en engraisser, d'en florir — comme une paysanne moitié faunesse ou telle grande dame d'aujourd'hui. Elle existe partout, — mais, seconde remarque : Même aujourd'hui, elle est souvent à plaindre. Ce mal qu'elle pourrait faire, elle ne le fait pas toujours; son démon la tourmente d'une faim de requin par une mer « vide ».

Fille de ferme, ouvrière non mariée au faubourg d'une grande ville, elle arrive à peu près à se satisfaire, quoique, suivant le mot plus haut rappelé, jamais réellement assouvie. Mais, bourgeoise dans une petite ville, même à Paris, avec, sur elle, les yeux de son « monde », que d'obstacles aussi difficiles à tourner qu'à franchir! Du reste, l'a bien noté Dumas, « parmi le peuple, à la campagne comme à la ville, la fatigue musculaire, la nourriture, insuffisante souvent, émoussent, déplacent ou répartissent ses intensités locales (1) », tandis que la bourgeoise de province, dans la paresse de son existence, la Parisienne oisive et cependant tenue par son entourage, quelquefois aussi par un mari jaloux et qui a raison de l'être, tout entretient chez elle, échauffe, pousse à l'extrême « cette fatalité organique ». Et les maris ont beau se succéder, crevant sous elle : la consommation qu'en font

(1) Préface de l'*Ami des Femmes*.

ces triples, ces quadruples veuves, ne suffit pas si l'adultère leur est trop malaisé. Et d'autre part, je ne peux guère m'apitoyer sur ces époux de Madame Barbe-Bleue. Ils vont à elle pour les joies qu'elle est faite pour donner. Ce n'est point un assassinat qu'elle commet sur eux, à tour de rôle. Sauf le premier, peut-être, qui a pu manquer devant la jeune fille d'intuition préventive, ils ont voulu leur mort. C'est bien un suicide — ou le châtiment d'une confiance bouffonne en une vigueur de bête dont la désillusion et la ruine tragique sont cependant, pour nous, très gaies. Ce sont des sots et des porcs. Au moins pour l'ordinaire, et je suis persuadé qu'ils ne font pas défaut à la grande œuvre humaine de progrès.

N'arrive-t-il pas d'ailleurs, si la Messaline mariée se procure au dehors un « supplément » de jouissance, que le mari la chasse (il y a le divorce) ou la tue. Divorcée, elle tombe plus ou moins vite à la prostitution.

De même, les très rares qui osent rompre net avec la Société.

Mais je m'occuperai suffisamment de cette prostitution, où ce n'est pas Messaline le personnage dangereux.

Dans le Monde, enfin dans le vrai, appuyée sur l'argent, sur le luxe, malgré tout reçue, fêtée, elle est réellement redoutable? A qui donc? Aux inutiles, aux anthropomorphes de ce Monde. Rien

là d'affligeant. Que dis-je? Ces inutiles sont presque tous des exploiteurs conscients ou inconscients ; ils vivent, jouissent du travail des classes de misère, sans l'excuse, généralement, d'un talent, d'une science, d'une activité sociale quelconque.

Elle n'apparaît alors que trop exceptionnelle ; et il est heureux qu'il y ait à côté d'elle la Marneffe des mêmes salons, et comme en marge du Monde la Demi-Mondaine cotée, pieuvre d'argent, d'honneur (1), de moelles aussi.

Enfin, ô Homme, si indulgent pour toi, Homme qui toujours si bien aperçois la paille dans l'œil de la Femme et ne vois pas la poutre dans ton œil, s'il y a des Messalines, n'y a-t-il pas un type mâle parallèle? J'ai dit la générale lubricité virile. Mais au-dessus, n'y a-t-il pas le Satyre? N'y a-t-il pas le Bouc? Et c'est précisément cette espèce d'hommes qu'il faudrait pour sa joie, à la Messaline. Ils se cherchent trop souvent sans se trouver. Combien de ces malheureuses n'ont pu lutter qu'avec des mazettes ou des boucs de toute petite race! Mais le grand bouc humain, il existe, moins rare peut-être que sa femelle naturelle.

Et, faute de la rencontrer, il fait bien plus de victimes qu'elle, et de bien plus innocentes. Je ne parle pas des paradoxes de chair criminels où il choit tôt ou tard d'ordinaire, violeur de pe-

(1) Au sens forcément restreint de la morale courante.

tites filles et, au besoin, de petits garçons ; du sadisme où sa nature l'incline et qui, parfois, ne s'assouvit qu'au meurtre de l'humaine proie.

L'Homme m'amuse avec ses légendes et son histoire antiféministes : les faits-divers, tout en les confirmant d'aventure, se chargent plus souvent d'y riposter, et ferme. Qu'ils sont instructifs ! Mais si l'on a besoin de légendes, et un peu moins incertaines que les trop connues, les trop chantées et rechantées, mythes et symboles d'un parti pris masculin décidément naïf, je proposerai celle de Gilles de Rais. Un étonnant artiste, J.-K. Huysmans, l'a récemment fait revivre en un livre étrange, horrible et magnifique : *Là-Bas*. Si vous ne l'avez pas encore lu, bon bourgeois, frotté au collège de grec et de latin, je vous conseille de vous le procurer. Et je vais vous indiquer aussi, dans les *Fleurs du Mal*, la pièce intitulée : *Une Martyre*. C'est de la psychologie physiologique, non de pur poète, mais qui occupe par toute l'Europe, en Amérique, sur d'autres points de la planète Terre, des hommes qu'on appelle des savants : il y a des cours d'hôpitaux sur les assassins de ces *martyres*.

L'homme vindicatif que tu n'as pu, vivante,
Malgré tant d'amour, assouvir,
Combla-t-il sur ta chair inerte et complaisante
L'immensité de son désir ?

Réponds, cadavre impur ! et par tes tresses roides
Te soulevant d'un bras fiévreux,

Dis-moi, tête effrayante, a-t-il sur tes dents froides
Collé les suprêmes adieux ?

Ah ! la sauvagerie du mâle primitif, l'instinct préhistorique de destruction, qu'on démêle amoindri, timide ou plutôt transposé dans la plupart des séductions de jeunes filles ou de jeunes femmes, on croirait que la nature ne veut point à l'homme en permettre l'oubli. On croirait qu'à son hypocrisie envers soi-même, à sa vanité de faux civilisé, elle tient à présenter, en quelques monstres, l'image d'origines dont il n'a su que pervertir, adapter à des mœurs de mensonge, plier au respect cauteleux de lois de terreur, la franche brutalité farouche, la violente énergie sanguinaire. La vérité sans doute est plus simple. Chez ces individus spéciaux, il y a survie sourde, puis éclatante de l'âme tragique ancestrale la plus lointaine. Ils sont à l'homme contemporain ce que les volcans non éteints sont à la vie tellurique d'aujourd'hui. Mais le tout à fait curieux, c'est, qu'à ma connaissance au moins, la pathologie du crime sexuel n'a enregistré aucun cas authentique d'assassinat par sadisme au compte du Féminin.

Il a bien couru, voilà huit ou dix ans, par la presse boulevardière et le roman de mœurs parisiennes, une légende de Lesbienne titrée coupant de ses dents le bouton du sein d'une maîtresse. Mais outre que l'histoire put être inventée, qu'il n'y eut pas enquête et partant certitude, l'acte

en question ne saurait se juger que comme une peccadille du genre sadique: en admettant que s'il fut commis, il n'ait pas été purement réflexe. D'ailleurs, il ne relève point de mon sujet: le Duel des sexes...

Erreur? Le Lesbianisme est de mon sujet? Soit! Ou plutôt, c'est vrai. Car, de façon consciente ou non, avec ou sans la haine de l'homme, la Lesbienne est une révoltée. C'est la Femme se dérobant à son amant-né pour tenir d'une amie et donner à celle-ci ce que l'une et l'autre devraient demander à l'homme. Toutes deux pèchent contre le Génie de l'Espèce, outragent le Masculin, insultent à sa fonction en l'usurpant, parlons mieux: en la parodiant pour des joies fatalement stériles. N'est-ce point ainsi que Baudelaire a compris le Lesbianisme? Que dit sa Delphine, « beauté forte à genoux devant la beauté frêle », à la tendre Hippolyte encore pâmée? Avec des mots d'une musique aussi douce que brûlante pour commencer, puis bientôt « d'une voix despotique, « ne prêche-t-elle point à « sa pâle victime » le dégoût et l'horreur des caresses viriles? Et Vigny, dans sa *Colère de Samson*, annonce, frémissant, le temps proche où « se retirant dans un hideux royaume », la Femme ayant Gomorrhe et l'Homme ayant Sodome, pleins de haine l'un pour l'autre, « les deux sexes mourront chacun de son côté ». Vision de folie, prophétie de cauchemar, où l'homme d'ailleurs apparaît en-

core dans Sodome le vaincu de la femme, refoulé par elle à la cité maudite ; mais, laissons cela : et reconnaissant à nouveau que le jeu Lesbien est du domaine de ce livre et du ressort de ce chapitre, concédons même qu'il a aussi des Messalines (1).

Le jeu contraire, celui de Sodome, n'a-t-il pas ses Satyres? Gilles de Rais, déjà nommé, torture des petites filles, mais également des petits garçons. (V. *Là-Bas.*) Et ce dont se vantent, au contraire, les théoriciennes et les *avocates* du Lesbianisme par la plume, il est vrai, de Baudelaire, c'est d'échanger des caresses de douceur, puissantes mais légères, des baisers pareils à des souffles. Même éloge dans l'*Aphrodite* de Pierre Louys, en quelques phrases d'un rythme charmant. « Elles ne s'étreignent pas, elles s'effleurent pour goûter la suprême joie. Leur nuit de noces n'est pas sanglante. Ce sont des vierges, Chrysis. » Et ce n'est pas tout.

Mais si je citais davantage, on pourrait croire, chez le féministe que je suis, à une complaisance absolument contraire au but suprême de mon féminisme.

Car ce but c'est l'*Harmonie dans la Cité future par l'amour fraternel de l'Homme et de la Femm*

(1) Notons cependant avec Bourget que pour les *véritable Messalines*, « Lesbos demeure un port lointain où elles n'abordent que par hasard et sans s'y arrêter. »

réconciliés, égaux devant la Loi (1) *et devant leur conscience, émules généreux au grand travail d'universel progrès humain; c'est l'avènement du Couple-Citoyen* (1) *et conscient, libre, sincère, tendre.*

D'un mot, c'est l'HUMANISME INTÉGRAL.

Nous le répéterons chaque fois qu'il sera nécessaire, en attendant le moment où développer dans ce livre le sens profond et plein de ces formules. Or il était bien nécessaire de les fournir immédiatement dans ce passage périlleux sur l'amour Lesbien; d'autant plus qu'un des clichés de l'antiféminisme journalistique et boulevardier nous menace comme Vigny d'une immense extension de cet amour, avec et par l'émancipation progressive du Féminin.

Non, nous ne défendons point les Lesbiennes, mais forcé par nos adversaires mêmes d'aborder carrément la question du Lesbianisme, nous opposons, selon notre devoir, aux Messalines de cet antiphysisme les Satyres du Sodomisme, et nous disons que les différences de leur rut, des joies goûtées, différences établies *par la nature des choses* sont, devant le philosophe, à l'avantage mora des premières.

Voilà notre thèse. Qu'on le combatte! mais sans a travestir!

Dans les discussions d'idées, la mauvaise foi n'est

(1) Quelle Loi? Nous essayons de le dire en ce volume.

(2) Voir le chapitre ainsi intitulé dans la seconde partie.

pas plus honorable que dans toute autre discussion. Elle serait même plus vile, en un certain sens, n'ayant pas l'excuse d'un intérêt direct, pressant, comme il arrive aux débats d'affaires.

Donc je maintiens qu'une Messaline du Lesbianisme, pénétrée de la supériorité « en douceur » du genre d'amour qu'elle pratique et propage, offense beaucoup moins le véritable Amour, l'idéal de bonté, que son type correspondant (ou parallèle) chez le Masculin. Et revenant à Gilles de Rais pour une troisième et dernière fois, je le montre exemple monstrueux d'un sadisme pédérastique dont je défie qu'on m'apporte contre une Lesbienne, dans la Légende, l'Histoire ou la vie de ce temps, non pas même l'équivalent, mais quelque chose qui, de loin, puisse cependant s'en rapprocher.

Le but de mon féminisme étant ce que j'ai dit, j'ajoute que je suis sans crainte pour l'amour normal. Cet amour, enfin dépouillé de sa sauvagerie originelle, fondé sur l'estime, sur une confiance entière et méritée des deux parts, comme sur l'attrait sexuel dont on osera parler sans honte entre hommes et femmes; cet amour, ignorant de toute prostitution dans l'égalité sociale et morale des deux moitiés de l'espèce humaine; cet amour libre et fier, à qui la liberté sera motif de fidélité voilà ce qui se verra, au contraire; et je ne livre ici qu'une partie de *ma vision certaine.*

Mais, si Messaline c'est la Bête, dont l'homme plaint beaucoup trop les ordinaires victimes et se dissimule, par une contradiction issue de sa fatuité, la rareté réelle; il accuse moins sottement des types de femmes d'attrait plus complexe. Femmes encore très fortement sensuelles, exigeantes dès qu'elles se sont données, mais parant cela d'une grâce de langueur déjà spirituelle, l'ornant d'un rien de pudeur jolie : coquettes enfin dans la fougue secrète, puis franche, de leur lasciveté.

Cette lascive ardeur — avec la ruse qui l'accompagne comme une indispensable soubrette, — c'est dans nos fabliaux, chez Brantôme, chez La Fontaine lui-même, la caractéristique d'un peuple d'héroïnes. Seulement les traits de pudeur, le sourire de grâce, la rougissante coquetterie par où grande dame ou grisette, « chambrière » ou princesse, petite bourgeoise, trottin ou paysanne, la femme « vraiment femme », disent les hommes, se déguise à soi-même ou feint de se déguiser l'impérieux appétit de l'instinct charnel, — ce sourire et ces traits ne se voient dans cette littérature ni assez souvent ni assez clairs. Elle est saine au point de vue sexuel, presque d'un bout à l'autre, car elle peint l'amour le plus naturel (« on y fait l'amour » avec une joie aussi vive que débordante); mais elle est de psychologie, même antiféministe, vraiment trop élémentaire et sommaire. Les bons tours joués aux maris ne suffisent point comme

témoignage d'intelligence, et Boccace, malgré sa grivoiserie, met, çà et là, plus de sentiment dans son *Décaméron* (où même éclate, en deux ou trois histoires, la grande passion d'amour chez la femme). Seul, La Fontaine, chez nous, sensible et tendre, amant de la Volupté, laisse comme flotter un charme de tendresse légère, subtile, insaisissable, à la surface de ses contes les plus gaulois. Il le doit un peu à Boccace, davantage à l'Arioste, beaucoup à lui-même ; mais enfin, jusqu'en son recueil, la « gaillardise » toute crue, la sensualité « lâchée », est bien la substance (sous l'art savant et délicat de la langue et du rythme). Et il me faut m'élever un peu au-dessus de cette littérature pour mener mon enquête, du point où me voici ; tout en retenant ce que semble établir cet accord de proses et de vers, dans une suite de siècles, contre « l'être de luxure et de perfidie. »

Mais, première remarque et très importante :

Dépouillez l'esprit d'hostilité masculine dans lequel le lecteur est tout enfermé d'ordinaire pour la lecture de ces devis joyeux ; parcourez-les avec des yeux, je dirai nouveaux, comme si vous n'aviez pas d'opinion faite sur la Femme (contre elle); vous serez frappé de l'égal entrain des deux sexes à se désirer, à jouir l'un de l'autre. Oui, la femme de ces gais ouvrages est comme une belle cavale sans cesse hennissante, appelant le mâle ou lui criant sa joie sous l'étreinte ; mais celui-ci tout pareille-

ment hennit pour qu'elle vienne et dans l'ivresse de l'érotique combat. Elle ne se fait guère prier généralement ; mais lui, non plus, je crois. Et précisons : n'est-ce pas lui, le plus souvent, qui « commence » ? Seconde observation — capitale !

La thèse légendaire, religieuse et de tout l'antiféminisme, nous l'avons résumée dans ces mots : « La Femme entraînant l'homme. » Eh bien, voilà des conteurs d'une licence rare (quoique nullement dépravés), leur intention narquoise (non méchante, ils s'amusent) est de présenter la femme comme une fine catin. Ils y réussissent, mais ce qu'ils n'ont pas senti, c'est que l'homme de leurs histoires est aussi « cochon » qu'elle, et souvent, pour un lecteur sans préjugés virilistes, plus coupable, si on peut dire qu'elle l'est. Car, *selon le vœu de la Nature d'ailleurs*, c'est l'amant qui attaque presque toujours, qui fait *adultères* ces femelles. L'amant rapidement vainqueur, superbement fêté, soit ! l'amant qu'elles attendaient, mettons ! qu'elles ont provoqué, possible ! et pour qui elles trompent, mentent, sont d'une rouerie merveilleuse, tout cela je l'accorde ! Mais la thèse masculine, la thèse chrétienne de la Chute, toutes les légendes de même inspiration n'en sont pas moins atteintes.

L'Homme, à coup sûr, refuserait énergiquement 'en convenir. Le sophisme viril, dont j'ai parlé au ›récédent chapitre, est fertile en *distinguos*, et le ces *distinguos* voici le roi :

« L'homme attaque, mais nous ne l'avons pas nié ; c'est même sa gloire, le signe et l'effet de sa supériorité naturelle. Quand nous disons que la femme *entraîne*, souvent pour le malheur de l'*entraîné*, toujours pour son bien à elle, quel que soit ce bien, nous voulons dire qu'elle met l'homme au point de ne pouvoir plus se contenir, de ne pouvoir plus ne pas donner l'assaut. »

Si je répondais qu'il n'en va pas toujours ainsi, je me répéterais ; car j'ai insisté, suffisamment, je crois, sur le nombre des séductions par l'homme, des séductions dont il est seul responsable devant le Juste. Je dois cependant à la vérité d'appuyer sur une des formes de l'hypocrisie masculine à ce sujet ; car c'est un des mensonges du Séducteur envers sa propre conscience, pourtant accommodante, que ses soi-disant victimes le provoquèrent, désirèrent son attaque et leur chute. Pour un peu, il dirait : « Ce fut moi, le séduit », et parfois il le dit, à demi sincère, tant la vieille conception de l'éternelle Circé a fait et fait de dupes parmi ceux-là mêmes qui se piquent d'être des don Juans. Or il peut arriver à don Juan de trouver sa Circé ; mais les Elvires et toutes les proies de la rue, du salon, de l'office, que le don Juanisme, le vrai, le féroce, s'offre en sa marche triomphale et parfois sanglante (du sang d'une désespérée qui se tue), voilà pour le maudire, sans que, d'ordinaire, Circé les venge.

Cela dit, non seulement je reconnais qu'il y a beaucoup de Circés, mais (comme je l'ai montré avec Tolstoï) la nécessité de séduire pour exister multiplie la courtisane bien au delà des limites de la prostitution-métier.

Et ce n'est pas dans cette prostitution, où elle règne ouvertement, qu'elle est, cette Circé, le plus dangereuse, ni, par suite, pour le moraliste sociologue, le plus intéressante.

Regardons-la. Ce sera notre second type.

*
* *

« ..... Et elle mêla, avec du vin de Pramnios, du fromage, de la farine et du miel doux, mais elle mit dans le pain des poisons, afin de leur faire oublier la terre de la patrie. Et elle leur offrit cela, et ils burent, et, aussitôt les frappant d'une baguette, elle les renferma dans les étables à porcs. Et ils avaient la tête, la voix, le corps et les soies du porc... Et ils pleuraient, ainsi renfermés; et Kirké leur donna du gland de chêne et du fruit de cornouiller à manger » (1).

A cette légende, que d'allusions depuis Homère! Elle est demeurée le symbole le plus usité de l'abrutissement viril par la débauche, ou plutôt elle est devenue ce symbole, car dans Homère

(1) *Odyssée*, chant x, traduction de Leconte de Lisle.

il n'y a là qu'une belle histoire brève de magie parmi les aventures de « l'illustre Odysseus ».

Circé, aujourd'hui, dans son rôle de magicienne qui mue l'homme en pourceau, c'est la Fille d'en bas, d'en haut, des degrés intermédiaires, et c'est toutes les rivales de cette Fille dans le mariage, dans l'adultère, dans l'Union Libre (qui, moralement, ne l'est pas toujours).

Elle peut trôner dans un salon de duchesse ou battre le trottoir de la plus misérable prostitution.

Vous la voyez aux grandes « premières », gorge mi-nue, la main posée sur le velours du rebord de sa loge, dans l'attitude d'une force humaine qui a pu mesurer vingt fois toute sa terrible puissance et qui en porte partout l'orgueil tranquille — ou le hautain ennui. Elle est « de race », avec un blason très ancien, ou parvenue : soit par elle-même en ouvrant son alcôve à l'aristocratie de naissance et d'argent, soit par un mariage au Faubourg, que l'or amassé de l'industrie paternelle lui permit aisément de se payer. Même il fut inutile, si elle avait cette dot, qu'elle épousât un comte, un marquis ou un duc ; elle a pu mépriser ces titres à l'encan et unir sa fortune à une autre de même source. Dans le Paris nouveau, elle n'en est pas moins princesse. Et richissime, ce n'est point pour l'argent, mais par sadisme moral, qu'elle prépare ses breuvages et les fait boire autour d'elle, en touchant l'homme qui boit, de sa baguette d'abrutissement,

Madame s'amuse.

Mais voici, dans un bouge, une fille vêtue d'étoffes grossières, déchirées, salies ; elle est encore jeune et donne l'impression d'une robuste animalité souillée de crapule : on a la sensation qu'elle eût été superbe dans une classe d'élégance ou, simplement, de tenue. C'est une riche fleur de chair, pourrie. Mais que fait sa pourriture aux hommes qu'elle attire ? Dans le tas, il en fut un, certain jour, qui l'aima de passion, qui dit : « Je t'ai dans le sang ». Elle a souri, et peut-être son corps a flambé pour l'heureux amant ; mais née magicienne mauvaise, née pour jeter à toute honte et au crime, elle a si bien fait avec ses philtres, qu'il la pleure maintenant à la Nouvelle (car toujours il l'aime), ou que la « Veuve aux bras rouges », par un matin livide, a séparé de sa tête le pauvre fou. Et un autre est venu, qui, lui, s'ouvrit le cœur d'un coup de couteau ; un autre encore, qui se fit tuer pour elle dans un duel de barrière ; et elle exercera son pouvoir de mort et d'infamie tant que n'aura pas entièrement disparu sa vile beauté.

Oh ! cette beauté ne durera pas comme celle de la fille à diamants, hôtel et chevaux, ou de la grande mondaine ; car cette mondaine et cette fille ont galement tout un arsenal de linges caressants et e parfums de Jouvence, et la baignoire, la douche, experte masseuse, les vins délicats et toniques, t la douceur du Bois au printemps ; puis, l'été, la

mer ou la montagne. La trentaine approchant, ses seins tomberont ; sa face, hâve ou brûlée, l'alcool aidant, se burinera de rides profondes ; mais elle aura, de son mieux, pendant son court printemps, rempli sa vocation de basse Circé.

Pour elle des ouvriers auront voué au froid, à la faim, parfois à la même prostitution, une femme désespérée, une enfant.

Ils lui auront donné tout leur salaire et porté jusqu'au douloureux gain de l'épouse. Ils auront fini par déserter le familial logis où, jadis, il y eut du bonheur.

Et toute l'horreur de leur lâcheté — n'y est pas inférieure, aux classes de luxe, l'ignominie des actes où roulent les bêtes de la Circé titrée, de la Circé bourgeoise mais écussonnée de son million, de la Circé-Nana ?

N'est-ce point, toujours, celle-ci, la courtisane de *Venise vaincue*, fouaillant son sénateur qui fait le chien, après avoir fait le bœuf, et qui hurle sous les coups, mais tout de même est heureux ?

Et il n'y a pas de Circés, je l'ai dit, qu'aux deux extrémités du corps social. Madame Marneffe, petite bourgeoise, femme d'un bureaucrate, qu'est-ce donc pour le baron Hulot ?

Taine a comparé cette Marneffe à la Cléopâtre de Shakespeare. Ce n'est point un blasphème. Les événements sont à mille et mille lieues pour l'importance. Mais, psychologiquement, le drame

n'est pas moins poignant, et, dans son humble cadre, madame Marneffe a tout le génie de l'éblouissante prostituée royale à qui Antoine dit en l'étreignant : « Que Rome s'effondre dans le Tibre ! et que l'arche immense de l'empire édifié s'écroule ! Voici mon univers ! Les royaumes ne sont que fange... La noblesse de la vie, c'est de s'embrasser ainsi. » Par un seul point, mais énorme, cette Cléopâtre de Shakespeare défie le parallèle : elle aime ! D'un amour plus terrible que la haine, d'un amour de tempête et d'hystérie, — effroyable, mais qui, fatal, devient sublime.

C'est même pourquoi j'ai choisi le type de Circé au lieu de Cléopâtre qui me tentait. Circé peut aimer, quand miraculeusement elle rencontre un héros comme Odysseus qui se jette sur elle l'épée nue. Alors, tremblante, elle se prosterne, magicienne vaincue, maîtresse souple et tendre. Mais Cléopâtre, la Cléopâtre du drame anglais, c'est la passion frénétique, dans une soif de jouissances de toutes sortes, qui la précipite à la mort où l'a devancée son cher amant-victime (1). Cependant Taine, dans son *Thomas Graindorge*, n'a point hésité : Observant aux Italiens les mondaines du second Empire, — « Des Cléopâtres » ! s'écrie-t-il.

(1) Il est assez curieux qu'en ces dernières années nous ayons eu deux romans historiques sur Cléopâtre, de main féminine tous les deux : car Jean Bertheroy et Cantel, auteurs de ces *Cléopâtre*, sont des femmes.

En un sens, oui, même en plus d'un, mais non pas de toute manière. — Surtout à les prendre ainsi, « en bloc », c'était beaucoup les flatter.

Autre raison de mon choix : Au seul point de vue de la *qualité* du charme nécessaire, pour une Cléopâtre, mille Circés.

Ce nom de Cléopâtre évoque des images d'audace, de coquetterie inventive et divinement changeante, de *cérébralité* dirai-je dans le plaisir et l'art du plaisir, que n'évoque point le nom de Circé ; ou, si l'on veut, la Circé suprême, c'est bien Cléopâtre ; — mais de celle-ci, vivante synthèse de toutes les séductions rassemblées, Courtisane parfaite, à la Circé du ruisseau, dont j'ai parlé, quelle immense distance ! et que de degrés intervallaires !

Il y a déjà quelques années, j'écrivais dans le *Figaro*, à propos de la *Cléopâtre* de MM. Sardou et Moreau : « Nous trouvons Pascal grossier d'avoir dit que si le nez de Cléopâtre eût été plus court, la face de la terre était changée... Le charme de Cléopâtre venait de la fièvre qui la brûlait, fièvre triple : sensuelle, intellectuelle, artiste. » J'ajoutais : « C'était une femme savante dans une âme exquisement poétique ; une lyre toujours vibrante, moitié grecque, moitié africaine, et de quelle Afrique ? la vieille Egypte, terre d'Isis... Elle savait, Plutarque nous dit combien de langues, qu'elle parlait dans la perfection, d'une voix d'infinie douceur, grisante... Enfin, sa grande

science, son plus grand art, c'était, respirant toujours la passion la plus voluptueuse, de réveiller sans cesse la folie d'Antoine en lui apparaissant toujours nouvelle au *péché*... On n'est réellement une Cléopâtre qu'à cette condition de savoir sans cesse amoureusement se renouveler. »

La débauche avec une certaine beauté plastique, même lourde, — sans beauté du tout, parfois, — est une suffisante magie pour Circé.

Maintenant, ai-je assez accordé à l'opinion masculine ?

Discutons.

Première question : — Que penser, dans la pluralité des cas, de l'homme victime ici ?

L'orgueil viril est vraiment bien accommodant, qui ne se sent pas atteint par la lâcheté de ces proies de la Débauche.

Et la pitié qu'il leur prodigue est tout à fait comique d'inconséquence.

Si cet orgueil avait le respect de soi-même ou seulement l'avisé souci d'une apparence de logique, ce n'est pas contre Circé qu'il se tournerait, mais contre les pourceaux à forme humaine auxquels il eprocherait leur vice comme une trahison envers Homme.

Il préfère les plaindre, et de leur « malheur » ccuser la Femme, sans réfléchir que Circé n'exis-

terait pas si l'Homme *ne l'avait faite*, ne la faisait de sa luxure.

Car, seconde question : — Pourquoi la Femme peut-elle devenir Circé? Parce que certains hommes lui rendent le rôle facile, la conjurant même de le jouer.

Non pas certains hommes, mais bon nombre. Et alors il est trop naturel, *trop humain* que, l'intérêt les poussant (filles, lionnes pauvres), ou la curiosité du pouvoir despotique qu'on leur offre (filles encore, mondaines, bourgeoises, ouvrières et paysannes, car il y a des Circés paysannes et ouvrières), nombre de femmes ouvrent l'étable, la ferment sur ces mâles — à clé, — et là, tour à tour, soûlent et cravachent les brutes.

Celles-là ne sont point des Messalines ; la Messaline a ses porcs, mais elle en est la truie : il y a égalité dans l'*animalisme.*

Au reste, par la vénalité, brillante ou misérable de la plupart des Circés, c'est tout le problème de la prostitution qui se dresserait devant nous, pour la définitive condamnation du Masculin.

La prostitution n'a, en effet, que deux larges causes génératrices : la « cochonnerie » de l'homme, et, dans l'esclavage universel du Travail sous le Capital, l'humiliation particulière de la femme, *serve du serf* quand elle est mariée (son salaire même ne lui appartient pas) et, « à travail égal », moins payée que l'ouvrier, toujours.

Nous aurons un chapitre où exposer à notre aise cette lamentable situation économique du Féminin. Et dans le vaste crime de l'Argent la prostitution se verra comme un crime pire aggravé encore par un ensemble d'institutions, de lois complices. Mais du point de vue sensuel où il me faut rester ici, la « Cochonnerie » de l'homme, est la grande coupable, trop bien servie par la Société. Voilà tout.

Il serait même facile de le prouver : pour une part énorme, dès les premiers temps de l'antéhistoire, elle créa l'état de misère spécial du Féminin. Avec la Force et l'Instinct de Propriété qui naquit chez l'homme du sentiment farouche de cette Force, elle fit la servitude maintenant immémoriale de la faible compagne. Il y eut, contre l'inférieure musculaire, si je puis dire, union étroite de ces trois choses formidables. La vaincue fut le « bien » du vainqueur pour qu'il assouvît tranquillement sa lubricité, comme pour l'exploitation du travail de ce « bien » vivant.

D'ailleurs, par le Mari, dans le peuple, à la campagne, à la ville, n'en est-il pas toujours ainsi, ou à peu près ? — à si peu près.

Aux classes pauvres, l'antéhistoire , c'est encore la Vie sous la pseudo-protection par le Code de la chair à plaisir légitime, non moins légitime esclave comme femme de peine ou bête de somme !

Pour cette deuxième moitié (la plus lourde il est

vrai) de l'antique servitude, l'affranchissement ne commence qu'à certain degré d'aisance domestique. La femme, à ce premier degré libérateur, n'est plus que la *ménagère* (en restant, il va de soi, l'instrument de satisfaction sensuelle qu'elle ne peut cesser d'être au Mariage que s'il plaît au mari). Dès lors un monde, la Bourgeoisie, avec ses classes. Au sommet de ce monde la *mondaine*, plus haut la *grande mondaine* ou *grande dame*. Ici l'affranchissement par la fortune s'admire en sa plénitude ; cependant, sous le même faix légal dont l'ouvrière et la paysanne sont, elles, écrasées, la liberté de ces heureuses n'est qu'une faveur de leur destin. Et chez elles, cette liberté a pour limite aussi, comme au plus pauvre ménage, « le devoir conjugal » ; quand l'époux, adultère, *coureur* ou fatigué, ne les en dispense — ou prive point. Car souvent, ce « devoir » est doux à l'épouse, quel que soit le milieu social, j'en suis d'accord. Mais enfin d'une joie probable faire légalement une obligation, c'est légalement prostituer cette femme; c'est adapter contre elle à ce qu'on nomme la Civilisation une loi de barbarie : le droit préhistorique de la Force.

Dans la prostitution-métier, pour y revenir, je vois l'aggravation monstrueuse de ce droit, au service de la luxure virile.

Le travail domestique au profit de l'homme est bien éliminé : encore n'oublions pas le Souteneur.

Les régions où il règne sont de beaucoup les plus considérables. Et là, précisément, l'*autre travail* où la misère presque toujours a condamné ou poussé (1), n'abaisse-t-il point la femme au dernier degré de l'abaissement possible d'une créature humaine ?

On parle trop du Demi-Monde triomphant, dans le roman, au théâtre, dans les journaux ; il faut regarder non cette minorité, relativement insignifiante, de filles parvenues, mais l'innombrable armée de la basse débauche vénale. Horreur ! accusant l'homme d'un long crime ininterrompu à travers les siècles, depuis quelle heure sinistre ? CRIME DE LÈSE-HUMANITÉ FÉMININE, réellement inexpiable.

Aussi bien, la haute prostitution, puisqu'on veut toujours nous y ramener, quel est donc son grand méfait ? Quand ceux dont elle est directement l'ouvrage ont à s'en plaindre, tant pis pour eux, on l'avouera ! Ruinés, déshonorés, acculés au suicide, emprisonnés, que sais-je ? leur situation ne saurait s'envier, c'est trop clair ; mais elle devient comique dans son sérieux, s'ils imaginent d'en faire responsable une demoiselle de N'importe-quoi, dont ils auront soutenu plus ou moins longtemps, et pas seuls d'ordinaire, le train fastueux.

(1) Je souligne *presque toujours ;* car la fille est quelquefois coupable de sa déchéance.

Pourquoi ont-ils nourri les chevaux de l'idole? payé ses fournisseurs, etc.? Pour elle, ou pour eux-mêmes? La réponse, non douteuse, nous anesthésie à leurs doléances, qui les font simplement très plaisants.

D'ailleurs, cette aristocratie d'alcôve, en nos sociétés, remplit sans le vouloir, ni le savoir, bien mieux que la Messaline mondaine, une mission de justice et d'intérêt public; il est bon que par elle, inconsciente, — une certaine classe d'hommes soit avilie, grugée, mangée. Malheureusement aux proies dont elle s'alimente en son avidité superbe mais bornée à un terrain de chasse peu étendu, elle ne venge point les millions d'infortunées, sacrifiées « en bas », par toute la terre ou presque, à la tyrannie lubrique du Masculin. Elle n'a qu'un tort: c'est d'ajouter, pour des milliers de jeunes filles et de jeunes femmes, aux dégoûts, aux angoisses, la tentation parfois trop capiteuse, et décevante, de son luxe étalé. L'amer poids de la Vie, n'était-ce donc suffisant? Mais ce tort, comme la mission rappelée tout à l'heure, est involontaire, et ne faut-il pas finir par en accuser l'homme? l'homme des « milieux » d'où naît cette prostitution, d'où vient ce luxe; l'homme créateur et Providence pour son plaisir, là comme ailleurs, de la féminine vénalité.

Récemment, sans doute, je lisais que les entre-

teneurs de ces « courtisanes », ce n'est pas le désir physique, un goût de débauche savante en un décor somptueux qui les fait tant dépenser, commettre au besoin des infamies. Ils pareraient l'idole dans un tout autre dessein que la posséder ou jouir de ses caresses au temple où elle resplendit. Du moins, ces jouissances seraient d'attrait secondaire ; une volonté bien différente expliquerait chez ces *sportsmen*, ces hommes de Bourse, ces influents politiciens brasseurs d'affaires, les ruineuses largesses de leur culte. La femme peu convoitée serait chargée par eux d'affirmer leur « royauté financière », d'en offrir le spectacle étincelant.

Et je le crois : il y a beaucoup de vrai dans cette thèse de Marcel Prévost. Mais plus cette vérité en serait une, répondrais-je, moins les victimes de cette fureur d'ostentation auraient le droit de se lamenter. La luxure a le gémissement déjà grotesque ; mais la plus ignoble pourrait devenir attendrissante auprès de cette folie d'orgueil d'argent osant se plaindre des Circés, après déconfiture.

Puis, j'ai idée que l'orgueil susdit et la susdite luxure peuvent aller de compagnie, très bien. Pourquoi l'une serait-elle atténuée par l'autre? L'orgueil habille, promène, affiche ; la luxure le suit, s'avivant en route du succès de l'idole, puis au temple rentrée, chapelle close, fiévreuse, elle s'assouvit.

Et maintenant, si l'on veut, il y a d'autres Circés : magiciennes sans étable, car elles méprisent la débauche, parfois même le plaisir (1).

Ainsi les Célimènes, courtisanes blanches.

Ainsi de moins blanches, qui se donnent sans se donner, qui se prêtent, puis le lendemain quelquefois sont avec vous comme *avant* : celles dont Maupassant, dans *Notre Cœur*, a laissé un portrait de touche délicate, si douloureuse.

Nées pour séduire, mais pour n'être jamais tout entières à celui même qui les a tenues pâmées dans ses bras (quand elles ne sont point froides à ne jamais vibrer), elles ne peuvent jouer qu'un rôle où elles se complaisent, s'exercent constamment : enchanter l'homme et, tour à tour, le désespérer. Terribles Circés à leur manière, l'amour qu'elles inspirent, qu'elles savent si bien faire naître, est une torture : ce sont d'exquis bourreaux. Ames insaisissables, corps fuyants, on croit un jour les avoir liées enfin ; le lien se dissout, vapeur railleuse, parfum d'ironie exaspérante, suppliciante, capable peu à peu de tuer l'homme moralement et physiquement le plus robuste, ou de le rendre fou. Qui sait la part, peut-être, d'un amour de ce genre dans la folie du vigoureux peintre qui, en *Notre Cœur*, certains l'ont dit, se serait confessé ?

(1) D'une femme déjà nommée, Jean Bertheroy, voir une Circé de conception curieuse dans un volume de vers intitulé : *Femmes antiques*.

« Oh ! l'horrible amour celui auquel il est maintenant enchaîné : amour sans issue, sans fin, sans joie et sans triomphe... ; amour... faisant seulement pressentir et regretter, souffrir et pleurer, et ne révélant l'extase des caresses partagées que par l'intolérable regret des baisers impossibles à éveiller sur des lèvres stériles et sèches comme des arbres morts. »

Voilà bien, sous un de ses aspects les plus curieux, les plus saisissants, le duel des sexes dans la vie sensuelle; cette femme est vraiment l'*Adversaire*. Mais pour qu'il soit impossible de la confondre par un point quelconque avec une autre, notons d'abord qu'il n'y a ici, guidant cette courtisane particulière, aucun intérêt d'aucun genre ; ce n'est dans aucun but secret de lucre ou d'ambition, même de gloriole mondaine, qu'elle joue du malheureux épris de sa grâce meurtrière avec cette science profonde et aux trois quarts instinctive. Elle n'attend absolument rien qu'un cérébral plaisir varié, prolongé, de fine dompteuse sentimentale. Mais il faut souligner *fine*, et l'expliquer. Cela va nous la rendre beaucoup moins antipathique déjà dans son personnage.

La dompteuse « néronienne », la coquette sciemment, volontairement tragique, est très rare. Dans nos races latines, au moins ; car il se peut qu'il y ait plus de Slaves enclines à ce néronisme. Même la Scandinave Hedda Gabler, d'Ibsen, peut être qua-

liflée néronienne. C'est une Dalila pure et glacée. Les Parisiennes, les Françaises, les femmes qui leur ressemblent en maints autres pays, — quand leur grande joie est de se faire aimer passionnément, sachant trop qu'elles sont incapables d'aimer, elles, de cette façon-là, qu'elles feront souffrir, — ne sont que des Célimènes, — plus « femmes » en ce sens qu'il leur arrive de « coucher » avec l'ami. Car, pour lui, victime d'élection, fût-il rarement admis à « posséder », leur cruauté, jolie, se nuance d'une espèce de tendresse : c'est à ce mot que je voulais aboutir.

La coquette si bien portante de Molière, cette veuve d'un si bel équilibre mental, a pour Alceste plus que de l'estime, plus même que de la sympathie ; elle finit par lui offrir sa main ; c'est lui qui refuse et je crois qu'il a raison, mais parce qu'il est Alceste. Elle ne le suivrait pas au désert où il entend vivre, elle le lui déclare ; mais elle serait sa femme sans déplaisir, et sa femme fidèle, malgré (toujours sans doute) un penchant invincible à la coquetterie. Eh bien, quelque peu détraquez-la, en la mettant au point d'une Française d'aujourd'hui, par exemple, cette immaculée séductrice d'une heure de santé rare dans toute l'histoire humaine ; vous avez l'héroïne de *Notre Cœur*, image de tant de femmes contemporaines, « un être raffiné, de sensibilité indécise, d'âme

inquiète, agitée, irrésolue », et certainement cruelle mais sans néronisme, et qui, à sa manière, a de l'amitié presque tendre pour l'amant torturé.

Si, même, il lui est si doux de se sentir adorée par cet homme, c'est qu'elle l'aime autant qu'elle peut aimer, de la seule façon qui soit dans « ses cordes ». « Elle l'aimait bien tout de même », fait Maupassant. Et elle, à Mariolle : « J'aime sèchement, mais j'aime. » C'est donc, plutôt, en dernière analyse, ceite apparente virtuose de la douleur par la séduction, une indigente sentimentale et sexuelle. Elle tire de cette double pauvreté un parti *artiste* étonnant ; mais elle commence, ainsi envisagée dans sa misère intime, par éveiller comme une pitié philosophique dont s'atténue remarquablement l'espèce d'horreur tout d'abord ressentie.

Ce n'est plus, autant, l'Adversaire. Elle a sa faiblesse, un défaut à sa cuirasse. Je dirai davantage. Entre elle et son amant il y a eu *malentendu*, sans quoi le duel n'eût pas eu lieu ou se fût arrêté à un certain moment. Écoutons-la. Mariolle lui a jeté : « Vous avez surtout besoin qu'on vous aime et qu'on le montre. » Elle répond : « C'est vrai. J'adore ça. Mais mon cœur aussi a besoin d'un compagnon caché. Ce goût vaniteux des hommages publics ne m'empêche pas de pouvoir être dévouée et fidèle, et de croire que je saurais donner à un homme quelque chose d'intime qu'aucun autre n'aurait : mon affection loyale,

l'attachement sincère de mon cœur, la confiance absolue et secrète de mon âme. » Traduisez d'un mot: ELLE EST NÉE POUR L'AMITIÉ, non POUR L'AMOUR. Seulement, c'est de l'amour qu'on lui demande : et de là tout le mal qu'elle fait. Malentendu, je le répète, et par la faute de l'homme, non par la sienne.

Sa faute, à elle, c'est, en n'étant capable que d'amitié (sentiment d'ailleurs admirable) de mettre en œuvre tous ses moyens de plaire amoureusement. La faute de l'homme, obéissant à l'antique désir, c'est d'être aveuglé par ce désir, au point de ne pas voir la seule aptitude sentimentale de cette non-amoureuse.

Il tombe au vieux piège sur lequel, moins asservi à l'atavique sensualité, l'esprit plus libre, il eût un jour posé le pied en disant : « Regardez, Madame, je vous casse votre joujou. Soyons l'un pour l'autre ce que nous devons être : des amis. »

L'amitié, telle est en effet la vocation de cette femme. Si, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, elle passe à côté ; si la *vertu*, qu'elle déploierait en ce commerce d'affection toute pure, loyale, solide, reste à l'état de *virtualité*, c'est que l'homme veut d'elle ce qu'elle ne peut donner, non ce qu'elle possède en puissance.

Il veut *triompher*, c'est-à-dire *posséder;* car pour lui, pareil encore à l'ancêtre des préhistoires, la possession est toujours une conquête, un triomphe.

(Reportons-nous aux doléances de Mariolle, exaspéré des retraites de sa maîtresse : « amour... *sans triomphe* »).

Mais nous touchons à une question capitale. La femme serait donc capable d'amitié? d'amitié pour un homme?

A chercher des réponses chez nos seuls moralistes, romanciers ou dramaturges français, la provende serait déjà belle.

Malheureusement ce sont des hommes pour la plupart. Les femmes, d'ailleurs, qui ont écrit, qui écrivent, ne sont que trop pénétrées généralement, contre leur sexe, de la psychologie virile. Des siècles de littérature hostile pèsent sur elles. La femme affranchie, vraiment consciente, intellectuellement et moralement « soi » dans sa libre expansion, nous donnera ce qui nous manque : des œuvres originales, profondes, où l'étudier peinte par elle-même, telle qu'elle est (et surtout telle qu'elle sera). Dans l'Europe du Nord, notamment en Angleterre, cette littérature nouvelle de la *femme nouvelle* (*new woman*) commence, et chemin faisant, j'aurai à y puiser plus d'une fois.

Pour la psychologie masculine, dans tout débat intéressant l'orgueil, la vanité, la fatuité du mâle, la femme ordinairement est une « prévenue ». Heureuse si on ne l'a condamnée d'avance! Là où l'homme devrait témoigner comme elle, simplement, il s'érige, avec sa superbe, procureur géné-

ral, puis juge. Galant, il a offert la sellette ! L'éternelle Ève, ou l'éternelle Circé, c'est d'abord et sûrement l'*éternelle accusée*.

Cependant il y a des hommes épris de justice, amoureux de vérité ! La Bruyère est du nombre. Consultons-le.

Quand il prononce : « Les femmes vont plus loin en amour... mais les hommes l'emportent en amitié », il ne parle que de l'amitié homogénique (ou de personnes du même sexe entre elles) ; et s'il est convaincu de la supériorité du Masculin dans cette amitié homogénique, il ajoute : « Les hommes sont cause que les femmes ne s'aiment point. » Ce qu'on ne peut nier. Mais de l'amitié d'une femme pour un homme, que pense-t-il ? « Une femme regarde toujours un homme comme un homme » ; d'où il suivrait qu'aimer un homme d'une amitié réelle, c'est-à-dire exempte de toute influence sexuelle et par conséquent à l'abri de toute mauvaise suggestion de coquetterie, serait impossible à la Femme. Mais La Bruyère, étant de bonne foi, se hâte d'écrire : « Réciproquement, un homme regarde une femme comme une femme » ; et il conclut qu'entre gens de sexe opposé, s'il ne saurait y avoir « amitié pure », une liaison d'une certaine sorte peut s'établir et subsister. « Liaison » non sensuelle en apparence et de sensualité secrète insuffisante, — qui ferait, dit-il, « une classe à part. »

Étonnant La Bruyère de se montrer impartial; moins à louer cependant que je veux bien le dire, car c'est de nos jours surtout que l'éternelle condamnée a vu se lever contre elle des littéraires laïques, parfois athées, reprenant les plus mystiques anathèmes, qu'ils alourdissaient ou alourdissent d'une science furieuse. Contre la veine gauloise non encore tarie, le véritable dix-septième siècle pensant est, non pas féministe, au sens actuel du mot, mais *touché de féminisme.*

Dans le siècle de Renaissance, il y avait eu mieux : une large floraison de littérature *féministe*, même aventureuse, avec des femmes écrivains, totalement oubliées maintenant, mais dont les opinions seraient à tirer de la ténèbre, et des hommes comme l'étrange Cornélius Agrippa. Que dis-je? en pleine veine gauloise, d'un certain point de vue, c'est un ami de la femme, Brantôme; et dans le conte italien, deux siècles plus tôt, n'est-ce pas un féministe, Boccace?

La Bruyère est sagace et sans haine. Il attribue à une égale résistance de l'attrait sexuel chez l'homme et la femme la difficulté de l'amitié véritable d'un sexe à l'autre. Mais ce qu'il n'a pas noté, ce qui mérite bien pourtant l'attention de l'observateur sincère, c'est la méfiance trop légitime du Féminin devant des propositions d'amitié où le Masculin perfide enveloppe son désir, quand il sent la nécessité d'une tactique de ruse, d'une

tranquillisante diplomatie, endormant l'instinct de défense chez la femme convoitée.

Mais c'est une habitude chez l'Homme, qui accuse la Femme de perfidie, c'est sa *feinte maîtresse au duel des sexes*, que d'offrir et jurer une amitié vraie, toute de tendresse respectueuse, dévouée.

Si la femme y croit, désarme, elle ne tarde guère, ordinairement, à regretter sa confiance. Dès que l'instant lui paraît propice, le faux ami se transforme en mâle impatient, découvre en lui ce qu'une femme un jour appelait devant moi « le gorille ». Terrible choc où plus d'une, surprise, a succombé ; car la tactique est bonne quoique si vieille ! Mais plus fines, ou l'expérience les ayant pour toujours prémunies d'un scepticisme salutaire, beaucoup demeurent sur leurs gardes, ou, si vous préférez, en garde, l'épée haute ; et il peut arriver qu'elles méconnaissent une sincérité, parmi le grand mensonge de la pseudo-amitié virile. C'est très fâcheux, pour elles surtout qui eussent été ravies peut-être, et, dans bien des cas, sûrement, de trouver enfin un camarade, *quelqu'un de l'autre sexe avec qui n'être point sur la défensive*, avec qui se sentir dans une aise fraternelle, à qui s'ouvrir de ses chagrins, demander conseil, se raconter sans la peur d'une déclaration, d'une violence.

« Il existe des milliers de femmes, dit un socio-

logue anglais bien connu de quiconque en France s'occupe des questions du *Féminisme*, Edward Carpenter, — il existe des milliers de femmes qui désirent rencontrer un homme sur le simple terrain de l'égalité et de l'honnêteté, et qui voudraient se débarrasser des entraves de l'isolement et de la flatterie pour n'être ainsi que deux amis, que de bons et francs camarades égaux, dans la grande bataille de la vie ».

En Angleterre où le nombre des femmes non mariées, des jeunes filles qu'on appellerait chez nous vieilles filles, est énorme, ce désir d'une amitié masculine tout à fait sûre, fondée *sur le respect de la personne humaine;* ce noble besoin spirituel d'une tendre égalité vaillante par quoi le frère aidé de la sœur choisie, la sœur du frère, seraient la « ville forte » à laquelle magnifiquement la Bible compare l'union des vrais époux; comment n'eût-il germé, fleuri ? — Il se répand dans l'Amérique du Nord, en ces États-Unis où tant de jeunes filles ne trouvent davantage à se marier, mais où la vierge n'est pas un bibelot de chair sévèrement gardé par une famille craintive et tyrannique. Elle est, dans ce Nouveau-Monde, un *être humain* traité comme tel par les siens et par tous au dehors. Elle va et vient, libre et respectée. « Le mal-appris ı l'étranger, notait voilà vingt ans déjà M. Buisson, ıi se permettrait à son égard la plus légère incon- ›nance s'exposerait à un châtiment aussi prompt

qu'exemplaire, et le premier venu se croirait en droit de le lui infliger (1). » Nous avons eu, depuis, les pages jolies de Bourget dans *Outre-Mer* et le précieux volume de Madame Bentzon : *Les Américaines chez elles* (2). Témoignages concordants, d'où il ressort que l'amitié est le sentiment désiré par la jeune Américaine dans ses rapports avec l'homme. Non, certes, que l'Amérique, en ses grandes villes surtout, n'ait ses demi-vierges ; mais trop longtemps, avec notre traditionnelle ignorance impertinente de l'étranger, on s'est complu chez nous à se représenter la Vierge indépendante et fière de là-bas sous les traits d'une flirteuse impudique, perverse, tolérant tout, osant tout (un seul divertissement d'irréparable conséquence excepté). La jeune Yankee de l'*Oncle Sam* reproduisait le type chez nous consacré: or, elle existe, mais beaucoup moins fréquente qu'il nous plairait encore nous en convaincre, et ce monstre séduisant est aussi bien un monstre en sa vaste patrie qu'en nos étroites imaginations routinières. Produit, chez elle, comme la demi-vierge parisienne, d'un excès de haute vie dépravante, la véritable jeune fille des États-Unis la méprise et demande au jeune homme la saine, loyale et pour tous deux utile camaraderie.

(1) Rapport sur l'Instruction publique à l'Exposition universelle de Philadelphie (1876).

(2) Sans compter d'autres ouvrages indiqués ultérieurement.

Observons, à ce propos, la déplorable tendance de l'esprit français à ne jamais considérer la femme dans sa diversité de physionomies, suivant les « milieux nationaux », les races. Il ne voit, ne veut voir que la Française, tout au moins la Latine. Son image du Féminin, c'est cette femme qui n'est pas plus la Femme à soi seule que la Slave ou la Germaine. L'Anglo-Saxonne, en particulier, le Français se la figure malaisément, et, volontiers, il la calomnie, l'outrage, pour épargner à sa paresse d'insolent juge, omniscient par grâce d'en haut, l'effort d'une curiosité de justice.

Mais revenons à l'amitié d'un sexe à l'autre. Même en France, il y a plus de femmes qu'on ne le croit prêtes à ce genre de « liaison », et c'est l'homme qui la rend, d'ordinaire, impossible. Nous sommes trop sensuels, trop à notre sexe, pour laisser la femme remplir ici une de ses vocations, pour comprendre et souffrir qu'elle puisse se passer de notre amour en des relations durables.

Or, j'y insiste, combien de veuves, de *demoiselles*, disons plus : de femmes mariées, seraient heureuses d'un *ami !* C'est une terrible chose, ne pouvoir accueillir un homme dont les manières, le ton, la parole, les idées plaisent, sans penser : « Il a me *vouloir*, et il faudra que je sois sa maîtresse, i je n'ai le courage de le chasser ! »

Toujours l'amour, ou ce qu'on appelle ainsi, ntre l'homme et la femme de nos pays latins !

Toujours le désir mâle, — impétueux, impérieux ou sournois !

Mais en admettant, et nous devons l'admettre, que la Française soit moins portée que l'Anglo-Saxonne à ce sentiment tranquille de l'amitié, serait-ce une fatalité de son tempérament éternel ?

La comtesse d'Agoult (Daniel Stern en littérature) écrivait des femmes : « Habituée au despotisme ou à l'esclavage, leur âme faible ou altière... ne sait point goûter le charme tempéré d'un attachement sérieux et solide, reposant sur une entière égalité. » Il y aurait donc à l'inaptitude du Féminin Français (car Daniel Stern parle en Française) une raison historique profonde ; et l'homme encore serait responsable.

On a vu l'effet de la liberté sur l'âme de l'Américaine. La femme libre goûte et recherche cet « attachement sérieux », qui lui fournit la preuve charmante d'une égalité sociale et morale, dont le manque est bien d'ailleurs ce qui s'oppose le plus, chez l'homme de nos races, à l'effort de contrainte qu'il devrait exercer sur sa « bête » pour aboutir lui-même à la sincérité d'un tel attachement.

La femme esclave, qui sait se faire reine par la passion sensuelle du maître, n'est toujours qu'une reine-esclave ; et une longue suite de siècles ayant plié le Féminin de nos vieilles civilisations à ce rôle de servante couronnée, qui demeure servante

puisque le trône est un lit ou un divan de joie, — comment s'étonnerait-on que ce Féminin, trop souvent dédaigneux d'affections trop hautes pour lui, se rue à la soumission charnelle par ambition de revanche dominatrice?

Cette femme n'est pas le produit de la nature. L'Ève primitive ne lui ressemblait point, ne jaillit pas *toute sexuelle*, si je puis ainsi parler.

C'est un être transformé, déformé.

Daniel Stern n'a pas tiré de son observation tout ce qui peut s'y découvrir. Je « creuse » pour elle.

Dès qu'il eut vaincu la créature moins forte, mais sortie son égale, à tous autres égards, de la grande matrice planétaire, l'homme se mit à l'œuvre pour qu'elle fût bien un sexe, et rien de plus. Dépression mentale, avilissement psychique, cela ne pouvait même suffire; il fallait amener l'hypertrophie de l'instinct charnel, ou, pour le moins, de l'instinct de séduction. La femme s'habilla, se para, dans un but de provocation incessante, exagérant au costume tout ce qui la disait femme sous le vêtement.

L'instinct charnel s'hypertrophia bien aussi, mais ce fut bénin en comparaison. Le Génie de l'Espèce veillait, voulant que la femme ne sacrifiât point au plaisir la fin naturelle de ce plaisir créateur. Car rien de plus absurde que d'invoquer le Génie de l'Espèce, pour essayer d'établir la non supériorité sensuelle du Masculin

C'est tout le contraire qu'il faut déduire du rôle naturel de la femme, de sa fonction, comme agent principal de ce Génie.

Ici encore citons Edward Carpenter : « Chez l'homme le sexe est une passion non organisée, un besoin, une impulsion individuelle; chez la femme on pourrait l'appeler avec plus de raison un instinct constructif, en donnant à ce terme la signification large qu'il comporte (1) ». Un instinct constructif! au service de l'espèce qui veut durer, et qui dure par la femme, par la mère.

Au même article : « Le sexe est pour la femme un instinct profond et sacré, *inséparable d'un certain sens de pureté naturelle. Rarement elle éprouve ce divorce entre le sentiment de l'amour et la passion physique si communs chez les hommes.* »

Enfin, ce que l'homme ignore trop souvent quand il se marie : la femme a beau être destinée par son organisme à l'œuvre de reproduction, l'amour chez elle a beau avoir cette fin, plus longtemps pour elle il réside dans la joie délicate des « caresses et embrassements », plus lentement « il se détermine » à l'acte décisif d'où peut sortir un nouvel être (2). L'époux « impatient » l'y précipite de force, dans cette nuit qui devrait être de dou-

(1) *La Société nouvelle : La Femme et sa place dans une société libre* (juin 1896).

(2) *Le Mariage dans une Société libre.* (*La Société nouvelle*, mai 1896.)

ceur, d'initiation tendre, et qui est de violence abominable, d'orgueilleuse brutalité virile conquérante en combien de lits nuptiaux !

J'écrivais dans l'*Événement*, vers la fin de 1890, à propos d'un roman généreux et douloureux de Jules Case, *Jeune Ménage :* « La façon dont une jeune fille, une vraie jeune fille désire l'homme qui sera son mari, n'est pas celle dont il la désire ; et s'il n'a pas songé à cette différence, s'il ne s'est promis de ne pas épouvanter, de ne pas meurtrir, il va renouveler, avec l'assentiment du Code, de la Famille, la scène de barbarie dans laquelle le primitif violait, farouche, la jeune femelle terrifiée. Il se jettera sur sa proie légale ainsi qu'un fauve, résolu à la posséder, pleurât-elle, criât-elle suppliante, la chair et l'âme également déchirées ». Une haine pour toujours est souvent le fruit trop légitime, au triste cœur vaincu, de cette sauvage prise de possession. Non pas, certes, ajoutais-je, que la femme ne pardonne volontiers si, le viol commis, la brute virile se retrouve *digne du nom d'homme*, un véritable amant, un véritable époux ; s'il devient pitoyable, bon, s'il a des mots de vrai amour, des baisers comme ceux qu'elle rêvait, ca-ssants, ménageant sa faiblesse, la ramenant nfiante, attendrie ; si du plaisir âprement arra-é pour *lui seul, le roi*, il sait faire naître bien-t, pour elle, du bonheur étonné, ravi. Mais le

plus fréquent, chez ce jouisseur féroce, disais-je encore, c'est l'indignée stupéfaction de ne pas arriver très vite à rendre amoureuse cette chair de femme. Comment ! *sa* femme, elle reste froide sous lui, obstinément, alors qu'il se flattait de la voir lui témoigner dans peu, toute vibrante, une reconnaissance physique éperdue. Les nuits se succèdent, elle ne pleure plus, mais elle est insensible, comme si elle *s'entêtait* à ne pas frémir, à braver d'une inertie de rancune l'archet rageur du maître déçu. Or, elle ne s'entête pas, *elle ne peut pas*, voilà tout. Déjà fécondée, peut-être, et par le viol initial probablement, si elle reste froide c'est qu'elle n'était pas faite pour la joie brusque et, en quelque sorte, décrétée par l'espoir avide du fiancé, par le vouloir césarien du mari. Extrêmement rares, celles que la première nuit conquiert à la volupté ; rares, celles que la seconde ou la troisième ; celles mêmes que des semaines, des mois, font réellement, pleinement heureuses par le Sexe. Tant c'est une loi que ce Sexe — en dépit des efforts du mâle à travers les siècles, depuis l'origine de l'humaine vie, et malgré le Génie qui veut la perpétuité de l'Espèce, qui l'assure par la passion d'amour, — se trouve par lui-même peu disposé à l'accomplissement hâtif de sa mission ! Tant c'es un *fait* que ses premiers désirs sont de « caresses » beaucoup plus que d'entières joies ! Tant ce Géni même de l'Espèce (vérité profonde où nous étions

allé du premier coup, où nous ramène notre analyse et sur laquelle j'insiste avec le sentiment de bien faire), tant ce Génie même de l'Espèce est intéressé à ce que la femme *ne trahisse pas* en aimant trop l'amour physique, car trop aimé par elle il serait stérile.

Ne sont-elles pas stériles, généralement, les Messalines ?

La femme douée d'une sensualité pareille à celle de l'homme, l'humanité n'eût pas vécu. Et l'homme serait mort le premier, littéralement vidé par l'insatiable amante; supprimé, comme çà et là le supprime, la maîtresse, l'épouse d'exceptionnelle ardeur, irresponsable assassine.

J'irai jusqu'à ceci : le Génie de l'Espèce n'avait pas intérêt à ce que la femme eût plus qu'un vague désir inquiet d'amoureuse tendresse. Cette inquiétude sexuelle était suffisante.

Combien de femmes, maintenant encore, sont de chair froide toute leur vie ! Si la vanité conjugale pouvait s'humilier, descendre au plus pénible des aveux, l'homme ne simulerait point cette ignorance d'un phénomène fréquent. Le tiers des femmes, peut-être, dans le mariage, oppose ses légions de frigides éternelles à un tiers d'amour[...] ses, parmi lesquelles les Messalines ne sont g[...]re plus d'un huitième. Le troisième tiers ? d[...] demi-sensuelles ! ayant du plaisir, mais pas t[...]jours, ni très vif : un demi-plaisir, comparé aux

jouissances fougueuses de la femme qui réellement, comme elle dit, « aime ça ». Et ces demi-tranquilles et aussi les tout à fait inémotives peuvent aller à la maternité, y vont avec autant et plus d'élan moral, d'ordinaire, que l'épouse aux sens prompts.

Celle-ci même n'a quelquefois vibré que des mois, de longs mois après la nuit de viol. Elle a pu être mère avant l'éveil total de son tempérament secret. Elle a pu débuter en amour, avec seulement plus d'impatience, avec de la fièvre dans l'inquiétude, par l'à peu près universel besoin chez la vierge nubile de baisers d'homme, « d'embrassements ». Elle a pu, jeune fille, être à peu près chaste dans l'imagination et le désir de ces étreintes, tout en sachant ou soupçonnant à quoi elles aboutissent au lit conjugal.

Et s'il fallait encore une nouvelle preuve de la beaucoup plus grande sensualité masculine, nous la découvririons dans la pathologie sexuelle. Nous la demanderions à des livres de médecine. Car, vais-je oser l'écrire ? ce qu'on appelle l'*exhibitionnisme* n'est, après tout, que le monstrueux témoignage maladif de cette sensualité, dans une démente et dégoûtante manifestation de la vanité sexuelle du Masculin, devenu idolâtre de l'organe dont il n'est que fier d'habitude. J'ai sous les yeux un petit volume du docteur Paul Garnier, médecin en chef de l'Infirmerie spéciale du

Dépôt (1). Pas un cas féminin d'exhibitionnisme en ce musée d'horreurs pitoyables. Le narcissisme outrageux du lamentable fou qu'est l'exhibitionniste, la femme pour son compte n'en serait pas atteinte. Du moins, ce serait tellement exceptionnel, que par comparaison cette poignée de malheureuses ne saurait compter.

La petite fille, peut-être, aurait quelque tendance à l'exhibition; mais chez le petit garçon laissé seul avec la fillette, cette tendance est bien plus forte. Et c'est que déjà le petit homme a la fierté naïve de sa qualité de mâle, des attributs de cette qualité, et que, brutalement, s'annonce en lui l'impétueuse sensualité de sa proche adolescence.

Le culte phallique n'a-t-il pas existé? — La femme y participait, je ne l'oublie pas. Mais il faudrait pousser loin le goût du paradoxe pour soutenir que ce fut elle qui l'inventa. Les phallophories grecques criaient au soleil l'orgueil organique du Masculin. La femme adorait par atavique soumission.

Depuis si longtemps on l'avait convaincue de son infériorité sexuelle. La fonction « constructive » ou maternelle lui semblait à elle-même d'ordre secondaire. Une science récente commence à dissiper l'erreur commune. Un jour viendra où

(1) *Les Fétichistes*. V. aussi *la Folie à Paris*, du même.

tout le monde saura la prépondérance réelle, par la gestation, *action continue, création mystérieuse mais perpétuelle au cours des neuf mois*, du rôle de la femme dans la reproduction de l'espèce.

L'incontestable pour tout esprit loyal et réfléchi, est que le Sexe, de par la volonté de la nature qui le fit tel en vue précisément de cette reproduction, ne pouvait être avide de jouissance au même degré (à beaucoup près) que notre si différent organe correspondant. Et le mot de Louis Ménard, délicat dans son Schopenhauérisme : « L'amour, c'est un enfant qui veut naître », s'atteste autrement vrai du Féminin en particulier que de l'humanité prise en bloc.

Maintenant, certes, dans nos sociétés, la femme souvent se dérobe à sa fonction. Obéissant à des raisons économiques ou de coquetterie, ou à la peur de l'opinion (du mari si elle est adultère) elle triche souvent avec la nature ; de l'*instinct constructif* elle tire des jouissances perdues pour l'espèce ; et le sexe, chez elle, devenant sa propre fin voluptueuse, comme chez l'homme, peut la jeter alors à la débauche. Mais *naturellement*, encore une fois, elle n'est pas comme l'homme un animal lubrique.

Conclusion, car je n'ai point oublié d'où je suis parti tout à l'heure : l'amitié pour un homm amitié peut-être vaguement amoureuse, mais dé licieuse de ce rien d'attrait sexuel sans dange

est possible à la femme même Française, même Latine.

La légende de la luxure féminine a rencontré son expression galante la plus heureuse dans l'histoire de *Joconde* chez l'Arioste et dans l'épisode de la *Coupe enchantée* au même poème de *Roland furieux*. Mais Joconde et son ami Astolphe roi de Lombardie ont, par avance, dans la partie donjuanesque où ils s'engagent, trop beau jeu, vraiment. Ils sont d'une beauté miraculeuse, tout jeunes et munis d'or. Trois conditions dont une seule eût suffi, non au succès total de l'entreprise, mais pour leur procurer de l'agrément. Car, ai-je dit quelque part, aux pages déjà nombreuses de cette étude, que la femme ne fût point facile à la tentation ? Elle est de l'humanité, je crois, « chair faible » par conséquent. Puis, il sied en vérité à des gaillards partis en guerre pour de tels exploits, courant l'Italie, la France, la Flandre, l'Angleterre, et dans tous ces pays amusant ferme leur vigoureux organe d'érotique possession, il leur sied de mépriser leurs conquêtes et tout le Sexe ! Ce qui se peut tolérer chez des ascètes, chez un saint Jérôme, est chez eux d'une tout à fait burlesque impertinence. Ces libertins rassasiés au bout d'une longue année seulement, sont-ils assez « des hommes », mon Dieu ! pour ne tirer de leur campagne qu'un enseignement : la preuve de la fragilité du Féminin !

Quant à Renaud qui refuse la coupe magique dont tout le vin se répand quand on la porte aux lèvres, si l'on est ce que Molière aime tant à dire nettement, peut-être est-il fort sage (je l'ignore, n'ayant pas mémoire de tout le détail de ce *Roland furieux*) ; mais il a beau aimer sa femme, Clarisse, il n'en poursuit pas moins Angélique d'une flamme adultère et Clarisse serait excusable de l'avoir trompé.

Seulement, voilà ce que les hommes ne veulent pas admettre. Il est deux justices : l'une qui leur permet tout, l'autre qui ne permet à la maîtresse, à l'épouse, que de pleurer vertueusement si elle se sait trahie.

Elle use de représailles ? C'est une coquine. Elle tâche de ramener l'amant infidèle, l'époux volage ? Elle est « insupportable, odieuse. » Qu'elle pleure, mais sans offusquer l'homme du spectacle de ses larmes !

Et souvent, il ne s'agit pas de trahisons légères. Pour une autre, la maîtresse, l'épouse est délaissée, privée d'amour, voire de l'argent qu'il lui faudrait, qu'elle attend, demande (ou n'ose plus demander). L'homme sent la gravité de la « situation », mais toujours il finit par se trouver des excuses, invoquant au besoin la fatalité, l'antique fatalité de la passion — qui chez sa femme à lui, sa femme-propriété, n'eût servi, dans un cas analogue, qu'à le faire plus furieux, plus tragiquement jaloux.

Combien de maris ont tué l'épouse adultère, qui la veille ou le jour même avaient, le cœur léger, commis la même faute !

Mais je m'occuperai longuement du meurtre « passionnel » à propos du mariage, dans le cinquième chapitre de cette série sur le duel des sexes.

Rentrons chez l'Arioste. — Il n'a pas voulu que le récit du galant voyage de Joconde restât sans réplique, et cette réplique est à retenir, au moins en partie. Excessive à coup sûr, mais de si peu !

C'est un vieillard qui parle. Un vieillard « instruit et sensé ». Il pose la question suivante :

« Quel est celui qui peut jurer qu'il n'a jamais manqué de fidélité pour sa femme (1)? Quel est l'homme assez retenu pour n'avoir pas profité d'une occasion favorable, pour n'avoir pas cherché à la faire naître, quelquefois par des présents?... Connaissez-vous quelque mari d'une jolie femme qui ne soit prêt à la tromper, si quelque autre, moins aimable même, lui fait des avances?... Allez, allez, les pauvres femmes qui trompent leurs maris en ont souvent de bien bonnes raisons... N'ayons pas l'injustice atroce de leur faire un crime de ce que nous osons, nous, en notre faveur, traiter de plaisanterie. »

Quoi de plus juste, avec, j'en conviens encore,

(1) Je n'ai sous la main que la traduction du comte de 'ressan.

un léger excès d'affirmation contre les maris ? Et c'est assez curieux de retrouver, sous la plume violente et subtile de Catulle Mendès, dans une « prose » fougueuse, colorée, les arguments du bon vieillard jetés par une femme à la face d'un amant qui l'insulte et qui la bat parce qu'elle l'a trompé, quoique pleine du plus ardent amour pour lui, du plus tendre. Cette « prose » — une chronique, — s'appelle précisément : l'*Irréfutable Réplique.* « L'occasion, que nous fuyons si souvent, vous la cherchez.... Même quand on vous aime, même quand vous aimez, vous êtes les mâles errants en quête; vous êtes le rut, toujours le rut... Vous êtes infâmes ! » Et cela se développe tumultueux, farouche, trop vrai :

« Vous vous arrogez le droit d'être des juges, vous les coupables sans excuses et sans repentir, vous qui donnez volontairement, froidement, tous les exemples du mal et jamais celui du remords... »

Souffleté de ce long discours d'Erynnie, l'amant ne dit rien. Sa conscience, remuée jusqu'au fond, ne pourrait que laisser tomber l'aveu :

— Monstrueusement injuste, en effet, la sensualité virile, si clémente pour soi, dans toutes les infamies qu'elle commet !

Cependant l'homme ne subit pas longtemps la vérité, quand elle venge la femme et l'accuse, lui.

Au pied du mur, il sort, comme une arme suprême, d'invincible défense, le reproche à la Grâce, à la Beauté.

Même innocente, que de mal elle a fait, que de mal elle fait et fera, cette Beauté !

Pour elle, les hommes s'entr'égorgent ; des peuples se sont rués l'un sur l'autre, étreints en d'affreuses guerres ! Hélène ne rêva point la chute d'Ilion, la mort d'Achille, d'Hector ; cependant...

Hélène ? que ce soit donc notre troisième type !

Mais à la condition de ne voir en elle que le symbole proposé, ablation faite ici de toutes les légendes ou traditions sur la reine si belle qui vécut ou ne vécut point.

*
* *

Ni Messaline, ni Circé, Hélène subjugue, affole par l'unique toute-puissance de sa perfection plastique. Ceux même qui meurent à cause d'elle lui pardonnent. Ils allaient la maudire, elle s'est montrée !

Mais d'abord, y en-a-t-il beaucoup des Hélènes ? Dans l'histoire des rois, et par suite des peuples, les Cléopâtres furent, je crois, plus dangereuses. Ne le sont-elles point aussi dans la vie amoureuse des amants sans gloire, aujourd'hui, comme toujours elles le furent ?

Mais n'importe. Il y a des Hélènes. Il y en a dans toutes les classes sociales.

De son point de vue Schopenhauerien, l'exquis philosophe et ciseleur de phrases, déjà cité, M. Louis Ménard, en ses *Rêveries d'un païen mystique*, définit la beauté : « Une harmonie de lignes, une pondération de formes qui annonce l'aptitude à l'éclosion des germes et au perfectionnement de la race ». — « L'ampleur des hanches, ajoute-t-il, la fermeté de la gorge sont des garanties pour l'enfant qui veut naître. »

L'homme épris ne démêle pas ces choses. Il ne voit que la beauté. Il va vers elle les bras suppliants, l'âme aveugle; il admire et désire, voilà tout.

Or, je le répète, dans le peuple, à la ville, à la campagne, comme au sommet des sociétés, il y a de ces créatures harmonieuses : tête fine et fière, de Madone parfois, avec, toujours, l'évasement hardi d'une taille haute, souple, la poitrine pleine, mais d'un exquis dessin, le cou large, en fût bien rond, modelé comme par un Dieu artiste.

La haute vie les affine, mais dans le peuple même elles ont un sourire d'enchantement, un regard d'éblouissement, et je ne sais quoi dont toute la volupté qui émane d'elles en promesses, en appels, s'idéalise.

Elles parlent à tout l'homme qui les rencontre, par la seule musique de leur beauté, comme faisaient les Sirènes avec leurs chants.

Et pour leur dire son extase frémissante, son passionné désir, il devrait emprunter au *Cantique*

des Cantiques et aussi aux images de la mysticité chrétienne amoureuse.

Et nous voulons (pour qu'elles soient bien des Hélènes, non des Circés ou des Dalilas) qu'elles soient bonnes. — Car pour être fatales, la Beauté leur suffit, reprend l'Homme. L'adorable et détestable Beauté, génitrice de folies où l'on se tue, où l'on tue ; conseillère de batailles comme celles des lions au désert, des cerfs dans la forêt.

Soit ! en faisant remarquer, néanmoins, que ces combats animalo-virils, au champ, au faubourg, entre gens chics, ont souvent pour objet quelque personne de vénusté mal comparable à telle ou telle possible effigie d'une Hélène. (Egalement vous étonnent des suicides par désespoir, par jalousie, quand on a vu ou quand on voit la femme à ce point aimée.)

Soit ! en retenant les seuls cas légitimes ou presque.

Alors je dis :

Quand donc, ô Masculin, te mettras-tu d'accord avec toi-même ? — Tu maudis cette Beauté, contre quoi, depuis des siècles, tu aurais dû tremper ton courage, le doter peu à peu d'une vertu de résistance en quelque sorte magique, et tu La veux, t'agenouilles devant Elle, la supplies de se donner ! — Elle se refuse ? Tu vas mourir là, sous ses yeux, à ses pieds, ou trucider un rival ; tu vas Lui faire, du

sang de cet homme, du tien, un tapis d'horrible idolâtrie! — Elle a pitié? tu Lui plais? « Damnation! » comme on parlait en 1830 : tout ce qu'il t'arrivera de fâcheux, toutes tes fautes, parce que tu L'auras possédée, que tu La gardes et entends La garder à tout prix, ce sera Son crime.

Logique de l'homme! jamais à court de contradictions favorables, mais qui, vraiment, si jamais elle ne s'embarrasse, est bien embarrassante pour le Féminin.

Ce n'est pas tout.

Cette Beauté est-elle libre?

Jeune fille, es-tu prêt à l'épouser? Mariée, à lui offrir tout ce qu'elle peut perdre à cause de toi?

Ni l'un ni l'autre, souvent. Mais c'est bien là ton souci! Est-ce que l'amour s'attarde à ces détails? le généreux amour? — Tu La veux!

Tu ne l'ignores, cependant : religion, lois, famille, opinion, les préjugés dont tu es tout bourré, bourgeois! s'unissent pour présenter à la jeune fille comme une irréparable sottise, comme une faute et comme un péché le don de son corps avant le mariage; à l'épouse, l'adultère comme un péché, une faute et un délit, — la prison pouvant être le châtiment de ce dernier (et à Paris au moins, quelle prison!) N'importe! devant le désir de l'homme, tout cela, ouvrage de l'homme, doit s'évanouir!

Seul, effectivement, l'homme fit ces lois, cette

opinion, cette famille, et, plus que la femme, somme toute, il a fait ces religions; et les voilà mensonges, épouvantails ridicules, parce qu'elles le gênent dans son besoin de jouissances!

Morale virile, à double, à triple, à quadruple face, morale serve de l'instinct de luxure et de conquête.

Que faire? que penser? demande la Femme.

Une certaine Marcelle, jeune fille de vingt ans, eut un jour bien de l'esprit; ce qui n'étonnera aucun négateur même de l'intelligence féminine, quand j'aurai dit qu'elle parle soufflée par Cervantès.

C'est, en effet, un personnage (épisodique) de *Don Quichotte.*

Fille d'un riche cultivateur, cette Hélène paysanne s'est faite bergère par vocation. Elle vit dans la montagne; mais excités par ce qu'ils nomment leur amour, des jeunes gens de bonne naissance, instruits, se sont, pour la suivre, à son exemple, faits bergers. Le plus passionné se tue. Alors, tous, d'accabler l'inhumaine, l'ingrate qui, pourtant, n'a rien à se reprocher, car elle ne fut coquette, ni rude. Elle paraît :

« Le ciel, à ce que vous dites, m'a faite belle, de telle sorte que sans pouvoir vous en défendre, ma beauté vous force de m'aimer; et, en retour de l'amour que vous avez pour moi, vous prétendez

que je suis tenue de vous aimer. Je reconnais bien... que tout ce qui est beau est aimable; *mais je ne puis comprendre que, par la raison qu'il est aimable, ce qui est aimé comme beau soit tenu d'aimer ce qui l'aime.* »

Nulle rhétorique ne triompherait de cette petite phrase tranquille.

Cependant la belle vierge poursuit :

« Il pourrait arriver que ce qui aime le beau fût laid »; mais supposons « les beautés égales : ce n'est pas une raison pour que les désirs soient égaux. *De toutes les beautés ne naît pas l'amour...* »

Puis elle attaque : « Si le ciel, au lieu de me faire belle, m'eût faite laide, serait-il juste que je me plaignisse de vous parce que vous ne m'aimeriez pas? » Non : c'est bien l'avis de tous ces hommes autour d'elle. Jamais, pour l'homme, la femme dédaignée, comme laide, n'a eu droit au gémissement.

Privilège masculin, ce droit de se plaindre, si la Beauté refuse même la Laideur! Ou plutôt il n'y a pas de laideur, il ne doit pas y en avoir — aux yeux de la femme — dès qu'on lui fait l'honneur de la désirer. Elle a été créée, non pour choisir, mais pour réjouir.

... Et cette « vertu » qu'on lui prêche de toutes parts, en usant pour l'en dépouiller de toutes les ruses, de tous les mensonges, parfois de violence? Marcelle y arrive : « Si l'honnêteté est un des mé-

rites qui embellissent le plus le corps et l'âme, pourquoi la femme qu'on aime pour ses charmes devrait-elle la perdre? » Evidemment il n'y a qu'une raison : le plaisir de l'homme. (Je dirai ce que je pense de l'idéal de chasteté, de virginité; mais avant tout, liberté pour la femme, tant qu'elle n'a pas envie d'amour physique!)

Enfin, « la beauté, dans la femme honnête, est comme le feu éloigné, comme l'épée immobile; ni l'un ne brûle ni l'autre ne blesse ceux qui ne s'en approchent point. » C'est l'argument le moins solide, car on peut être forcé par les circonstances à se trouver tout près du feu, qui n'est alors éloigné qu'au moral; mais combien pourraient mettre entre eux et la Beauté une suffisante distance protectrice! combien, au contraire, accourent! Il se fait des miracles d'ingéniosité virile, de persévérance, pour réussir à se parfaitement rôtir. Si d'ailleurs on est contraint au voisinage et que la femme soit une Marcelle, il ne serait pas plus juste de la maudire que de s'en vouloir à soi de la désirer. Le désir est trop naturel, mais n'est-elle pas également de nature la Beauté?

Nier, maintenant, qu'elle puisse s'accompagner de « vertu », au sens particutier de ce mot dans la morale que l'homme a fabriquée pour le Féminin, c'est une sottise grossière.

Chez les satiriques à la Juvénal rachetant par un talent réel leur professionnelle outrance de

mauvaise foi, passe! Mais, au cours des âges, ils sont peu nombreux ceux qui se présentent avec cette rançon. Permis encore à nos fabliaux et autres recueils d'histoires gauloises, quand, à force de jovialité sincère, copieusement verveuse, de pétillante malice, ils désarment. Mais on a le cœur soulevé de dégoût lorsqu'on entend un monsieur quelconque professer ce qu'il appelle son absolu scepticisme: doctrine de commis voyageur instruit du Sexe par la Rue et le Lupanar.

La vérité est que l'homme déteste cette « vertu » en feignant de l'admirer. Elle le prive.

Il ne peut concevoir que jeune, jolie, la femme ait le droit de ne point satisfaire les désirs qu'elle éveille. La femme n'est pas une *personne :* notre sensualité se la figure toujours comme *instrumentaire*, existant à ce titre seul; — et la preuve des preuves s'en découvre en l'ordinaire cruauté masculine, inconsciente souvent, tant elle est profonde, pour les non-belles on non-jolies.

Ah! les pauvres laides! si elles sont *pauvres* surtout! car l'argent est le bon sorcier qui corrige au regard du chasseur d'écus matrimoniaux les naturelles disgrâces. Avec les sans-le-sac envers qui cette nature fut mauvaise fée pour la taille ou le visage, l'homme facilement est mal appris. *Il faut que la fèmme plaise à ses sens; qu'il puisse rêver amour, joies de chair, en la voyant.*

Cela explique son dédain de la femme âgée. —

Dédain qui point ou s'étale de cent manières, à tout propos, dans la vie quotidienne. Il affleure jusqu'en la politesse mondaine. Que dis-je? Il y règne, avec un mélange seulement d'hypocrisie respectueuse.

La femme dont le visage, dont le corps deviné n'a plus d'éloquence pour la bête masculine, qu'elle fasse tapisserie avec les autres « vieilles dames » ou dames mûres ! ou que les hommes très mûrs et les vieux lui tiennent société !

Si quelque jeune (ou encore jeune) passe à causer avec elle un temps notable, on le soupçonne, — non à tort, généralement, — de n'être aussi gracieux que pour capter une bienveillance utile.

La « dame mûre », à plus forte raison la « vieille femme » peut-elle servir des intérêts, des ambitions, aider à conquérir une dot résistante, une place d'accès malaisé? Alors, oui, les « blondins », comme on parlait jadis, et aussi les bruns « muguets » lui feront la cour. Elle aura, malgré les rides, un cercle de petits Mauperins, de *struggle-forlifeurs* très galants. Elle pourra même, si l'âge ne l'a pas refroidie, cueillir pour son alcôve quelqu'un de ces empressés. Mieux : elle pourra, s'il lui plaît, trouver là un second mari, — un troisième.

Elle n'est qu'intelligente et d'un esprit nourri par l'observation, par la lecture, sérieux, charmant, piquant et juste, avec le don et l'art d'une parole ingénieuse, mordante, pittoresque. Ces

jeunes messieurs l'écouteront un instant, puis courront aux fraîches poupées, aux oiselles à plumage de printemps.

Des beautés estivales, voire d'automne, auront leurs *patitos;* mais c'est précisément qu'elles sont encore des beautés et, pour certains, plus attirantes, semblant promettre une science de voluptés plus fortes, plus raffinées. Tant il est vrai qu'il faut toujours à l'homme, dans la femme, un instrument, pour le plaisir ou le succès (pour les deux réunis quelquefois, — quand ce n'est point, comme en bas et jusqu'à mi-côte sociale, pour le plaisir et la peine).

La Beauté, plaisir espéré, désiré tout au moins ! De là cette émulation des arts, des poètes, à la célébrer. De là tout l'encens et les génuflexions du Masculin — qui, attendez! va brusquemeut se relever furieux, briser l'Idole.

Les plus communes raisons du coup de théâtre? car il est temps de montrer qu'on abuse de certains cas tragiques non dépourvus de grandeur. L'ordinaire réalité, la voici :

A cause, dit l'homme, de cette femme *adorée*, il a négligé ses affaires, compromis son crédit, vidé son portefeuille ou son coffre-fort, commis quelque action déshonorante. Il a été bête, lâche, infâme, mais c'est Elle la coupable! Elle seule ! — Toujours le même sophisme.

Car enfin, il faut appuyer ici, d'une plume solide,

sur une vérité plus haut indiquée. Je parlais de la prostitution chic et de ses victimes mâles. La même hypocrisie accusatrice est partout, de l'homme contre la femme. En n'importe quel milieu social, dans le mariage comme dans l'amour dit libre, dans l'adultère, ce n'est pas *pour Elle*, mais *pour Lui*, *pour Sa joie*, que l'homme se déshonore, se ruine, se fait moralement, parfois aussi devant le Code, criminel.

— Pourtant, n'arrive-t-il point qu'elle ne soit pas, Elle, sans reproche?

Si! trop fréquemment. Et je vais prendre l'exemple le plus banal. Telle de ces jolies ou de ces belles aura laissé l'amant, le soupirant, l'époux (choisissez!) dépenser de façon folle. Plus gravement fautive, elle aura, par coquetterie, par fantaisie, en « oiseau », provoqué ces dépenses excessives, insensées. Mais pourquoi les a-t-il faites? Pour la rendre heureuse, gaie, pas davantage? Ou surtout pour les sourires, pour les baisers, pour les ivresses qu'il espérait en récompense?

Allons! il songeait à cela, surtout. D'un mot, il achetait *de la volupté ou de l'espoir de volupté.*

L'amour désintéressé, c'est l'amour chaste.

Dès qu'il y a jouissance ou rêve de jouissance, les cadeaux chers, vraiment onéreux pour la fortune ou les revenus, sont bel et bien une traite à l'adresse de l'aimée.

Elle paie? Je vous admire d'oser vous plaindre.

Elle demande délais sur délais, n'étant pas votre femme, ayant peur? Vous êtes « volé! » mais par vous-même : dupe d'un calcul que vous eussiez d'ailleurs rougi d'avouer. Vous n'aviez en vue, dans vos largesses, que ce remboursement « en nature » dont la timidité de la dame vous a innocemment frustré (1). N'allez donc pas maudire! Ce serait grotesque. Soyez « embêté », voilà « la note juste ».

A présent, déclarons-le : si l'homme a tort, qui s'abandonne à l'imprécation en de telles circonstances (même en de plus graves), la femme belle ou jolie qu'il accuse est loin de ressembler, par l'esprit et l'âme, à l'Hélène de nos songes d'avenir. La femme « oiseau » disparaîtra; la femme « poupée », — si l'on peut distinguer entre les deux, — ne sera plus qu'un souvenir anthropologique. La Cité future ignorera, comme vivants, ces types fabriqués par l'ancienne tyrannie masculine. Toutes les formes de la prostitution s'entraîneront l'une l'autre à l'abîme. Or, c'en est une, dans l'adultère, dans l'amour dit libre ou le mariage, que cette coquetterie heureuse de cadeaux chers. Dès que l'argent commence à tenir une place, joue un rôle dans l'amour, il y a naissance de prostitution.

(1) Il y a les Célimènes avides bien décidées à *ne pas payer*. Mais il est entendu que nous parlons ici du cas le plus fréquent.

Est-ce assez net ?

— Parfait ! Mais vous vous écartez de la question. Revenez-y. Ou plutôt, l'ayant posée un peu romantiquement au début, un peu trop littérairement, si vous préférez, laissez-nous vous la présenter dans sa forme scientifique nécessaire. Vous-même (il nous en souvient) avez en la femme reconnu l'agent principal du Génie de l'Espèce. Vous ne l'avez pas reconnu, car ce n'était pas de votre part une concession : vous avez admiré chez la femme cette fonction prépondérante au service du fameux Génie. Eh bien ! qui partage votre sentiment sur ce point est obligé d'admettre qu'agent ou complice sont synonymes, la complicité fût-elle inconsciente, la fonction même éludée en l'acte d'amour rendu stérile. La femme est le piège. Et plus il est beau, ce piège, plus nous sommes attirés, cela va de soi. Mais la Beauté, qui pourrait se borner à cette naturelle séduction, y ajoute habituellement par un art de mise en valeur suprême de ses dons, car les belles point coquettes, les Marcelles sont rares. Il y a des « vertueuses » parmi ces belles coquettes ; mais, décidées à ne pas se donner, elles font exactement comme si leur but était de se donner au contraire à tous ceux qui les voient. Plus dangereuses, peut-être, en se refusant toujours à tous, si les autres ne rétablissaient l'équilibre en se montrant tôt ou tard, presque toutes, fatales à leurs élus. En résumé, sans nulle déclamation, mais

simplement parce qu'elle sert de façon supérieure le Génie de l'Espèce, au moins pour l'œil de l'homme tout de suite conquis, Hélène est une ennemie terrible. Et jamais cette loi des choses, dans l'humanité, ne se corrigera. Aucune sorte de modification psychologique et sociale ne pourra, ne disons pas détruire, ce serait fou, mais amoindrir l'effet de la Beauté sur les sens. L'attrait sexuel est immortel, l'attrait de la Beauté n'aura pas de fin et rien ne l'atténuera. Bâtissez à votre aise votre Cité future; imaginez des âmes de femmes très pures, très hautes ; donnez au Féminin le cerveau qui lui manque, un cerveau de science et de vraie pensée : tant que cette planète Terre sera foulée par des pieds humains, la femme belle fascinera.

Aurais-je à dire, si je pouvais dès maintenant essayer d'esquisser, au physique, l'Hélène qui remplacera l'antique Hélène ! Car il ne faut pas croire à l'éternité du type de beauté que ce nom d'Hélène représente, nous aide du moins à nous figurer avec d'inévitables différences suivant les goûts des individus, des nations, des races. Contrairement à la thèse ci-dessus exposée, les modifications profondes de l'âme féminine agiront sur la forme, sur le visage de la femme, comme sur notre idéal, à nous, hommes; de la Séductrice. Rosny, dans son admirable roman: *L'Indomptée*, l'a bien compris et,

en quelques lignes, le fait pressentir : « Demain naîtra un idéal de beauté plus intelligent où l'on aimera passionnément la trace de la pensée, le plissement de l'effort cérébral. » Du même coup, toute la question de l'attrait sexuel se trouve, pour cet avenir, sous une optique nouvelle. Je l'y considérerai. Dans ce chapitre, nous ne pouvons, ne devons sortir du présent que par échappées. C'est déjà bien assez d'avoir devant soi, pour l'instant, toute la *Métaphysique de l'amour* par Schopenhauer. Ce n'est rien de moins qu'on vient de m'opposer, en effet.

M'opposer ? mais de moi-même n'y ai-je pas touché, à cette *Métaphysique*, à propos de *l'instinct constructif* de la femme, et de telle sorte que j'ai pu sembler y souscrire totalement ? Cependant je n'ai pas dit qu'elle m'agréât tout entière. C'est que je la crois vraie dans ce qu'elle affirme, et fausse dans ce qu'elle nie ou nous invite à nier.

Ce qu'elle a de vrai vint à son heure. Un spiritualisme excessif, fils de l'orgueil, nous avait isolés dans la nature. Le roi de la planète, subissant le vertige césarien, s'était proclamé dieu, rompant en son apothéose tous liens de chair avec la vie zoologique. Il fallait rétablir la parenté, replonger l'homme au sein de cette large vie dont il est sur la terre l'aboutissant suprême, mais à laquelle il demeure attaché, si haut s'érige-t-il par le Sentiment et l'Idée. La doctrine de Schopenhauer eut

le grand mérite de marquer avec une force extraordinaire, géniale, les points analogiques de l'amour humain avec l'amour universel (des espèces animales supérieures à l'arbre, à la plante). Chamfort avait écrit : « La nature ne songe qu'au maintien de l'espèce », mais il n'avait pas insisté. D'une page légère de ce Français d'esprit, le philosophe allemand, armé d'une puissance dialectique merveilleuse, muni d'une verve intrépide, tira tout un traité, qui devait faire époque dans l'histoire des systèmes. « Si désintéressée et idéale, prononça-t-il, que puisse paraître l'admiration pour une personne aimée, le but final est en réalité la création d'un être nouveau. » La nature avait besoin du « stratagème » de l'amour. Et certainement cela explique bien des choses, dans le domaine physique et sentimental, mais non pas tout, comme s'en persuadait ce Christophe Colomb du Génie de l'Espèce. L'ivresse de sa découverte l'égara. D'une vérité pleine d'intérêt, mais relative, il fit une vérité absolue, par emportement philosophique.

Déjà, nous avons constaté que, chez le mâle humain, l'instinct sexuel n'a pas toujours, a rarement le but précis d'une création : l'instinct sexuel dans sa liberté de nature, appuyons-nous, car nous ne discutons pas déloyalement avec des raisons prises au spectacle de la vie sexuelle plus ou moins transformée, altérée par la vie sociale. *L'instinct de paternité* n'est pas à beaucoup près, *naturellement*,

c'est-à-dire observé en lui-même, abstraction faite de toute influence étrangère, économique ou autre, n'est pas à beaucoup près aussi général, aussi fort — quand il est fort, — que *l'instinct de maternité*. Il y a de l'anarchie, de l'anarchie chaotique en la diffuse sensualité masculine, avide de jouissance avant tout. Et d'autre part, chez la femme même, au physique ainsi qu'au moral, l'amour, *naturellement*, sans la déformation malthusienne dont nous avons parlé, est souvent sa propre fin, son propre but unique et suffisant.

Si donc, par l'instinct de reproduction nécessaire, l'humanité appartient (voilà où triomphe Schopenhauer) à l'animalité, elle s'en distingue par ce caractère spécial de l'amour, chez elle, *qu'il peut naître de la seule joie d'aimer pour aimer*, tant au point de vue sensuel qu'au sentimental.

« On aime pour aimer et non pour faire des enfants, » disait Juliette Lamber (1), opposant une affirmation excessive en son absolutisme à celle, non moins excessive en son absolutisme contraire, du métaphysicien de Germanie. Mais les deux thèses, amputées chacune de son excès, n'apparaissent pas contradictoires : loin de se nier l'une l'autre, elles se complètent ; ce sont deux vérités composant, réunies, la vérité totale, double et une, de l'amour humain vu de face, si je puis

(1) *Idées Anti-Proudhoniennes.*

dire, et non plus du profil gauche ou du profil droit.

Eluder le vœu de la nature par des pratiques quelconques, ce n'est pas prouver que Schopenhauer a tort; mais aimer et faire l'amour sans aucun désir, même obscur, de perpétuer l'espèce, pour le plaisir de l'acte et du sentiment, c'est et toujours ce fut de l'humanité.

Ne recourt pas nécessairement, d'ailleurs, à telle ou telle précaution contre le Génie de l'Espèce, le couple formé par L'AMOUR DE L'AMOUR POUR L'AMOUR SEUL. *Il peut, quant aux suites possibles, lâcher la bride, en quelque sorte, à ce génie.* Il peut lui tenir, si vous voulez, ce langage : « Fais à ta guise; profite, s'il te plaît, de nos abandons; mais tu sais très bien que ce n'est pas toi l'auteur du désir qui nous a liés, qui nous lie. Nous ne fûmes point tes dupes. Tu ne nous a pas séduits à ton piège. — S'il nous vient un enfant, nous le chéririons; mais tu ne pourras t'applaudir d'en avoir fait, pour notre Inconscient, l'objet mystérieusement rêvé de nos baisers de passion, même avant que ces baisers, désirés, non reçus encore, nous eussent révélé leur entière vertu d'extase réciproque et de mutuelle langueur. Nous sommes et fûmes toujours conscients dans notre indifférence à ton vouloir. »

D'ailleurs, admettrais-je sans réserve (à tort) la doctrine de Schopenhauer, je remarquerais ceci : qu'ayant rattaché l'homme à la vie universelle, elle

autorise des comparaisons pouvant se témoigner utiles.

Alors je me tourne vers certaines espèces supérieures, et je suis frappé de cette loi : là où les sexes sont égaux en force, là où la femelle par conséquent ne peut être dominée par le mâle, c'est celui-ci et non celle-là qui se met en frais de coquetterie amoureuse pour la perpétuation de l'espèce.

Une femme (dont Renan disait : « C'est presque un homme de génie »), véritable savante, vivante encyclopédie, et qui eut l'honneur, avant Darwin, dont elle devait être chez nous le traducteur, de reprendre en un cours inoublié les théories de Lamarck, madame Clémence Royer, vous l'apprendrait, ô antiféministes, cette loi constante, si vous l'ignoriez (1).

Partout, en effet, à égalité de force, l'avantage en amour reste à la femelle, maîtresse de son choix.

Les mâles luttent de courage, d'adresse, de vigueur, d'élégance et de beauté, pour mériter l'élection.

La lionne choisit le lion; la tigresse, le tigre. Chez beaucoup d'oiseaux, il en va de même : c'est « au plus digne », pourrions-nous dire, que la melle se donne.

(1) *Origine de l'homme et des sociétés.*

D'où il ressort : que si la femme joue à l'égard de l'homme un tout autre rôle; si, d'ordinaire, elle dépense à la séduction de l'homme (quand ce n'est pas lui qui l'entraîne par la force et le mensonge) tout ce qu'on lui a laissé d'intelligence, plutôt la sorte d'intelligence que l'homme a désiré, voulu qu'elle développât dans l'atrophie des autres facultés; si elle rehausse avec tant de soin la beauté, la grâce qu'elle a d'ailleurs cultivées au cours des siècles dans le sens des préférences plastiques du Masculin (suivant les races, les peuples); c'est que, n'ayant pas la force musculaire de son mâle, elle fût promptement *sa chose* et l'est demeurée.

Nous voilà donc ramenés, par le long détour qu'on m'a forcé de faire, à la vérité profonde, à l'explication maîtresse, en cette question du duel des sexes dans la vie sensuelle.

Maintenant, nous n'avons plus qu'à nous résumer. Mais en nous résumant, il va se rencontrer que nous effleurerons certains points non touchés encore jusqu'ici. Ce sera bénéfice de surcroît.

*
* *

L'opinion virile a eu pour interprète le plus éloquent chez nous, depuis Proudhon, l'Alexandre Dumas de la Préface de l'*Ami des Femmes :*

« Cette rapide, cette effroyable Prostitution qui nous dévore, — car, dans ce mot prostitution, j'en-

ferme toutes les combinaisons des femmes, à quelque classe qu'elles appartiennent, qui prennent la fortune pour but, le plaisir pour idéal, l'amour pour moyen et leur corps pour agent, — n'est qu'une modalité de l'insurrection générale de la Femme... » L'amour, voilà, effectivement, « le champ » où les sexes ennemis « vont se rencontrer, se fondre ensemble ou s'exterminer ». Malheureusement, ajoute Dumas, l'Homme y est « faible » souvent. Alors il est « perdu ou entamé ».

A qui la faute ? Tout est là.

S'il y a insurrection de la Femme, c'est qu'Elle est opprimée.

Pourquoi l'amour est-il un champ de bataille? Parce qu'il faut bien que la Femme en trouve un; parce qu'il a bien fallu, toujours, qu'elle eût où résister à son oppresseur pour n'être pas tout à fait écrasée, et que celui-ci, ayant pu fermer toutes autres plaines ou montagnes, je veux dire : toutes carrières, manqua sur soi de la sensuelle maîtrise qui lui eût permis de clore également cet unique champ laissé.

Et que dis-je ? Il ne sut qu'exciter, toujours et partout, la Malheureuse à se précipiter sur ce champ, à l'élargir de sa révolte, pour mieux jouir, Lui, de ce combat à coups de baisers !

Ce champ est même plus vaste que Dumas ne le montre.

D'abord, ce n'est pas seulement pour la fortune et le plaisir, ou l'un des deux, que la femme lutte en se prostituant; c'est pour la vie, pour ne pas crever de faim, souvent, et cela bien au delà des cercles lamentables de la prostitution-métier presque entière : dans l'adultère, dans le mariage, — là surtout.

Ce mariage, qu'est-ce donc, pour commencer? La vente hypocrite d'une jeune fille par elle-même et par sa famille. Vente compliquée d'une dot aux classes mondaines et bourgeoises, et comme masquée mieux par là; mais si la dot n'est pas indifférente à l'acheteur, et on le sait de reste, elle suffirait assez rarement à l'entretien de l'épouse.

Pour l'ordinaire, cette dot n'arrive qu'à souiller la vente d'une hypocrisie nouvelle — dont le bénéfice est le contraire d'un honneur pour l'époux.

La virginité, célébrée par l'Eglise, surveillée de si près par les mères, qu'est-ce, en outre? Un appât commercial, un raffinement dans l'offre charnelle, donnant à l'objet son prix à part. Dumas lui-même, dans une autre Préface, n'a-t-il pas appelé la virginité un *capital?*

Enfin toute l'éducation de la jeune fille, dans les classes mondaines et bourgeoises, quel en est le but évident? La séduction du célibataire en vue du mariage.

Et Tolstoï, qu'il nous faut écouter à nouveau,

déclare : « Il n'en peut être autrement. — L'éducation des femmes résulte de la véritable et non imaginaire vision de la vocation de la femme par le monde » — tel qu'il est.

Développer ses moyens *de plaire aux sens*, voilà, en effet, dans la pluralité des cas, pour la jeune fille comme pour la femme dans nos sociétés, le devoir vital !

Avec quelle verve profonde et charmante cela est dit, dans l'étincelante, audacieuse et passionnante *Histoire d'une ferme africaine* d'Olive Schreiner (1) (roman paru voilà dix années environ et qui restera au moins comme un des livres annonciateurs de la littérature féminine nouvelle). C'est l'héroïne, Lyndall, qui parle :

« Regarde mon petit menton, dit-elle à un jeune camarade de son âge, — mon petit menton avec sa fossette. Ce n'est qu'une infime partie de ma personne ; mais si je connaissais toutes les choses sous le soleil et que j'eusse la sagesse pour m'en servir, avec le cœur profond et aimant d'un ange, cela ne me servirait pas à travers la vie comme ce petit menton. Je puis gagner de l'argent, avec cela ; je puis gagner de l'amour, je puis gagner de la renommée. A quoi le savoir m'aiderait-il ? Moins une

(1) *Story of an African Farm.* — Il en a paru des fragments dans la Revue l'*Art et la Vie* sous le titre : *Lyndall* (traduction de MM. Antonin Bunand et Henri Lascaris).

femme a dans la tête, plus elle est légère pour grimper. J'ai entendu dire une fois, à un vieillard, qu'il n'avait jamais vu que la culture d'esprit aidât une femme autant qu'une jolie cheville; et c'est la vérité. »

Si, donc, c'est un malheur généralement quand la femme, la femme cérébralement et moralement inférieure d'aujourd'hui encore (par l'Europe à peu près entière), asservit l'homme au champ de bataille du baiser ou par la seule provocation de sa chair virginale; l'homme n'a qu'un devoir : reconnaître son antique faute, son crime imbécile de tous les siècles.

« La recherche et la possession de l'objet de l'amour » (1), ayant toujours été son but principal, malgré les ambitions, malgré la misère, malgré toutes les formes du *Struggle for life* à travers l'histoire et la préhistoire, rien d'étonnant à ce que jeunes filles et femmes, encore maintenant, aillent souvent jusqu'à ne pas dédaigner les moyens même « les plus bas » (2) pour se faire désirer; à ce qu'elles « imitent les modes des prostituées (3). »

Cette immense prostitution, sous ses aspects les plus divers, est l'œuvre de l'Homme.

(1) *La Sonate à Kreutzer.*
(2) Même livre.
(3) Même livre.

« En tous temps, en tout lieu », il l'a créée, propagée par la Force et le Désir. Quand aura-t-il pitié? quand sera-t-il juste? — Quand verra-t-il son intérêt?

De ses millions de sourires, de ses millions de provocations hardies ou discrètes, fastueuses ou misérables, elle l'accuse à l'heure ou j'écris. Ah! qu'il écoute et regarde, non pour continuer à y puiser de la joie, mais pour enfin comprendre!

III

DANS LA VIE DU CŒUR

La vie sensuelle ayant son retentissement par toute la vie mentale et morale, — comme une pensée d'ailleurs, une émotion peut, inversement, se répercuter en troubles physiques par tout l'organisme, — je crois avoir fourni dans l'énorme étude précédente l'explication anticipée d'une grande partie du drame sentimental qui se joue entre les sexes.

Ce chapitre sera donc beaucoup moins long.

Comment, en effet, la lutte sensuelle du Masculin et du Féminin pourrait-elle aboutir à autre chose qu'au prolongement de ses crises, dans la Vie du Cœur?

Comment ne serait-ce pas toujours le duel de « l'esclave humiliée, corrompue » et du maître corrupteur?

Et comment l'homme cesserait-il d'accuser, de

maudire? — souvent blessé par sa victime, ici encore : puni de sa criminelle sottise de tyran.

Pour qu'il y eût différence, atténuation, il faudrait qu'en cette Vie du Cœur, fût moins âpre, moins jaloux le besoin viril de possession, de domination. C'est impossible : n'a-t-elle pas, cette Vie, ses racines dans l'autre, pour l'homme? pour l'homme surtout, veux-je dire.

Laissons de côté les exceptions trop rares.

Elle sort, presque universellement, de la sensualité *dans l'homme*, et y demeure liée, comme l'arbre à la terre maternelle, toujours nourricière.

C'est le même instinct farouche de propriété voulant alors toute la femme, corps et âme. Et, ainsi qu'on a vu cet instinct sauvage s'entendre avec son joyeux frère non moins sauvage : l'instinct polygamique, pour établir sexuellement (au sens précis du terme) deux morales : la féminine, très dure; la masculine, jugeant insignifiantes, dans la plupart des cas, les trahisons du mâle; ainsi nous le verrons n'admettre point chez l'épouse, chez la maîtresse, le droit de vouloir, contre son cœur donné, tout le cœur de l'homme.

Il a devant lui, dans la femme, un être monogame de nature, par le cœur aussi bien que par les sens.

Je n'ignore pas, disant cela, que je stupéfierais un auditoire d'hommes. « Souvent femme varie », n'est-ce pas ? Mais c'est là une de ces vérités d'observation, *non rectifiées par l'examen des causes du fait noté*, qui ne sauraient, *dans leur justesse superficielle*, imposer au philosophe.

Les vérités de ce genre ont fait un mal prodigieux. Elles sont les grandes ennemies de la pensée réfléchie qui ne s'arrête point aux apparences, mais veut se les expliquer, en trouver la raison (les raisons, d'ordinaire), et qui, *sachant enfin*, serait si heureuse de communiquer son savoir, de convaincre. Je crois pourtant bien avoir démontré, au précédent chapitre, la moindre sensualité du Féminin, son peu de goût (généralement) pour le plaisir sans amour, sans quelque vague tendresse au moins. Et il faut écarter du débat, outre les Messalines — peu nombreuses encore une fois, — toute la polyandrie vénale, si encore là j'ai prouvé ce que j'avançais.

On ne peut me forcer à d'incessantes répétitions. Je dois tenir pour acquis tout point où j'apportai, selon moi, une lumière suffisante.

Donc, physiquement, la femme est née fidèle — et il suit de là qu'elle est naturellement, dans la Vie du cœur aussi, monogame.

De toute sa nature elle aspire à l'amour véritable, durable. Il arrive même qu'elle puisse manquer de fidélité par cette profonde envie d'un

amour vrai. C'est un fait que Michelet, en son volume : *L'Amour*, a souligné de trois ou quatre phrases exquises. Des centaines de romans, d'ailleurs écrits par des hommes, ont développé le thème. L'adultère, conséquence d'un désir d'amour réel, *unique*, emplissant et charmant toute la vie, rêve de la vierge meurtrie au mariage et qui cherche, alors, un autre cœur où s'appuyer, refleurir ; dans combien de livres, en effet, se rencontre cette histoire !

Un moment il en fut abusé. Il y eut de 1830 à 1840, dans notre littérature, surabondance de « femmes incomprises ». Une réaction ne pouvait manquer; elle fut trop vive et trop prolongée. A l'apothéose, en quelque sorte, de l'adultère, le théâtre, le roman appelés un instant réalistes opposèrent l'autrement fausse apothéose du Mariage et de ses devoirs. Ainsi, pour le Dumas d'avant sa conversion au *Féminisme*, pour le Dumas de presque tout son théâtre, l'adultère est sans excuse chez la femme, aucune déception sentimentale ou physique ne pouvant atténuer la faute du « petit acte spasmodique qui le constitue ». Ces mots : « petit acte spasmodique » (1) firent fortune en leur temps. Ce sont toujours les sens qui entraînent, pensait alors le dramaturge-moraliste, qui certainement, sur la fin de sa carrière, eût

(1) Préface de la *Dame aux camélias*.

professé une opinion plus compréhensive, j'allais dire : plus humaine.

Ne voir « aucun enchaînement » entre les « douleurs », les « jalousies », les « désespoirs » d'une femme et le don de son corps à un amant aimé, c'était méconnaître, a très bien dit Maurice Pujo, « l'unité de la vie (1) ». C'était restaurer, sur un ton d'ironie brutalement parisienne, au service d'une psychologie prétendue *positive*, la vieille thèse mystique du divorce moralement nécessaire de l'âme et du corps.

L'être humain est un; la chair n'est pas vile ; et quand bien même elle le serait, *la loi d'unité* rendrait généralement inévitable le don simultané ou successif du cœur et de la personne pour la femme, comme elle rend inévitable pour l'homme, presque toujours, la coexistence du désir et de la tendresse profonde, quand l'objet de celle-ci est une femme encore jeune.

Par conséquent, nous pouvons souscrire à cette pensée de Michelet que de la sentimentale désillusion de l'épouse sont nés beaucoup d'adultères : « tentatives » en ce cas « d'un être né très fidèle, pour trouver ailleurs une âme qui s'informe mieux de la sienne, y pénètre davantage, y trouve plus de bonheur ».

Tentatives, du reste, souvent « malheureuses »,

(1) *L'Art et la Vie*, janvier 1896.

et dont l'insuccès prouve que l'homme, amant ou mari, est le même presque toujours : cherchant la sensation là où la femme cherche l'amour. « L'homme désire et la femme aime. Il a inventé des centaines de religions, de législations polygamiques (1). »

Ne prenons qu'un exemple : l'Islamisme, l'africain et asiatique Islamisme, encore debout en Europe avec son harem.

Schopenhauer se montrait logique dans son violent (et spirituel) *antiféminisme* quand il souhaitait à nos civilisations réformées « d'organiser » la naturelle polygamie du Masculin.

L'adultère féminin seulement érotique, celui que le Conte Gaulois ne se lasse pas de raconter, est, certes, assez fréquent. Même bien des femmes y tombent de déception en déception, finissant par imiter l'homme, par ne plus lui demander que ce qu'il leur a successivement offert en leurs « tentatives » d'abord nobles.

Rarement la femme débute par cet adultère-là. Elle s'y laisse aller peu à peu.

Madame Bovary elle-même, si admirablement sensuelle, ce n'est pas les sens tout seuls qui la livrent à son premier amant.

Ce n'est même pas les sens surtout.

Complices secrets, ils ne prennent cependant

(1) Michelet, *L'Amour*.

conscience de leur intensité d'énergie, au début mystérieuse, que dans les bras de l'aimé.

Une blessée de la vulgarité du mariage, une romanesque, une *cérébrale*, voilà l'Emma de la première chute; bien plus qu'une sensuelle. Son but n'est pas le plaisir, mais l'amour, l'amour-passion, l'amour romantique, lyrique.

Si Flaubert n'avait peint qu'une bourgeoise de Rouen *trés chaude*, son livre ne serait point le chef-d'œuvre large qu'on a raison de pleinement goûter.

Cette provinciale n'est ridicule (et l'est-elle?) qu'à force d'héroïsme amoureux déplacé.

Relisons : « L'amour, croyait-elle, devait arriver tout à coup, avec de grands éclats et des fulgurations, — ouragan des cieux qui tombe sur la vie, la bouleverse, arrache les volontés comme des feuilles et emporte à l'abîme le cœur entier. » Puis, quand elle a cédé à Rodolphe : « Elle se répétait : « J'ai un amant ! un amant ! » se délectant à cette idée... *Elle allait donc posséder enfin ces joies de l'amour, cette fièvre du bonheur dont elle avait désespéré*. Elle entrait dans quelque chose de merveilleux où tout serait extase, délire; une immensité bleuâtre l'entourait, *les sommets du sentiment étincelaient sous sa pensée*, et l'existence ordinaire n'apparaissait qu'au loin, tout en bas, dans l'ombre, entre les intervalles de ces hauteurs. »

La scène du fiacre (avec Léon, le second amant) a fait tort, dans les mémoires basses, à la superbe étude psychologique qu'est ce roman de vérité passionnelle si étendue.

Combien de femmes ont pu se reconnaître avec mélancolie, combien se reconnaîtront dans cette adultère emportée d'abord par le rêve — infiniment plus que par l'ardeur cachée de son tempérament !

Ainsi que la maîtresse de Rodolphe, elles ont vêtu, elles vêtiront, ces chercheuses d'amour, d'un manteau de soleil leur premier possesseur d'élection : triste mannequin (1) sous ces splendeurs issues de leur grande âme.

Le « monsieur », quelque jour, s'est chargé, se chargera de dissiper cruellement toute cette magnificence où, tel un Dieu, on l'adorait.

Mais il est rare, alors, il le sera, que la malheureuse puisse se réinstaller dans ce que la morale sociale et religieuse appelle son devoir. Comme écrasée sous la désillusion, elle est restée, restera inerte un temps plus ou moins long : ce n'était, ce ne sera qu'un étourdissement — de durée variable suivant les circonstances, les « milieux » et le degré d'obstination secrète du rêve ou, simplement, déjà, de la sensualité naturelle et acquise.

Car le premier amant, s'il trahit l'idéal, jusqu'à

(1) Généralement.

finir souvent par le bafouer, ne manque pas à corrompre. « Il en fit quelque chose de souple et de corrompu », dit Flaubert de Rodolphe et d'Emma.

Cette corruption, c'est une déterminante de la seconde chute, mais j'insiste : *une déterminante seulement, d'ordinaire.* Il reste au cœur assez d'idéalité pour que, généralement, l'espoir encore d'une passion vraie fasse sa partie en l'accueil ou en la recherche de ce deuxième amant.

Notez, en effet, qu'aux dépravations du plaisir enseigné, la Bovary de n'importe quelle époque, de n'importe quel pays, garde son cœur intact, son entier lyrisme d'amour, si l'on préfère, jusqu'à l'abandon par quoi son Rodolphe, plus ou moins tôt, paie ses ardeurs et tout l'élan, comme religieux, de son adoration. L'Emma de Flaubert est vraie ici, sera vraie dans tout le livre de cette vérité large que j'ai louée. Pour elle, grandement, Rodolphe est la Vie, la vie sentimentale comme la charnelle, l'extase multiple et totale, jusqu'à l'heure où elle lit l'abominable lettre de *lâchage.* Et s'il la *plaque*, c'est qu'elle a voulu n'être qu'à lui, fuir avec lui, braver les lois, le monde, d'une immense passion sans peur.

Tant elle est *monogame* de vocation, cette femme si femme — quoique si inférieure à la femme de nos songes logiques, scientifiques, à nous sociologues et psychologues féministes (humanistes) !

Passée la crise de désespoir, le rêve renaît,

d'amour éperdu, sans limite, sans fin. Histoire de millions de femmes « en tout temps, en tout lieu », là du moins où l'Ève eut assez d'extérieure liberté pour qu'une telle vision ne fût point seulement en elle l'intermittent joujou fragile, ironique, d'une âme prisonnière sachant trop l'absolue vanité de sa chimère bleue.

Certes, elle est différente un peu, toujours, en sa seconde aventure, la Bovary.

La première lui apprit à se connaître lascive, développa cette sensualité — dont elle ne pourra plus, désormais, ne pas être consciente. Mais il arrive, à travers cela, que le survivant désir d'un amour vrai espère, chez plus d'une, d'un surcroît de fièvre ; l'horrible faillite n'ayant fait, en définitive, qu'irriter d'un besoin de revanche l'illusion qui de son affreuse douleur s'est relevée.

Nous ne suivrons pas le roman de Flaubert. Je n'écris pas ici des pages de critique. Je m'appuie, quand l'occasion s'en offre, sur des œuvres connues, m'aidant à démontrer ce qui me paraît juste.

C'est au troisième adultère que l'élément psychique ou ne joue plus qu'un rôle d'accompagnateur modeste, ou même disparaît, laissant toute la place au désir de jouissance. Encore n'est-ce point une loi des choses, dans cette humanité féminine si fertile en merveilles. Il y a des femmes, assez nombreuses, douées d'une faculté de poéti-

sation presque indéfinie. Telle mettra, dans son dixième amour, autant de conviction sentimentale qu'au premier. Telle cherchera jusqu'au dernier amant l'amour parfait, d'une poursuite de flamme toujours haute par-dessus l'ardent lac d'une débordante sensualité toujours accrue.

En sorte qu'aux yeux du philosophe il se dégagerait de cette suite d'aventures sexuelles, de cette polyandrie par succession de passions, l'affirmation quand même d'un puissant instinct monogamique : cette femme ayant pensé, voulu en chaque nouvel amour trouver *enfin* l'homme à qui appartenir tout entière pour le reste de sa vie.

Michelet a raison : « Dans l'histoire », dans nos sociétés même, en dépit des apparences contraires, « la femme est la mortelle ennemie » de la polygamie. « Elle veut la fixité et l'approfondissement de l'amour. » Elle pourra, libérée, dans la Cité future, le vouloir libre, sans contrat d'aucun genre, religieux ni civil, mais ce sera éternellement dans cet espoir de *fixité*, *d'approfondissement*.

Une lourde erreur de Schopenhauer, qui lui permit d'être conséquent dans sa thèse (la logique dans le faux est la vertu suprême des grands penseurs égarés), fut de ne pas voir que l'idéal, aux rapports d'amour entre les sexes, n'est pas du côté

de l'homme, mais dans l'âme féminine. L'idéal et l'avenir certain, le passé le prouve.

La magnétique puissance de l'instinct opposé à celui de l'homme serait à mettre, en effet, au premier rang des causes diverses qui tirèrent la Famille peu à peu, en maintes régions, de sa forme polygamique primitive.

Du moins est-il extrêmement probable que cette forme polygamique fut celle « de la famille préhistorique » partout (1).

Il n'y eut jamais, sans doute, promiscuité réelle. Cette dernière hypothèse, qui fut, chez Rousseau, matière à tirades éloquentes, s'évanouit devant le raisonnement scientifique (2). Mais la polygamie avec l'instinct de propriété qui s'y accorde si bien (la jalousie musulmane l'établirait s'il ne suffisait point d'observer chez nous la jalousie presque aussi vive de quantité de maris adultères), la polygamie peut être considérée comme ayant régné sur la terre, dans toutes les primitives sociétés humaines.

Il y eut donc, quand elle s'atténua, puis laissa naître en tel ou tel endroit l'union monogamique, victoire commençante du Féminin — de son âme éternelle.

(1) Mantegazza : *L'Amour dans l'humanité.*

(2) Clémence Royer, *Origine de l'homme et des sociétés*, pages 382 et suivantes.

Des causes économiques, des causes morales différentes purent y aider, y aidèrent. L'Esclave, à elle seule, n'eût pas réussi, mais elle eut part au long assaut livré par ces forces à l'instinct viril *polypropriétaire.* Part silencieuse, de lente suggestion.

Admirable ténacité du vouloir de la femme à travers les siècles! Stupéfiante vitalité de sa supériorité sentimentale, sous les machines d'écrasement que le Masculin sut inventer et faire impitoyablement fonctionner, dans un génie de torture qui mériterait, par la variété de ses trouvailles, une autre sorte d'admiration, une très sincère admiration d'épouvante!

Me résumant pour ce que j'ai dit jusqu'ici, en ce troisième chapitre, je crois donc bien pouvoir aboutir à ces formules :

A. Le principal conflit sentimental entre l'homme et la femme est celui de deux instincts contraires : l'instinct polygamique et l'instinct monogamique.

B. La femme ayant fini par faire triompher, sinon dans les mœurs, au moins dans les religions et les codes des parties de l'humanité les moins sauvages, son idéal d'amour unique, c'est un signe du triomphe définitif un jour de cet idéal.

C. L'adultère et toutes les formes sociales actuelles de la polyandrie vénale ou économiquement

désintéressée, s'expliquent par des raisons dont la femme est innocente. On ne saurait, par suite, essayer d'argumenter contre les deux précédentes propositions avec des faits de cet ordre.

*
* *

Dans mon deuxième chapitre, déjà, il m'eût été facile d'arriver à ces formules ; je n'aurais eu qu'à empiéter un peu sur le sujet précis de l'étude ici en train. Mais cela prouve à quel point la Vie du Cœur est liée à la Vie sensuelle.

L'obligation de la virginité pour la jeune fille, dans nos sociétés, n'est-ce pas un fruit de l'instinct viril d'amoureuse propriété idéalisé par les religions ?

Au moins nos codes ne se sont-ils point ouverts à cette exigence, prétendue si belle, de l'orgueil masculin.

Mais la mère du Christ, quoique mère d'un dieu-homme, parfaitement homme, est vierge ; c'est la Vierge, image miraculeuse de la beauté sublime qu'est, en la femme, la virginité.

Et comme le Christianisme n'osa défendre le mariage, préféra le bénir, l'élever à la dignité d'un sacrement, par une inconséquence dont Tolstoï s'indigne, — la jeune fille au moins fut condamnée à ne point aimer, à ne point se donner, à se retrancher de la vie des sens et du cœur, pour que

l'époux eût la joie double et triple d'entrer en possession d'une chair et d'une âme n'ayant encore appartenu à personne.

Car la virginité physique devait être le signe d'une totale pureté de la jeune fille.

Vierge au moral comme au physique, s'offrant tout entière « impollue », tout entière ignorante, telle la voulait le bon mâle, telle encore il la veut presque toujours : afin, il est vrai, de souiller tout en une nuit !

Mais cette souillure, ce viol, par où le chrétien se retrouve l'humain fauve de la plus lointaine préhistoire, n'est-ce pas l'empreinte indélébile de son droit légal et sacré de propriétaire : la marque pour toujours sur la créature, *devenue son bien*, qu'en effet toute elle est à Lui ?

Et cette chose — cette créature qui est *sa chose* — il pourra s'enorgueillir, au surplus, d'en avoir fait son œuvre.

Elle lui devra toute révélation, toute initiation.

Sans forme morale pour ainsi dire, elle attendait le potier qui la façonnerait, qui l'éveillerait à l'émotion d'amour (à la pensée aussi, bien entendu) comme à la sensation de volupté.

Elle marcherait par la vie, intelligence et sensibilité modelées à l'effigie de celles de l'époux ; car il va de soi qu'ayant à s'établir démiurge, il ne pouvait, ne peut que se représenter lui-même dans cette âme, sa Sosie désormais.

Dieu fit-il autre chose en créant l'Homme ?

Or, écoutez Dumas. — Ainsi que l'homme est « le moyen de Dieu », la femme est « le moyen de l'homme ». En termes positivo-mystiques, c'est la doctrine de Proudhon. Et la doctrine de Proudhon, c'est toute l'antique et encore actuelle opinion virile, — seulement aujourd'hui moins hautaine, ébranlée par les revendications montantes du Féminin, par la parole, par les écrits de certains hommes.

Résultat dans le mariage : suppression par l'époux (si toutefois on ne lui résiste ferme, ou si on ne l'abuse par une soumission menteuse, ce qui est le cas le plus fréquent), suppression de la personnalité mentale et sentimentale de la femme. Mais il y a, heureusement, des indomptables qui vont leur chemin, quoi que dise ou qu'essaie de dire le maître ; il y a, trop excusables, et même louables en leur simulation nécessaire, une multitude d'autres femmes qui, sans tromper le mari sexuellement, gardent et cultivent leur âme propre, leurs genre d'esprit et façons de sentir.

Carpenter a joliment rendu cette « douce simulation ». — « En tenant un miroir devant l'homme pour qu'il puisse s'admirer », l'épouse *derrière ce miroir* prend moralement les attitudes, fait moralement les gestes qui lui conviennent. Elle reste

soi, personne vivante par elle-même, en se donnant pour un reflet (1).

Et je n'ai plus à parler de celles qui vont plus loin : des adultères. Combien intéressées généralement à pratiquer cet art du *reflètisme!* si l'on me passe le mot. Ce qui inspirait à La Fontaine le fameux petit vers : « Cocuage est un bien ».

Mais dans ces trois cas, il y a duel ; dans les deux derniers à l'insu du mari, voilà tout.

Duel dont l'amour est la première victime ; l'amour qui serait la seule excuse du mariage.

Si l'homme voulait d'une volonté moins jalouse cette absorption en lui du cœur de la femme (comme de sa pensée, mais ce sera l'objet du chapitre suivant), il serait mieux et plus aimé.

L'amour véritable est don libre.

Dès qu'il sent qu'on méconnaît cette condition profonde de son existence, dès qu'un souffle de tyrannie effleure son éclosion, il ne peut se défendre d'un mouvement rétractile.

C'est son honneur, cette sensitivité.

Elle ira d'ailleurs se *délicatisant encore chez la femme nouvelle.*

Et l'on entend des hommes se lamenter de n'avoir point gagné ou retenu le cœur d'une femme, alors qu'il eût suffi, souvent, de ne vouloir pas le contraindre !

(1) *Le Mariage dans une société libre.* (*La Société nouvelle*, mai 1896.)

De même qu'en la nuit de noces il viole au lieu d'obtenir, — le mâle (l'époux surtout) prétend violer ce qui ne se viole pas : l'affection, la tendresse, car cela n'est point une membrane.

Cela n'est pas dans la personne comme un tissu de nature qu'elle apporte au mariage si elle fut « bien élevée » ; cela doit se tisser au contraire, et avec quel soin tendre, quelle ingénieuse patience ! si dans les mois de cour le fiancé, profitant de cette époque de grâce où l'homme déguise ordinairement la brutalité de son sexe, n'a su déjà disposer les fils au cœur de la vierge pour un facile entrelacement.

Sauf aux mariages, de plus en plus rares chez nous (et dans l'Europe presque entière), — de moins en moins nombreux, si c'est mieux dire, — où la volonté d'un père, d'une mère traîne une fille sans défense, la vierge n'aspire qu'à aimer de tout son « moi » l'homme qui sera son mari. Et Balzac, pourtant bien « vieux jeu » dans sa *Physiologie du mariage*, écrite exclusivement pour les gens chic, Balzac n'a pas tort en ces lignes : « Les fautes des femmes sont autant d'actes d'accusation contre l'égoïsme, l'insouciance et la nullité des maris. »

Il n'a pas tort en général, car il y a, — je pourrais le sous-entendre, mon féminisme se flattant de ne point mériter le reproche de candeur, — des coquines nées ou qu'une éducation déplorable a

faites telles : sans compter, s'il faut encore le déclarer, les Messalines.

Quant aux créatures de cœur sec, d'aridité sentimentale, — j'ai pu feindre de n'y pas songer, mais elles m'étaient présentes, — je conçois qu'elles désolent l'époux ou l'amant.

Ce doit être un affreux drame que s'employer, parce qu'on adore, à tâcher d'animer une Galatée dont nul au monde ne serait le Pygmalion.

Pygmalion, d'ailleurs, père de la belle statue avant d'en être l'amoureux, puis l'amant, n'eût pas fait le miracle sans Vénus. Que dis-je ? C'est Vénus toute seule qui fait le miracle ; il n'a plus, l'heureux mortel, qu'à se réjouir.

Or, Vénus ne rend plus de ces services. Et livré à ses ressources, l'époux ou l'amant épris d'une femme incapable d'aimer est, certainement, très à plaindre.

Seulement, n'est-ce point, cette sécheresse de cœur, très souvent, la conséquence d'une éducation fausse, déprimante, aggravée d'atavisme futile et stérilisant depuis que la femme-poupée a été fabriquée par l'homme ?

Il y a des poupées dans toutes les classes sociales : jolis visages, toutes pimpantes, mais rien dans la tête et pas de cœur. Du moins le cœur, en ces poupées où circule du sang, n'est qu'un organe

de cette circulation, rouage physiologique où nulle passion tendre n'accélérera jamais les battements.

Jules Bois en a peint une avec la séduction aiguë et caressante de son talent; et joignant à cette rieuse, perverse et froide Reine Chantil deux ou trois autres types féminins également ou plus redoutables, il s'écriait : « Il ne faut pas aimer ! » (1) Sentence rendue sur des observations ou imaginations de parti pris; et, en louant l'écrivain, je le reprochais au philosophe qui allait me donner raison puisqu'il devait peu après combattre avec moi, sans doute à sa manière, mais souvent d'accord, pour le *Féminisme* (2).

Celles qu'il ne faut pas aimer, je les vois dans ce roman. Mais en ne les aimant point on doit chercher d'où leur viennent leurs vices ou leurs impuissances.

Et la poupée, notamment, trahit au premier regard son origine de fantaisie virile : jouet obtenu par l'homme dès l'époque où il ne demanda plus seulement à la femme d'être une bête de peine ou une bête de joie ; dès le temps où quelque chose

(1) *L'Éternelle Poupée.*

(2) Conférences faites à la Bodinière en 1895 (janvier-mars), par Jules Bois, Austin de Croze et moi. Ce n'est pas moi, d'ailleurs, qui en eus l'idée. Bois et Croze me demandèrent de me joindre à eux. — Bois parla en psychologue lyrique et mystique. Son succès fut grand. (Voir dans le *Figaro* du 1er avril 1895, un bel article de Georges Rodenbach.)

naquit analogue à ce que nous appelons le Monde; où un commencement de raffinement dans les mœurs et les goûts éveilla chez le mâle un peu dégrossi l'idée d'une femme qui serait de luxe, d'amusement pour les yeux, pour l'oreille, de distraction déjà presque esthétique.

Le tort principal de Jules Bois, surtout avec ce titre : *l'Éternelle Poupée*, fut de sembler croire, avec tant d'hommes, que la « poupée » est produit naturel.

« Dame » ou trottin, demoiselle de village, ouvrière, femme de chambre, actrice, cocotte ou petite bourgeoise, elle n'est pas plus *éternelle*, c'est-à-dire *naturelle*, cette « poupée », que la « courtisane », ou la « ménagère ».

Ce sont là trois créations du despotisme masculin.

« La « dame », la ménagère et la prostituée, a justement écrit Edward Carpenter, voilà les trois types de femmes résultant dans notre civilisation moderne, de l'évolution du passé, — et il est difficile de savoir lequel est le plus vil, le plus misérable ou le plus difforme (1). »

La poupée mondaine étant celle dont un certain roman français s'occupe le plus, il est bon de citer

(1) *La Femme et sa place dans une Société libre.* (*La Société nouvelle,* juin 1896)

ce paragraphe encore de la forte étude du sociologue anglais :

« Parmi les classes possédantes, l'homme fut amené à considérer la femme comme un *emblème* de possession, une forfanterie, une *ostentation*... Et penser qu'il existe aujourd'hui des milliers de femmes, que l'on élève en « demoiselles », en « femmes du monde », que l'on condamne à vivre sans faire autre chose que recevoir les hommages spéciaux, peu sincères et parfois dédaigneux des hommes, avec l'accompagnement nécessaire d'idiotes platitudes, — cela donne des frissons. » — Ah ! poupée des salons, « idole vaine », esclave hypocritement traitée en reine pour la gloriole et le plaisir sensuel du mondain, du gentleman, que tu mérites de pitié, en effet, dans ton mensonge de gloire ! Et plus tu serais dupe, te dirais heureuse de ces faux honneurs, plus nous te plaindrions de manquer même du regret ennoblissant d'un idéal de vérité, *d'humaine dignité !*

En « grande dame » et très Française, mais exceptionnellement pensante, la comtesse d'Agoult ne parlait pas autrement de cette mondaine. Elle la montrait, dans ses « vertus évaporées », comme dans ses « grâces captives », également indigne « des respects d'un époux, des transports d'un amant » (1). Elle ajoutait que de « cette condition

(1) Esquisses morales, par Daniel Stern.

sociale », en « profond désaccord avec les lois naturelles », la plupart de ces poupées souffrent : ce qui, encore une fois, les honorerait. Elle oubliait seulement que l'homme est responsable de tout cela, l'homme des classes favorisées qui a fait cette Mondaine, qui s'obstine à la faire.

Et il lui arrive, ensuite, d'oser crier de douleur quand l'amour, l'amour vrai qui ne peut fleurir en cette âme déformée, brillamment estropiée, ne jaillit pas à son appel à lui !

Est-ce pour une femme du monde, pour une poupée de bourgeoisie moyenne ou une modiste (le tempérament modiste rapproche curieusement la mondaine du trottin), que Louis Bouilhet, en des vers célèbres, jetait ce cri :

Tu n'as jamais été dans tes jours les plus rares
Qu'un banal instrument sous mon archet vainqueur ;
Et comme un air qui sonne au bois creux des guitares
J'ai fait chanter mon rêve au vide de ton cœur ?

Je n'ai pas sous les yeux le volume de poésies d'où ce quatrain est allé se loger dans tant de cervelles d'hommes de lettres. Mais quel que fût l'objet de cette malédiction, c'était un de ces êtres de grâce mièvre et de pauvreté intime dus à la volonté tristement artiste du Masculin.

D'ailleurs Henry Bauër qui aime à citer ces vers pour y opposer les plus justes réflexions, — il

se souvient de les avoir admirés sans réserve alors qu'il subissait contre la Femme l'influence des idées et de la dialectique de Proudhon ; — Henry Bauër qui vint au *féminisme* par la pitié surtout, d'où il s'éleva au sentiment de justice, j'aime, moi, l'entendre éloquemment répondre aux littérateurs et artistes qu'ils sont d'étranges messieurs subtils, compliqués, d'extravagants rêveurs d'impossible dans leurs prétentions délirantes à l'égard du Féminin. Car dans la femme qu'ils ont auprès d'eux, épouse, maîtresse, peu importe, ils voudraient toutes les femmes réunies : Cléopâtre et Lucrèce tout ensemble, et dans la plus exacte, dans la plus attentive des ménagères une assoiffée d'art, de lyrisme, au cerveau serre-chaude d'orchidées célestiales. Mauvais juges, ces exigeurs de vivantes antithèses composées, d'antithèses doubles, triples, dont le bouquet sous forme de femme serait le monstre humain le plus stupéfiant. Merveilleusement égoïstes, dévots et prêtres fanatiques de leur « Moi »; d'un autocentrisme à la René, mais pire, car à la maladie décrite par Chateaubriand sont venues se joindre toutes sortes de plus modernes infiltrations puissantes d'Esthétiques moralement empoisonneuses.

Il leur faut à ces hommes terribles non plus seulement, en effet, comme je l'écrivais tout à l'heure après Bauër, Cléopâtre et Lucrèce, mais la Joconde en outre et la Madone, peut-être aussi

telle ou telle héroïne de Wagner. C'est effrayant; et comme aucune femme ne saurait donner le quart de ce rêve insensé, les voilà qui brandissent leur fureur en massue ou l'aiguisent en stylet pour assommer ou finement poignarder l'Inférieure, l'Infâme, la misérable petite Femme, ouvrage, en vérité, d'un dieu méchant ou distrait et fatigué.

Distrait ou fatigué ! C'est presque le mot de Lessing, rappelé avec joie par Henri Heine : « Lorsque Dieu fit la femme, il prit une argile trop fine. »

Mais au moins, cette maladie du littérateur, de l'artiste, était clairvoyante au début du siècle, chez René. « Aimer et faire souffrir était la double fatalité qu'il imposait à quiconque s'approchait de sa personne », confessait-il par la plume de Chateaubriand se peignant lui-même dans son héros.

En 1830, avec Musset, progrès de la névrose. George Sand peut avoir eu des torts (nous savons le nom maintenant du médecin italien avec lequel « Thérèse », comme elle se baptise dans *Elle et Lui,* trompa « Laurent », comme elle y appelle Musset) (1). Mais son analyse du caractère de ce

(1) *Revue hebdomadaire* du 1er août 1896 : article du docteur Cabanès : *Alfred de Musset, George Sand et le docteur Pagello.* Puis articles de Mariéton (*Gaulois* et *Echo de Paris*, octobre 1896). Nouvel article de Cabanès dans la *Revue hebdomadaire* (octobre 1896), etc.

nouveau René, ou plutôt de ce René nouveau, n'en est pas de moindre prix documentaire. — « C'était quelque chose de fiévreux qui lui faisait mépriser les conditions du bonheur normal en même temps que les devoirs de la vie ordinaire; Thérèse était devenue la compagne, la moitié intellectuelle » d'un « fou sublime », d'un « génie extravagant ». Et il faut lire Musset lui-même, à jamais honorable de s'être peint et jugé dans *la Confession d'un enfant du siècle* avec tant de loyauté douloureuse.

Et la maladie se compliquant de génération en génération avec des rémissions passagères, s'exaltant dans un aveuglement auto-idolâtrique, se pourrait suivre du Romantisme à notre néo-Idéalisme et néo-Mysticisme esthétique ou philosophique.

Elle aboutissait, voilà deux ans, à l'*Image* de Maurice Beaubourg, superbe début dramatique et qui fut triomphal : tragédie en trois actes où l'on voyait un homme de lettres finir par substituer en son cœur « l'idée » de sa femme à cette femme, n'aimer plus celle-ci qu'en cette « image » immatérielle, et, dans une crise finale d'absolue démence, étrangler la créature de chair pour *défendre contre elle la véritable aimée, l'image, l'Idée, seule vivante pour lui.* Alors, sur le cadavre, il baisait l'Idée triomphante, confondant les deux, la morte, sa victime, et sa chimère, par une nouvelle folie; et c'était très poignant, très beau. Mais Beaubourg

avait, en ce dénouement, atteint l'extrême limite du mal issu de l'orgueil de René.

Ce qui n'empêche point de s'en rendre compte : l'héroïne de ce drame, c'est encore la Femme de tout le passé, du présent le moins dramatique en apparence, le plus vulgaire, ici voulue par l'Homme jusqu'en l'intimité la plus profonde du cœur et de l'esprit.

La Femme dont l'Homme rêva et rêve toujours qu'elle fût ou soit son reflet à lui jusqu'au fond d'elle-même !

Nous trouvons donc aujourd'hui chez l'intellectuel imaginatif le plus raffiné, — dans un degré monstrueux, — l'hypertrophie du vieil instinct d'entière possession, qu'il raille volontiers chez le bourgeois, cependant.

Ce même instinct peut affecter chez le bourgeois des formes ridicules pour l'esthète ; l'esthète n'est pourtant, à sa manière, contre la Femme, qu'un philistin d'identique ancestrale barbarie.

Et notez, d'autre part, en ce philistin supérieur, quand il rêve dans une femme cet assemblage de femmes-contrastes, ce multiple hybridisme sensualo-domestico-spirituel, qu'il y a réelle polygamie, quoique portant sur un seul être. C'est de la polygamie concentrée, si je puis dire, mais encore et beaucoup plus intense d'une certaine façon, par la variété psychique et voluptueuse de ses exigences.

Mais bouleversante contradiction nouvelle : il arrive que l'Homme, rencontrant au moins l'amour, la passion, en soit comme effrayé, ou s'en lasse vite s'il n'a pas eu peur immédiatement.

C'est le cas de Rodolphe dans *Madame Bovary*.

C'est le cas de la plupart des hommes dans l'adultère, en l'amour dit libre, et de plus d'un mari avec sa femme.

Il y a, nous répondrait-on avec un semblant de justesse, cette raison : que l'homme, rarement, peut se donner tout à l'amour ; tandis que la femme, sans rôle social personnel, zéro politique, domestiquée au sens le plus étroit du mot, — elle l'est jusque dans le monde, en son loisir d'idole salonnière, — n'a vraiment devant elle qu'un champ moral où se développer, se consoler, où se sentir vivre en créature humaine : cet Amour !

Soit ! et de là, fatalement, quand la curiosité de l'homme a été bien satisfaite, stupeur douloureuse chez la femme qui voit l'amant, le mari pressé de courir à ses affaires, à ses ambitions. — Elle pleure ? se fâche ? Il riposte, aigre, hautain ; après avoir peut-être essayé gentiment de la « raisonner », s'il est plutôt bon, tendre. Les meilleurs ont alors un air de supériorité indulgente, un sourire comme pour l'enfant qui *ne peut comprendre*, qui doit se fier à ce que lui disent les grandes personnes sachant la vie.

« Ah ! s'il était libre d'écouter son cœur !... Mais qu'elle le croie : la vie est très sérieuse pour l'homme ! Il doit lutter, *être toujours sur la brèche...* »

Si elle insiste, le plus doux s'énerve, et le duel commencé, qui s'arrête parfois pour des reprises de baisers, repart bientôt, plus vif, s'enrage des blessures faites et des blessures reçues.

Alors, au mariage, c'est la scène de Germaine et d'Etienne dans l'*Amoureuse* de Porto-Riche, la grande scène terminale du second acte ; — après quoi il n'y a plus que l'adultère pour l'épouse, le divorce pour l'époux (parfois le meurtre), ou, si l'on reste ensemble, une infinie tristesse dans l'ennui des jours à jamais décolorés.

Mais l'homme ne dit pas tout, il n'ose.

Du moins, trop souvent, il lui faudrait rougir devant la femme ; car trop souvent la vérité vraie, c'est qu'il y a eu, de sa part, à lui, le mâle concupiscent, vilain mensonge au début : c'est qu'il a triché, acceptant le don total, pour la vie, d'une âme sincère, alors qu'il savait n'avoir un peu d'amour que par désir.

Combien d'hommes même se marient, déterminés uniquement ou surtout par l'envie ardente de posséder une jeune fille que son éducation, les mœurs, l'opinion, peut-être sa résistance ou la surveillance dont elle est l'objet leur montrent impossédable s'ils n'épousent !

Combien d'autres sentimentalement se veulent duper eux-mêmes, se dupent, mais si la violence de leur désir leur permettait la réflexion, la clairvoyance de conscience, s'apercevraient qu'il n'y a que le physique de la fiancée dont ils furent et sont épris!

Au bout de quelques jours, de quelques nuits, a lieu le réveil de conscience : à moins, comme il arrive heureusement parfois, qu'un amour réel ne jaillisse de cette épreuve, ailleurs désastreuse, ou que, sans amour réel, le désir ne persiste, même ne s'accroisse au plaisir goûté. A moins encore, — c'est le plus ordinaire, — qu'il ne se félicite *après tout*, l'homme, de s'être donné le change avant, l'épouse étant bonne, d'aimable caractère, se révélant ménagère précieuse ou faisant honneur à la vanité maritale par une véritable beauté, par sa grâce, par son goût en sa coquetterie, par des qualités d'intelligence, d'esprit, que sais-je ?

Mais ce n'est pas une telle exception que le mari désillusionné par la définitive conquête se « morde les doigts », comme on dit, et jusqu'au sang; que la femme, dépouillée du sensuel mystère, ne le séduise par aucun autre charme découvert; que l'être moral de cette femme soit pour lui sans éloquence ; et alors c'est tout de suite la « lune rousse » : la malheureuse enfant épouvantée de *sentir l'abîme qu'elle ne voit pas encore*, sous cette

sombre clarté saignante de la triste lune qui devait être d'un or si doux.

L'homme, mécontent, bientôt exaspéré de s'être lié, se disant : « Il va falloir vivre ainsi, forçat ! » gronde, querelle, s'emporte, déchire et se déchire, court et entraîne à l'abîme pressenti, aux insondables malentendus bouillonnant de haine.

La femme eût aimé, croyait aller à l'amour, à l'amour promis ; elle aimait ! et voilà !... parce qu'il n'y avait que désir conscient ou inconscient, ou mi-conscient et mi-trompé, chez le futur époux.

« Je crois, dit le héros lamentable de la *Sonate à Kreutzer*, que le troisième ou le quatrième jour je trouvai ma femme triste et lui en demandai la raison. Je me mis à l'embrasser... Elle m'écarta de la main... Je la raillai doucement. Elle sécha ses larmes et me reprocha, en termes durs et blessants, mon égoïsme et ma cruauté... Alors je fus pris d'une vive irritation... L'impression de cette première brouille fut terrible. J'appelle cela brouille, — mais le terme est inexact. C'était la découverte soudaine de l'abîme qui s'était creusé entre nous. » — Ici la découverte est beaucoup plus rapide, chez la femme, qu'en la majorité des cas analogues. Mais pour l'homme qui se détermina au grand acte légal par le motif secrètement tout sensuel du personnage qu'on vient d'entendre,

elle peut avoir, elle a souvent ce caractère de coup de théâtre, ce quelque chose de foudroyant après, en effet, trois ou quatre fois vingt-quatre heures. Brusquement dégrisé par l'assouvissement, il voit clair aux troubles émotions spiritualisées qui le décidèrent ; et alors, avec des variantes dans le détail, il pourrait s'appliquer le jugement rétrospectif du mari de la *Sonate :* « J'admirais son corps svelte dont un jersey moulait les formes charmantes, les boucles de ses cheveux, et je conclus subitement » que c'était la sœur prédestinée de ma pensée, de mon âme entière. « Au fond, il n'y avait que le jersey qui lui allait très bien, et les boucles de ses cheveux, et aussi que j'avais passé la journée auprès d'elle et que je voulais un rapprochement plus intime. »

Et quant à l'excuse fournie par l'homme tout à l'heure, pour d'autres cas : — lorsque tâchant à se justifier de n'être plus l'amoureux, le passionné des premiers temps, il invoque la différence de la vie du Masculin et du Féminin, celle-là toute chargée d'occupations que la femme ignore, qui du moins lui sont étrangères ; — est-cè donc la faute de cette femme si l'amour lui fut abandonné, en quelque sorte, comme seule carrière ?

Mais déjà, dans l'étude précédente, j'ai touché le point.

Que l'homme, d'ailleurs, se tranquillise!

La Femme est en train de se les ouvrir, les carrières jusqu'ici réservées au « sexe fort! » En Amérique, elle va le galop. Elle brûle le sable foulé jusqu'au milieu du siècle par l'homme seul — orgueilleusement. Même en Europe (en Angleterre surtout) le mouvement s'accélère, qui fut d'abord si timide. La femme-médecin n'est plus un « phénomène ». Chaque année, de nouvelles doctoresses sortent, à Paris, de notre Faculté; nos petits bourgeois, leurs camarades aux cours, aux cliniques s'alarment assez de la concurrence! Mais j'esquisserai à larges traits, quand il siéra le mieux, le tableau des progrès de la Femme vers l'égalité du travail dans la science et dans les professions qualifiées libérales. Je ne veux ici que rassurer l'homme, importuné souvent (c'est une de ses plaintes) du manque de *sérieux* des amoureuses qui voudraient qu'on aimât tout le temps.

Pauvre homme! car, à peine on se flatterait d'avoir réussi à faire rentrer le calme en son cœur par cette vision d'un avenir si différent de tout le passé, le voilà qui trouve en cette vision un motif à nouvelles doléances sentimentales. Il se contredit, bien entendu, suivant son habitude; subitement inquiet pour cet amour jugé l'instant d'avant excessif, encombrant, exaspérant, « crampon. »

— Alors, quoi? La femme n'aurait plus le temps d'aimer? Elle serait comme nous?... Les énergies

qu'elle concentrait dans la passion d'amour se diviseraient, au profit d'emplois sociaux? Perspective peu gaie, monsieur!

Vous le dites : peu gaie, mais ce mot est toute une confession. Ce qui risque, en effet, de disparaître, ce qui disparaîtra, c'est la facilité du plaisir avec la première rencontrée. Mais je calomniais la femme il y a deux minutes en ayant l'air d'accepter qu'elle dût à son néant social sa vertu de passion.

Elle n'y est redevable que de sa fréquente sottise à aimer qui ne le mérite pas; à choir aux filets du Trompeur; à confondre les prières de Désir, les serments qu'il prodigue avec l'expression d'une véritable tendresse passionnée, digne de retour, parce que de foi.

Elle y doit, en outre, de ne pouvoir aisément discerner la valeur intellectuelle et morale, réelle, de deux hommes en compétition d'amour devant elle; de se méprendre souvent et grossièrement dans son choix.

Bref, il lui arrive de procéder tout au rebours des *lois naturelles de la sélection*, même en des cas d'intérêt vital pour elle, — si par exemple il s'agit de mariage — parce qu'elle n'est rien dans la vie extérieure, agissante où nous puisons notre expérience, nos moyens de comparaison; parce qu'elle est « bête domestique » ou (tout ensemble) « de luxe ».

Même en ses préférences physiques, elle doit à cette condition et à l'éducation qui l'y prépare, de mal distinguer : repoussant, pour le joli garçon, pour le bellâtre, souvent maladif, l'homme d'harmonie organique, sain, fort, de beauté vraiment virile, qu'eût élu son instinct non déformé.

La liberté de la femme, par suite son développement normal à tous égards, la rendront perspicace, au bénéfice de l'espèce et au sien propre.

Mais née pour aimer, douée de qualités affectives supérieures, elle aimera tout autant, en aimant beaucoup mieux.

Beaucoup mieux parce que ce ne sera plus en esclave et que le sublime où elle atteint dans sa passion toujours un peu de servante, sera dépassé par le sublime nouveau d'un amour sans lâcheté, d'un fier amour d'égal à égal, qui unira la beauté de l'amitié toujours libre, de la personnalité conservée à l'antique poésie ennoblie du cœur et des sens.

Mais il faudra que l'homme s'élève pour ce sublime nouveau, *qu'il le mérite.*

L'Ève de ces temps aura besoin d'estimer pour aimer, peut-être d'admirer (*en égale toujours*).

*
* *

Revenons au présent. J'ai dit quelques mots très insuffisants de l'obligation de virginité pour la jeune fille.

Le christianisme ne fit que l'exalter, bien entendu, avec le culte de la Vierge Marie, mère du Sauveur.

Non seulement chez le peuple juif cette obligation existait, absolue (le mari pouvait même répudier l'épouse qu'il n'avait pas trouvée vierge); mais en Grèce, à Rome, la jeune fille était pareillement condamnée à garder la petite membrane, emblème de pureté morale.

Et chez bien d'autres peuples non chrétiens, actuellement, en Afrique, en Asie, même loi. Mantegazza (1), célèbre anthropologue italien, donne des exemples, dont quelques-uns curieux par le pittoresque barbare des cérémonies destinées à publier ou simplement à établir pour le mari la virginité de la jeune épouse. Mais il me semble sacrifier au pittoresque, précisément; et une liste complète (2) des nations disparues et vivantes chez lesquelles cette virginité fut de devoir, serait d'un autre intérêt scientifique, philosophique.

Ce qu'il y a de plus instructif dans le chapitre de Mantegazza, ce sont les exemples opposés : ceux de peuples où la virginité n'eut (ou n'a) aucun prix, où même elle fut (ou est) méprisée.

Toutefois, dit-il, « je crois que si l'on pouvait

(1) *L'Amour dans l'humanité.*

(2) Du moins autant que les actuelles connaissances anthropologiques permettraient de la dresser.

établir une statistique exacte des divers peuples qui ont l'une ou l'autre de ces opinions, on trouverait supérieur le nombre de ceux qui donnent une grande valeur à la virginité. » Et il ajoute : « Il est du reste très naturel qu'il en soit ainsi : l'homme est heureux et fier d'entrer le premier dans le temple ; il satisfait à la fois ses deux passions principales, l'orgueil et l'amour. Il croit, en outre, avoir plus de sûreté : ce qu'il a possédé le premier, ne sera pas possédé par d'autres. » Explication conforme à la mienne, avec un argument en plus : cet espoir chez le mari qu'une femme ayant su se garder vierge jusqu'au mariage ne sera point adultère.

A la décharge encore du Christianisme, il faut se rappeler que l'Olympe, à côté de Vénus, a Diane, la chaste déesse. Minerve aussi est vierge. Enfin la vestale romaine, c'est déjà, par le vœu de chasteté, notre religieuse. (C'était même davantage sous un autre point de vue, puisqu'elle était prêtresse.)

Dans les monastères féminins bouddhiques, la chasteté fut d'ailleurs, du jour où le premier se fonda, une des vertus sacrées, comme pour les moines de la même religion.

On voit donc très nettement, chez les peuples d'idéalité notable, surgir un idéal commun de pureté féminine entraînant pour la jeune fille le devoir de virginité.

Il n'en est pas moins vrai que cela s'accordait à merveille avec l'instinct de propriété masculin contre la Femme ; que l'idéal religieux favorisait la force tyrannique au duel des sexes — et qu'en définitive la Femme, dans son droit naturel d'aimer, de se donner, était immolée à un concept mystique, tandis que l'homme non marié, ni voué à l'ascétisme ou au culte, restait libre (en fait, sinon sans péché) d'accorder à sa « bête » toute satisfaction.

L'Eglise prêche la virginité aux deux sexes en dehors du mariage. Il suffit de se rappeler certain commandement du Catéchisme. Mais en fait — qui le contesterait? — elle distingue entre le Féminin et le Masculin, par son indulgence hypocrite pour les péchés charnels du jeune homme. Jamais un confesseur n'accueillera l'aveu de la première « faute » d'une jeune fille, du même ton et sans plus de remontrances vives que l'identique aveu d'un garçon de vingt, dix-neuf ou dix-huit ans.

Au plus beau temps de la chevalerie, quand le chevalier est vraiment « le soldat chrétien », la chasteté lui est conseillée, mais non pas commandée (1). L'auteur de l'*Ordene de chevalerie*, ouvrage presque mystique, voudrait que le chevalier fût vierge, mais c'est un simple souhait très ardent ;

(1) Voir le bel ouvrage, enthousiaste et savant, de Léon Gautier : *La Chevalerie*.

cela ne devint jamais, comme parle Léon Gautier, « un article du code chevaleresque ».

C'est que l'Eglise, avec son génie de souplesse à toute époque, plia, pour ne pas rompre, sous la violente, l'irrésistible sensualité masculine.

La morale sociale, n'étant point trop retenue, se lâcha, ou plutôt resta lâche. — « Il faut que jeunesse se passe... Il jette sa gourme. »

Rousseau dira : « Il faut toujours un temps de libertinage. » Et Balzac, avec une verve un peu lourde, montre le genre de succès que remporterait « au sein du salon le plus janséniste » — en France — « un jeune homme de vingt-huit ans ayant « bien précieusement gardé sa robe d'innocence ».

Seulement, « il faut que jeunesse se passe », « il faut un temps pour le libertinage », au profit exclusivement du masculin ! — la jeune fille (c'est bien certain) ne pouvant avoir ni sens qui parfois la tourmentent, fût-ce d'un désir moitié chaste encore de baisers tendres, ni le cœur ému, troublé, palpitant du besoin d'un autre cœur où s'appuyer, en la vie duquel faire retentir ses battements.

Tant pis pour elle si nul ne la demande en mariage ! Son devoir est de laisser fuir sa jeunesse, se faner sa beauté ; son devoir est de comprimer les battements de son cœur.

Lèvres closes sur ce vaste chagrin, elle devra, le front tranquille, voir se marier, aimer autour

d'elle. Elle se parera pour de nuptiales cérémonies ; elle s'y rendra, y demeurera souriante, tout heureuse, la martyre ! du bonheur qui luit aux yeux de l'épousée.

Et ce n'est dans nos pays (exception faite encore ici des Etats-Unis, de l'Angleterre), ce n'est là qu'une partie du Sacrifice — et de l'héroïsme exigé.

Elle devra longtemps jouer l'ignorance de l'ingénue : au moins dans la bourgeoisie moyenne.

Majeure, il lui est commandé par *son monde* de rester mineure spirituelle, totalement.

Pas de franc parler sur quoi que ce soit de non enfantin, ou de platement bourgeois comme ces sujets de conversation : la pluie, le beau temps, le prix des choses de cuisine ou de toilette, l'omnibus, le tramway, les défauts et tics d'amis, de « connaissances », le dîner de la veille chez M. X... ou madame Y..., une sauterie, peut-être une petite débauche avec papa et maman chez un restaurateur connu, une soirée à l'Opéra-Comique (alors on s'élève), à la Comédie-Française (*excelsior* !)...

Ah ! les vieilles filles ! avec parfois, en leurs grands cœurs, de si larges « urnes d'amour » ! avec, parfois, une intelligence fine, bien vivante, qui voudrait se manifester ; qui souffre du perpétuel reploiement sur soi où la condamnent les monstrueuses, les idiotes convenances !

Misérables nonnes laïques de par la volonté de la Famille, criminellement stupide !

Car cette morale familiale, approuvée de la Religion qui la met au ciel en la personne de la Vierge, c'est de l'assassinat hypocrite, lent, à toute heure, à toute minute : parce qu'il est entendu que l'Homme a, seul, le droit d'émanciper (dans un servage nouveau) le cœur, les sens, la pensée même de la Femme !

Toujours la conviction passée dans les mœurs, comme dans la loi, que la Femme n'a pas à vivre pour elle-même ; n'est point UNE PERSONNE !

La jeune Américaine, l'Anglaise ont su au moins s'affranchir mentalement et conquérir des libertés d'allure, de démarche ; allant et venant seules, voyageant de même ; mais leur indépendance ne va pas jusqu'à l'affirmation du droit d'aimer, de se donner (1).

L'état de chasteté demeure pour elles une condition, la principale, de l'honneur féminin chez la femme non mariée.

Un petit nombre, il est vrai, ont poussé le cri définitif de révolte.

En Angleterre au moins, où l'amour libre a ses apôtres féminins très crânes. Olive Schreiner en

(1) J'ai tort d'employer cette expression, car elle est ***anti-féministe, antilibertaire.*** Un être libre ne cesse point, en aimant, de s'appartenir. Dit-on de l'homme qu'il se donne ?

proclamait le droit et la dignité dans l'*Histoire d'une Ferme africaine.* Sarah Grand également, dans *Une femme superflue* (1).

Mrs Mona Caird, enfin, mène une campagne de fougue admirable, de dialectique puissante contre les actuelles lois du mariage : et la conclusion logique de ses attaques, c'est une transformation telle de cette institution que l'amour libre en serait désormais l'unique assise, qu'il en serait, disons mieux, *le principe et la fin.*

Ces hardies avant-courrières anglo-saxonnes pensent comme la Magda de Sudermann :

« Si vous nous donnez le droit d'avoir faim, pourquoi nous refusez-vous le droit d'être heureuses comme nous l'entendons ? »

Sans doute Magda est une artiste; mais loin que ce soit un argument contre la thèse soutenue, c'est le meilleur en faveur de cette thèse, fait justement observer madame Hudry-Menos : car l'artiste Magda représente la Femme moderne « qui lutte seule, se fait sa position, garde son nom et ne laisse jamais absorber son individualité par celle de l'homme ».

Son père lui dit : « Tu crois peut-être, mon en-

(1) Voir deux études : l'une de mademoiselle Claire de Pratz (*Le Magazine international*, mai 1896) ; l'autre de madame Hudry-Menos : *L'Individualisme féminin dans la littérature* (*La Société nouvelle*, mai 1896).

fant, que parce que tu es indépendante... » Elle lui coupe la parole et marque bien dans sa réponse toute la portée de sa revendication. Il ne s'agit pas de l'artiste, mais de la Femme : « Je ne veux rien être de plus que n'importe quelle couturière ou servante qui cherche, où elle peut les trouver, un peu de pain et un peu d'amour... Oh! l'on sait ce que la famille exige de nous... Il faut que nous restions bien tranquilles dans notre coin, jusqu'à ce qu'un épouseur se présente... oui, jusqu'à ce que!... Et, pendant ce temps », nous avons le corps et l'âme rongés. « Il ne nous reste qu'à nous faner, à nous aigrir... Ecrasez-nous, hébétez-nous, enfermez-nous dans des harems ou des cloîtres », ou laissez-nous aimer.

Liberté de parole, liberté d'allure et, s'il plaît, liberté du cœur, des sens ; c'est l'avenir ; et la femme n'en profitera, je l'ai déjà dit et même prouvé, que pour nous faire le magnifique cadeau — si nous le méritons — de l'amour supérieur où la destine sa naturelle idéalité passionnée, amoindrie jusqu'à ce jour par l'Homme religieux, par l'Homme social, par l'Homme sentimental, par l'Homme charnel.

*
* *

En l'actuel amour, une femme avoue bien qu'il y a « toujours un peu de Dalila » chez la plus passionnée

des maîtresses, des épouses (1). Mais ce Dalilisme, à préciser, ne serait que l'envie de « surprendre, dans l'ivresse des sens et de la raison, le secret de la nature masculine ». Et pourquoi? « Parce que de ce secret dépend souvent » toute la « destinée » de la femme.

L'homme a rendu nécessaire cette curiosité, comme toute la Ruse que dénonçait Vigny.

Ainsi je réponds au second des deux reproches capitaux formulés, sous la dictée des littératures et légendes antiféministes, dans la quatrième ou cinquième page de l'étude précédente. J'avais négligé ce second grief du Masculin, pour le considérer, le moment venu, non plus du seul point de vue de l'amour physique, mais sous l'angle élargi de l'amour sans épithète.

Cette curiosité disparaîtra, dans ce qu'elle a de perfide. Elle n'aura plus d'objet, à mieux parler. Car la femme laissera l'homme qui s'obstinerait à rester, plus ou moins, l'ancien mâle redoutable, le mâle à *secret dangereux*. Ève nouvelle, elle n'aimera que l'Adam nouveau, compagnon, frère loyal de sa loyauté.

(1) Daniel Stern (*Esquisses morales*).

IV

DANS LA VIE DE L'ESPRIT

A la vérité, j'ai dit l'essentiel : la volonté de l'Homme que la femme soit *son reflet.*

Et cela dans toutes les classes.

Et plus encore dans les populaires.

Madame Cavaignac, l'auteur des *Mémoires d'une Inconnue,* avait une sœur qui, veuve, se remaria avec un certain docteur D..., excellent homme, mais rustre. Ce docteur aimait « éperdument » sa nouvelle femme — qui était sa troisième. Il était très fier d'elle — les deux autres, qu'il avait prises dans le peuple « à peu près », ne l'ayant pas flatté dans sa vanité. Mais avec ces deux autres il avait contracté, — suivant d'ailleurs la pente de son caractère, — des habitudes de despotisme domestique, toutes plébéiennes. Et l'ex-madame de F..., madame D... maintenant, « devait non seulement

voir, penser et dire comme lui, mais encore rire quand il riait, dormir quand il dormait, se bien porter comme lui, avoir bon appétit comme lui; surtout être toujours là, disponible, sous sa main ». Exemple montrant chez un bourgeois, époux d'une Parisienne du Paris d'élégance, la façon dont l'ouvrier, dont le paysan conçoit *son droit de mari et le multiple devoir de sa femme auprès de lui.* (Seule différence, capitale sans doute: madame D... n'avait pas à peiner aux rudes besognes domestiques, souvent aggravées d'un métier pour la femme de l'ouvrier; d'une collaboration éreintante aux travaux de la terre pour la paysanne.) Mais, en l'instructive anecdote, ne retenons que ce qui relève du sujet précis de ce chapitre.

Le « moi », écrasant pour l'intelligence féminine, que le paysan, l'ouvrier, si naïvement, carrent au ménage, n'a d'égal en effet que leur « moi » de travailleurs-tyrans, exigeant de la femme un labeur dont le fardeau compliqué leur serait trop lourd, à eux, quelquefois. Cette « faible » méprisée — qu'ils aiment néanmoins, à leur manière, — ils l'écrasent, comme si, à tous égards, elle était l'être fort dans l'association. Mais en dépit de leur orgueil, il se trouve, d'ordinaire, qu'elle est l'intelligence du foyer quand même. Ils ont beau s'employer, en fait, à l'abrutir, avec leur insolente prétention de la modeler toute, moralement, à leur ressemblance, avec cette volonté d'entendre en sa

voix, sur toutes choses, l'écho de leur voix ; mille cas se présentent où la naturelle supériorité de finesse, de vivacité spirituelle, d'intuition, qu'apporte la compagne, perce, éclate, victorieuse des contraintes. Celles-ci n'ont pu réussir (c'est déjà beaucoup trop, infiniment trop sous ce point de vue particulier) qu'à étouffer en l'épouse certains dons; celui, par exemple, qu'elle aurait eu (souvent) de se former des idées générales des opinions politiques et sociales, bien à elles, non perroquetisantes, non *répéteuses* de celles de l'époux.

Et ce que je dis pour les ménages réguliers, il faut le dire pour les autres.

Amant ou mari, dans les classes pauvres, c'est la même superbe : cette conviction entêtée, granitique, que la femme ne doit, ne peut d'ailleurs avoir d'idées qu'à l'image des viriles, par la grâce éducatrice et toujours sous le contrôle sévère de ce Masculin roi et demi-dieu.

Conception se voilant d'hypocrite politesse à mesure que, socialement, par l'apparence, ce Masculin se transforme. Mais l'observateur la découvre sous les manières et le ton du mondain le plus galant comme sous la rude écorce et le front lourd du laboureur, du forgeron, du serf de l'usine et de la mine.

Aussi, partout, duel sourd ou déclaré.

Car la nature ne les a pas faites semblables ces deux intelligences dont l'une veut s'apparier l'autre en se la subordonnant.

L'erreur du Masculin, dans cette tentative contre nature, est la cause de tout le mal.

La nature féminine ne peut pas ne point résister ; ou bien, pour elle, c'est la mort — le suicide par persuasion, terreur ou résignation.

De ces trois formes, je ne saurais dire avec assurance si la troisième est le plus souvent observable ; mais volontiers je le croirais. La terreur, de son côté, la vraie terreur arrive trop fréquemment encore à paralyser, puis dévorer la féminine pensée : car des hommes, dans la classe ouvrière, qui se proclament socialistes, même révolutionnaires, n'ont rien de plus agréable que de gouverner chez eux par l'épouvante — en petits Nérons, d'ailleurs alcooliques presque toujours. Cet alcoolisme néronien, c'est le tragique trop fréquent du mariage populaire, de l'union libre populaire aussi. L'abêtissement du Féminin, sous les injures, les coups, dans le quotidien martyre physique et moral, comment ne serait-ce point fatal, peu à peu ?

Il est rarement facile à la martyrisée, rarement possible même, de rompre sa chaîne. — Elle a le divorce, si elle est mariée ! Et si elle ne l'est pas, qui donc, quoi donc l'empêche de s'enfuir ? Objections de personnes n'ayant jamais eu l'occasion ou la curiosité de pénétrer en cet enfer social. Outre que, mariée, la femme de ces classes n'a pas d'argent à elle ni, ordinairement, une suffisante

connaissance de la loi pour divorcer sans frais sérieux; elle sait trop, mariée ou non, que son tyran-bourreau est homme à la tuer si elle tente de s'affranchir.

La tuer! combien de fois il l'en a menacée, et d'un ton, avec des regards ne laissant aucun doute sur la sincérité résolue de l'aimable promesse.

A ce fanatique de la Liberté, de l'Égalité, de la Fraternité, à ce farouche démocrate, ennemi de la propriété individuelle, l'épouse, la maîtresse même, c'est *son bien*. Elle n'a pas le droit de vouloir lui échapper; elle est à lui comme ce couteau qu'il serre en sa main crispée, comme la chaise qu'il brise en ses propos de fauve, en ses hurlements d'assassin qui se retient, mais qui frapperait — il faudrait voir comme! — si elle osait faire un pas, lever le doigt pour demander qu'on la rende à elle-même. Jean Grave le reconnaît, le déplore: « Des révolutionnaires... agissent dans la famille comme de véritables maîtres » (1), — et quelquefois comme des brutes furieuses, eût-il dû ajouter.

Mais nous voilà sortant du cadre de l'étude présente, malgré nous. Péché de composition où non moins involontairement, non moins nécessairement, dans le précédent chapitre, je suis tombé : pénétrant au domaine, alors voisin, de

(1) *La Société future.*

l'esprit, sous le jeu naturel des idées liées, ainsi que je viens d'entrer au domaine social.

C'est qu'en effet les divisions à l'aide desquelles le philosophe espère raisonner plus clairement sont toujours, plus ou moins, artificielles, quand il s'agit de la Vie.

Et à y songer une minute, n'ai-je pas dû constamment *sociologuer*, en *psychologuant* sur le duel sensuel et sentimental des sexes ?

Pourtant essayons de rester fidèle, en la mesure du possible, au titre de ces pages.

La Femme-Reflet ! L'homme se mirant en elle, sa création spirituelle ! Tenons solidement cet idéal viril, condamné par la loi des choses.

L'éducation de la jeune fille, l'absurde instruction qui lui fut départie jusqu'en ces derniers temps (en France, par exemple, jusqu'à la création des lycées de jeunes filles) s'expliquent par cette volonté masculine d'être l'éducateur véritable de la femme, en restant son maître toujours.

Mais comme on ne peut faire que des sottises quand on méconnaît la réalité, quand on brave la nature, le résultat, souvent tout contraire à l'espoir, est désastreux.

Dans les familles en effet, dans les établissements de pseudo-instruction pour la fillette, pour la petite demoiselle (lorsqu'on fut obligé de s'occuper d'elle aussi et de sembler tenir à ce qu'elle

apprît quelque chose) on eut beau et l'on a beau encore s'appliquer à rendre la future femme presque *amorphe*, il arriva et il arrive qu'on n'aboutit qu'à la *déformer*.

Toute misérable qu'était ou que soit *la nourriture d'attente* dont on leurrait ou leurre son cerveau, ce cerveau fonctionnait, fonctionne, s'assimilant ces niais mensonges. Ils passent dans le sang, — dans l'être moral tout entier ; ils vicient l'un, faussent l'autre. Et quand l'homme, se flattant d'un rêve démiurgique, prend possession de « l'objet humain » prétendu facile à pétrir, à modeler, il a, neuf fois sur dix, la surprise (l'imbécile !) de le trouver rebelle : oui, malgré soi rebelle en sa difformité, sa misère.

Alors il pousse, selon son habitude, des cris de jars :

— Une oie !

Et que vouliez-vous donc qu'elle fût, ô jars !

Mais, que dis-je ! Ce n'est pas une oie toujours, puisque, *malgré tout*, dans le peuple — si l'on me pardonne cette répétition — la maîtresse ou l'épouse va se révéler, sur tant de points, d'esprit plus agile, plus pénétrant, de plus solide raison que son mâle vaniteux, épais, vite ahuri dans une conjoncture grave, aisément affolé.

Même remarque pour la femme du boutiquier, du commerçant. C'est elle, souvent, le bon sens, le courage, l'adresse, l'ingéniosité de la maison.

Combien de faillites évitées par ces vertus d'esprit et de cœur en cette petite bourgeoise — dont le mari se croit le supérieur intellectuel parce qu'il va au café, comme l'ouvrier au cabaret, « causer politique » avec des amis!

Ingratitude fréquente du mépris masculin pour la femme!

Et comme, d'autre part, il a l'air peu tranquille, ce bel orgueil, lorsqu'il voit des femmes, des jeunes filles, luttant pour la vie presque toutes, s'efforcer d'atteindre aux carrières de haute activité sociale, y marcher!

Contradiction sur contradiction, toujours!

Car enfin, si la femme est si bête, que craignez-vous, messieurs?

Mais voilà : il se prouve de jour en jour qu'elle n'est pas si bête! qu'avec ses qualités propres, son génie à elle, malgré ce qu'ont écrit les Schopenhauer, les Proudhon, elle peut faire tout ce que fait l'homme, ayant commencé par très bien apprendre, et facilement, tout ce qu'il était si fier de savoir seul.

Et c'est une nouvelle source de fureurs pour cet homme! — La femme est sotte? Désolation! Elle se témoigne intelligente? Mieux : capable des efforts auxquels, seul, il se croyait apte? Malédic-n! Ce va être une affreuse concurrence, duel e que l'ancien.

Ici encore, l'homme, heureusement, se trompe.

Il en sera dans la vie de l'esprit comme dans la vie du cœur : la paix, une paix noble, féconde, se fera par l'égalité — dans la cité future.

Cité qui la première, et totalement, pourra se dire *humaine ;* car non seulement l'ouvrier n'y sera plus le serf du Capital, mais la femme, devenue *citoyenne,* enfin ! n'y obéira, comme le citoyen, qu'à soi-même.

Cité de liberté intégrale pour toute l'humanité adulte, et de droits même pour l'enfant.

Cité dans laquelle, par suite, la concurrence d'aujourd'hui aura fait place à LA COLLABORATION FRATERNELLE DE TOUS LES ÊTRES HUMAINS POUR LE BONHEUR COMMUN ; — l'entière autonomie de l'individu, moralement, socialement, ne pouvant aboutir chez lui, *dans sa conscience développée,* qu'au sentiment le plus intense, à la passion du bien universel. Car son intelligence lui aura montré ce bien comme une condition du sien propre, lui enseignant même qu'une loi infaillible de proportion lui multiplie le second par le premier — ou plutôt qu'ils se multiplient l'un par l'autre.

Le féroce égoïsme actuel a sa cause immédiate, en effet, dans l'ignorance de l'identité du bien-bonheur et du bien-bonté. Ignorance entretenue dans la masse par la douleur aveuglante de l'esclavage et de la concurrence pour la vie, sous un régime d'exploitation capitaliste.

Il en est, à ce point de vue, du duel des sexes comme de la lutte des classes.

Chez le vicieux, qu'y a-t-il pour le philosophe ? Aberration d'instinct, « erreur de jugement éthique ou même de jugement pratique » (1). Chez le criminel également (ou davantage). Analysez bien, dit encore Clémence Royer, vous trouverez dans ces erreurs et aberrations, « dans les actes réflexes ou réfléchis » qu'elles déterminent, « la cause principale des souffrances inutilement subies par tout le monde vivant ». Et les dernières lignes de la préface du livre si remarquable où j'emprunte en ce moment posaient ceci : — L'univers n'est dans son ensemble merveilleux, suivant le mot de d'Alembert, « qu'un fait unique et une seule vérité » : et ce fait, c'est « l'unité et l'identité de la substance du monde dont la fin est le bien absolu, c'est-à-dire *la plus grande somme de bonheur* possible; cette vérité, c'est que tout ce qui augmente dans le monde la somme du bonheur est BIEN, tout ce qui la diminue est MAL ». — Morale de la Cité future !

Cité que l'homme, avec la femme, édifiera.

Mais encore maintenant, sauf en des cœurs réellement généreux (2), en de hauts esprits, l'idéal révo-

(1) *Le Bien et la Loi morale,* par madame Clémence Royer.

(2) Jean Grave, Sébastien Faure, Séverine, Mirbeau, Clémenceau, Bauër, Robin, Bernard-Lazare, Gustave Geffroy, Georges Renard, Fournière, Rouanet, Clovis Hugues, Paul Adam, Ajalbert, G. Lecomte, L. de Gramont, etc., etc.

lutionnaire du Masculin ne lui fait désirer qu'une moitié de cette Cité. Le jour où il en verra toute l'étendue nécessaire, dans un humanisme non plus viriliste, mais intégral, c'est que la femme lui aura fait chérir son large rêve à elle ; lui aura fait aimer les splendeurs proches de la véritable Jérusalem nouvelle sur son grand idéal, sur le plan de Justice totale, d'Amour sans omission, sans réserve, que dessine déjà la main des Revendicatrices-Prophétesses.

Pour l'instant, ces féminins héros mis à part, celles que la Vie étouffe spirituellement, qui aspirent à l'air libre, à la lumière, qui se sentent un *moi* sous la tyrannique volonté du mari, de l'amant, un *moi* cérébral et de toute l'âme avide d'autonomie, de progrès, — lamentablement elles se débattent ; vaincues d'avance, ou condamnées à des coups d'Etat, criminels par quelque côté, le jour de la crise de révolte !

Vaincue d'avance, par exemple, en ce duel inégal, la révoltée de Villiers de l'Isle-Adam dans ce chef-d'œuvre psychologique intitulé précisément : *la Révolte.*

Deux personnages : le mari, un banquier, Félix de son petit nom, et son épouse, qui est surtout son comptable, Elisabeth.

Après des années de servage silencieux, pendant lesquelles, en travaillant dix heures par jour, elle

a pu se constituer un maigre capital, bien gagné, de trente-deux mille francs, Elisabeth annonce un soir à Félix qu'elle va s'en aller. Elle a une fille ; elle l'a embrassée tout à l'heure « pour la dernière fois... en la couchant dans son berceau ».

Félix la croit folle ; et quand elle se dirige vers la porte, il lui crie :

— Est-ce que tu aurais un amant, par hasard?

Non, elle n'a point d'amant, et ne désire pas aimer. Elle n'en peut plus, voilà tout, de l'existence d'asphyxie lente que lui a faite ce mari correct, content de lui, « pratique », cet homme-chiffres pour qui le rêve, l'amour, la pensée ne sont pas « réels ». — « Je veux vivre ! entendez-vous, insensé que vous êtes ! lui déclare-t-elle... Car ici je meurs de mon vivant !... J'ai soif de choses sérieuses ! Je veux respirer le grand air du ciel ! » Et plus loin, dans une image brève, imprévue et sublime, — lui reprochant de n'avoir pas compris : « Vous êtes comme un juif aveugle qui a laissé tomber ses pierreries sur le chemin. » Elle s'en va donc, ayant « des devoirs nouveaux à remplir désormais » ; d'autres devoirs que ceux de l'épouse et de la mère, des devoirs envers elle-même — comme la Nora d'Ibsen.

Elle s'en va : seulement Nora ne revient pas, et lle revient, Elisabeth.

Pourquoi? Parce qu'elle n'a plus la force d'âme u'il eût fallu pour aller sa route de révoltée

jusqu'au bout. Elle se sent, une fois la porte franchie, la prisonnière de cette prison quittée. Les souffles puissants de la vie échouent contre un cœur trop longtemps comprimé. — Dénouement admirable. Et madame Hudry-Menos, le commentant, dit très bien : « Le drame auquel Elisabeth tente inutilement d'intéresser son mari se joue avec des variantes, en des circonstances diverses » dans maintes existences « de femmes. La plupart le traversent à demi conscientes, luttant à faux pour préserver ce qui leur tient lieu d'individualité : des goûts, d'indécises aspirations même. Les conscientes font à l'ordinaire comme l'héroïne de la *Révolte :* après la tentative d'insubordination, elles se courbent pleines de pitié envers celui qui n'a pas compris et parce que leur heure est passée de vivre une vie individuelle et complète devant les grands horizons qu'ouvrent à toutes les intelligences l'art, la science, la pensée et la souffrance humaines (1). »

Quant à Nora, qui ne revient pas, elle n'abandonne point une enfant, comme Elisabeth eût fait si elle n'était revenue ; elle en quitte trois !... Et c'était une poupée, la veille encore ! la Froufrou scandinave ! On a contesté la vraisemblance d'une telle brusque et si profonde transformation. Géné-

(1) *L'Individualisme féminin dans la littérature.* (LA SOCIÉTÉ NOUVELLE.)

ralement, d'autre part, on a trouvé la mère impardonnable.

Le fait est qu'à voir seulement le personnage, — son motif d'action parût-il sublime (et il doit le paraître à tout esprit élevé), son courage commandât-il une sorte d'admiration effrayée, — on ne peut se défendre d'une extrêmement pénible impression ; mais il faut voir le symbole, car ce départ en est un : la femme doit se « reprendre avant de pouvoir se donner » (1). N'importe ! Toute belle, toute juste qu'est cette idée, nous avons le droit de ne pas séparer le personnage de la thèse, puisqu'il l'incarne, qu'il vit, — et d'ailleurs nous n'en jugerons que mieux du crime imbécile du Masculin en mesurant la part de crime qui ne peut pas ne point souiller la vertu de révolte sans défaillance, chez une Nora.

Quelquefois, — trop souvent, — l'homme avec sa fatuité cérébrale ne se doute pas plus des supériorités secrètes d'un esprit de femme qu'il ne se doute des supériorités d'amour chez la même femme ou chez une autre.

Le cerveau féminin, comme le cœur féminin, est un champ où germe naturellement le Rêve ! La brutalité virile broie ou brûle sans le savoir d'ordinaire, en aveugle, ces germes précieux. Il arrive aussi qu'elle les écrase ou y porte le feu,

(1) Même article.

d'une fureur de peur jalouse qui s'amnistie en se trompant, en se disant : « Rien de plus dangereux pour une femme que cette tendance au romanesque, au dégoût des vulgaires devoirs où elle doit s'absorber, trouver le bonheur. » Mais ne parlons que de ces *incomprises de l'esprit*, sœurs douloureuses des *incomprises du cœur*, lorsque cette parenté n'est pas en elles-mêmes, lorsqu'elles ne sont point, dans leur double infortune, leurs propres sœurs.

Combien de Bovarys ! disais-je en l'étude précédente.

Combien d'Elisabeths ! déclarait madame Hudry-Menos tout à l'heure.

Et maintenant je ne prétendrai point que si l'avenir m'apparaît magnifique en l'harmonie certaine des intelligences et des sensibilités, il ne puisse y avoir — par la faute de l'homme, par sa résistance aux vœux de la femme — un *moment difficile* pour l'amour, pour le contact des esprits.

C'est très probable, mais cette période ne devant durer qu'autant qu'il plairait à la sottise de l'homme, espérons que la *femme nouvelle* n'aura pas trop longtemps à souffrir de l'attitude hautaine et dure où, par respect de soi, il lui faudrait se contraindre.

Serait-ce, d'ailleurs, pire que l'actuel conflit ?

*
* *

Où la lutte, aujourd'hui encore, est-elle le plus vive? Sur le terrain religieux.

Par quel motif? Parce qu'il y a deux éducations.

Léon Richer dont le nom demeurera lié au souvenir de l'époque héroïque du *Féminisme*, Léon Richer qui, sous l'Empire, ramassa le drapeau tombé du poing des vaillantes *humanitaires* de 48 (1), — et de qui le livre : *La Femme libre*, est toujours à lire, même à relire, — a justement insisté sur cette différence d'éducation : la fille élevée dans la Foi, le garçon livré à la Raison — un certain âge passé.

« Les filles de France, faisait dire Michelet à un jeune homme, reçoivent l'éducation propre à créer le divorce » (2); et Léon Richer dit aux mères, aux pères : « Vous préparez des mariages qui ne sont plus des mariages, des unions cimentées par l'intérêt seul, et dans lesquelles l'homme et la femme, séparés d'idées, de sentiments, ne savent plus ni se comprendre, ni s'aimer. »

Conflit des conflits, pour lequel il semblerait qu'on a vraiment *voulu* travailler.

J'en montrais une des faces, dans ma troisième conférence sur le *Féminisme :*

« Voyez ce père et cette mère divisés d'opinion;

(1) Avec Maria Deraismes, Amélie Bosquet, d'autres.
(2) *La Femme.*

il s'agit de savoir quelle genre d'éducation recevra l'enfant : si on lui versera le lait affaibli des religions dans un établissement pieux, ou le vin de la pensée moderne à l'école dite « sans Dieu », au collège, au lycée. Entre ces deux époux qui discutent, se passionnent, se sentent ennemis, entre ces deux époux dont les regards, par instants, plus violents que leurs paroles, s'allument d'éclairs mauvais, il y a des millions de lieues cérébralement. Leurs corps sont à peine séparés par la largeur d'une table, sur laquelle leurs coudes s'appuient dans la clarté d'une lampe qui, depuis des semaines, assiste à leurs veillées hostiles. Vous entrez ? leurs visages détendus aussitôt, maquillés d'un sourire, vous jouent la comédie de la paix domestique, de l'entente des cœurs et des intelligences. Pourtant, c'est le plus âpre drame que vous avez interrompu. Nulle tragédie pareille, en son manque de dénouement sanglant, à cette lutte de tous les soirs — dont l'enjeu est l'enfant.

» Mais pourquoi donc cette lutte ? Parce que le mâle n'a pas encore voulu, dans nos sociétés, l'égalité des sexes devant l'instruction. Il a épousé dans la jeune fille qui doit être *la mère*, tous les préjugés, toutes les ignorances dont il était si fier, pour son compte, d'être débarrassé ; il trouvait qu'une jeune fille n'est une vraie jeune fille qu'à la condition de charrier en ses veines ces préjugés religieux ou autres qui, maintenant, se dressent

contre lui, contre sa pensée d'homme et son amour de père. Eh bien ! c'est justice qu'il ait à soutenir ces combats ; et qu'il y saigne de toute son âme. Frappe et frappe, pauvre femme aveugle ! En croyant défendre la vérité, au moins tu te venges inconsciemment de la stupidité virile qui te laissa dans les ténèbres !

» Autre drame également domestique. La femme ne vote pas ; et son mari ne demande nullement qu'elle puisse voter : au contraire ! Comme l'innombrable majorité de ses pareils, nos revendications le font bien rire. La femme électeur ! mais c'est à se tordre ! Seulement, voilà : sa femme qui, pas plus que lui, n'est avec nous ; sa femme qui repousserait le bulletin de vote si nous venions le lui offrir, elle a, tout de même, ses opinions ; et l'heure venue, pour qu'elle soit restée fidèle à son culte, aille à l'église, par exemple, se confesse, l'heure venue elle avance la main vers le bulletin de l'époux libre-penseur, républicain, pour le lui prendre et le déchirer. J'ai dit l'*heure venue ;* car elle a su attendre et préparer l'instant psychologique. Alors elle donne l'assaut ; elle a ses larmes, et tant d'autres arguments !

» Le mari, par exemple, est fonctionnaire ; ou bien, — dans une petite ville, où il se trouve à peu près seul de son avis, — ses intérêts et ceux des siens dépendent de gens qui ont ses opinions en horreur. Pourtant il résiste ; et une première fois il

V

DANS LA VIE SOCIALE

Ai-je fait autre chose, en définitive, qu'examiner le duel des sexes sous cet aspect?

Pouvais-je faire autre chose?

Comment la femme et l'homme me seraient-ils apparus en dehors de la société?

Où vivent-ils, dans nos civilisations, affranchis de la Loi — ou des lois économiques?

Sur l'amour dit libre, ces dernières lois ne pèsent-elles point?

Le Code ignore, donc ne gêne, puisqu'on n'a pas demandé son intervention; mais presque toujours des intérêts sont liés, par le fait, du même ordre qu'au mariage. Et la question d'argent a toujours son importance.

La liberté réelle du Féminin, dans cette union sans contrat social d'aucune sorte, ne commence

qu'à son indépendance économique. Autrement dit, pour que l'union nommée libre le soit (au moins du côté de l'ordinaire esclave), il faut que la femme, par son travail, par son talent, par des rentes, que sais-je? puisse, s'il lui plaît, quitter l'homme sans la peur économique du lendemain.

Mais cette peur, voilà bien, précisément, et dans le mariage comme dans le « collage », ce qui fait aujourd'hui la force principale du Masculin contre le Sexe.

Au moins l'Anglaise est-elle arrivée dans le mariage à conquérir *la propriété*, soit de ce qu'elle gagne, soit du bien qu'elle a pu recevoir de sa famille ou qu'elle peut tenir d'un héritage. En 1882 fut accordé le *Married Women's Property Act*, donnant à ces femmes la possession réelle de leurs gages, de leurs salaires ou de leur fortune mobilière et immobilière ; car elles ont le droit d'en disposer comme il leur plaît, le droit d'acheter, le droit de vendre. Or, notez qu'au milieu du siècle encore, non seulement leurs biens meubles étaient versés dans la communauté, mais leur patrimoine, quel qu'il fût, meuble ou immeuble, devenait la propriété du mari.

— La femme russe a le droit aussi de gérer sa fortune personnelle, d'acheter et de vendre. — En Danemark, depuis 1880, droit pour l'épouse de

toucher elle-même le produit de son travail et d'en disposer. — Des garanties économiques avaient été données dès 1874, en Suède, à la femme mariée ; enfin (sans entrer au détail de ces législations), disons qu'en 1888 la Norvège suivait l'exemple.

Je dois confesser que j'emprunte ces renseignements à une publication de l'*Avant-courrière*, association féministe très pratique fondée et dirigée par une Anglaise d'origine et de naissance, nationalisée Française par son mariage, madame Schmahl. Des deux buts de cette association (on saura le second tout à l'heure), le premier est d'obtenir pour nos femmes mariées la « capacité de disposer du produit de leur travail ou de leur industrie personnels ». Une proposition de loi fut rédigée par M. Léopold Goirand, député des Deux-Sèvres, et déposée à la Chambre par son auteur le 7 juillet 1894. Voilà donc plus de deux ans ; elle y sommeille encore. En voici le texte : « Quel que soit le régime adopté par les époux, la femme a le droit de recevoir sans le concours de son mari les sommes provenant de son travail personnel, et d'en disposer librement. »

C'est bien modeste ; quand cela sera-t-il dans le Code civil? M. Goirand n'a que trop raison : « La France, où la communauté légale constitue l'état de la grande majorité des citoyens, reste au nombre des rares pays où la femme demeure frappée d'une

incapacité absolue que rien ne justifie et contre laquelle proteste le progrès de nos mœurs (1). »

Mais le vote de cette proposition devrait, à bref délai, entraîner tout l'affranchissement économique de l'épouse. L'ouvrière est la plus à plaindre dans sa lutte avec un mari souvent paresseux, souvent débauché, libre de lui voler pour le cabaret, pour une maîtresse, pour un plaisir quelconque, tout ce qu'elle a gagné si péniblement. D'ailleurs, ici, armer la femme, c'est défendre le pain de l'enfant...

Mais l'union libre? Cette union *qui sera la seule connue de la Cité future, parce qu'elle n'y sera jamais un mensonge de liberté, mais toujours la sincère alliance de deux cœurs dans l'indépendance totale des personnes socialement ?* La femme y serait donc, jusqu'à la disparition du mariage, condamnée à envier, de plus en plus, la sécurité, l'indépendance croissante du Féminin marié !

Puis, dans le mariage, combien sont-elles, les femmes qui pourraient vivre de leurs biens, de leurs salaires ou de leurs gages? — « Il n'y a pas à remonter fort loin en arrière pour trouver le temps où la fille des classes moyennes, de la petite bourgeoisie, avait son avenir tout aussi assuré que la demoiselle riche... L'existence est devenue si difficile », que les parents d'aujourd'hui

(1) Exposé des motifs de la proposition.

sont généralement « dans l'impossibilité de doter leurs filles et que personne ne songe plus à leur préparer un avenir (1). » Joignez la baisse rapide du taux de l'argent, faisant de plus en plus maigre, en son rendement annuel, ce qui eût passé jadis pour forte dot. Quant au salaire de la femme dans l'atelier, dans l'usine, aux manufactures, il est, on le sait, toujours inférieur à celui de l'homme, pour un *travail égal, et même supérieur, quantitativement et qualitativement.*

De son côté, l'État, imitant le patron, n'ouvrit certains emplois et ne les ouvre de jour en jour davantage au Féminin, que pour économiser sur les appointements. Ainsi dans les bureaux de poste. Et soi-disant, c'est par humanité.

Pour un peu, cet État-Providence irait jusqu'à dire : par pitié.

Pitié qui exige des malheureuses *seize heures de présence*, sauf le dimanche où, cependant, elles sont occupées la plus grande partie de la journée. Je lisais même dernièrement que les receveuses, dans certains départements, n'ont pas de congé. *En droit*, elles en peuvent prendre un tous les ans, d'une durée que j'ignore. Mais *en fait*, cela leur est impossible. Il leur faudrait (c'est le règlement) trouver une remplaçante agréée par

(1) Madame Hudry-Menos : *L'Individualisme féminin dans la littérature. (La Société nouvelle.)*

l'administration, et qu'elles paieraient de leur poche.

De toutes parts, on spécule donc sur la misère pire de la femme, sur sa patience d'origine immémorialement atavique — sur cette habitude de souffrir, de peiner, qui fut son privilège d'héroïsme forcé en tout temps; et aussi, oui aussi, sur ce qu'elle est *instrument de plaisir* pouvant ajouter au produit du travail régulier le secret produit de la vente de son corps.

On connaît le mot d'un directeur de théâtre répondant à une actrice qui se plaignait de l'extrême modicité de ses appointements : « Eh ! vous avez les avant-scènes ! » Il était cynique. L'État et le patron sont des Tartufes, mais ils estiment *in petto* que l'employée, l'ouvrière ont cette ressource : la prostitution. Prostitution par le mariage, aussi bien, — de préférence, mettons ! Qu'importe !

Sous une forme ou sous une autre, la prostitution « entre implicitement dans la convention des salaires féminins », écrivait trop justement un Dr Z... dans l'*Harmonie sociale* (1) du 4 mars 1893.

Partout, c'est comme au théâtre : Il y a l'homme !

Le patron, l'État ont « besoin » de la prostitu-

(1) Périodique intéressant que dirigeait madame Aline Valette.

tion économiquement, ou plutôt l'encouragent par avidité.

L'homme, qui en profite, en est souvent l'indirecte victime, car elle augmente la force de résistance du Capital contre toute légitime revendication virile.

Souvent, en effet, à l'employé, à l'ouvrier mécontent, ce Capital peut répliquer : « Voulez-vous que je vous montre la porte, par où jamais vous ne repasseriez? S'il me plaisait, ce serait tôt fait, messieurs. Je n'ai vraiment pas besoin de vous ; j'ai la femme. »

Et fomentant ainsi, dans le prolétariat, dans la bourgeoisie inférieure, la haine des sexes, — alors que leur misère commune les devrait liguer, ici, contre l'ennemi commun, — il entraîne des socialistes à renier inconsciemment leurs doctrines, à tenir contre la Concurrente des propos d'exploiteur, de capitaliste.

« Demandons la suppression du travail des femmes », proposait, en 1882, le citoyen Marty dans un congrès socialiste, à Bordeaux. Autrement dit : Condamnons à mourir de faim ou à dépendre éternellement de notre bon plaisir toute une moitié de l'espèce humaine.

Cette théorie, monstrueuse aux lèvres d'un socialiste, car c'est la théorie précisément du Capital contre le travailleur, se maquille volontiers, il est vrai, d'un sourire de tendresse protectrice.

Le citoyen Roussel, au même congrès, ne disait-il pas — à la Michelet : « Que l'homme travaille pour la femme ? »

Michelet, qui m'a soutenu en certains développements, eut un grand tort. A force de considérer la femme avec attendrissement, comme un être poétique mais faible, comme une « malade » — lui, l'adversaire du moyen âge ! — il oublia de se demander à quelles conditions l'homme nourrissait la femme, *lorsqu'il peut la nourrir !*

Son émotion lui brouilla le regard d'une buée à travers quoi l'âpre réalité se métamorphosa idylliquement ; et trahissant par un amour un peu « gâteux », dans certaines pages, les principes du droit moderne, l'idée de justice, dont il fut ailleurs, tant de fois, l'éloquent champion, il se retrouva chrétien au profit du Virilisme en son adoration tremblante de la Madone fragile que lui montraient ses larmes.

« L'homme doit gagner pour deux » ; ainsi s'intitula, sous sa plume ici pitoyable — à force de pitié, un des chapitres de son livre : *L'Amour*. Car c'était dire, en dévot ingénûment sacrilège, que la femme *doit rester serve* (1).

(1) « Quand donc, se demandait un sociologue du premier ordre, un véritable maître, Emile Acollas, quand donc la femme comprendra-t-elle que, pour conquérir sa dignité et son indépendance de femme, il faut qu'elle commence par se mettre en état de se charger elle-même de son sort ! » (*Manuel de droit civil*, tome II.)

Il y a une façon de chérir le Féminin qui l'emprisonne aussi despotiquement en sa niche d'idole que le mépris ou la peur, et l'intérêt, dans le rôle de courtisane ou de basse ménagère.

Puis, j'y reviens, cette idole qui est de chair, qui a faim, qui a soif, qui a froid si l'homme ne la nourrit, ne l'habille et loge conformément au vœu de Michelet, trouve-t-elle donc si facilement l'entreteneur légal nécessaire? Et puisque, maintenant, aucun lecteur de ces études ne saurait me contester que le mariage et même l'union dite libre sont, le plus souvent, des formes adoucies de la prostitution, les cas seront confessés bien rares où le véritable amour, joint aux moyens de faire vivre l'aimée, rehausse et voile d'authentique poésie la servitude de cette heureuse.

Les jeunes filles qui ne rencontrent point l'époux, ou qui le rencontrent pauvre, parce qu'elles sont pauvres; qui, si elles vont à l'amant, unissent encore, d'ordinaire, deux faims et deux soifs obligées de s'entr'aider au travail; les veuves, avec ou sans enfants, qui n'ont pas le sou et qui, vieilles ou fatiguées ou laides, n'ont à compter que sur elles-mêmes : millions et millions de femmes par le monde, que l'œil troublé de Michelet n'a su apercevoir!

Très lu dans la classe ouvrière durant des années, le grand moraliste lyrique a fait à la femme,

somme toute, plus de mal que de bien ; comme le Christianisme le plus charitable, le plus éloigné de sa farouche misogynie primitive.

Plus nous allons, d'ailleurs, moins l'homme se marie, et moins l'exaspération de la lutte pour l'existence lui permet, se mariant ou dans l'amour sans contrat, de subvenir aux dépenses d'un ménage, d'une famille.

L'incessant progrès de la science appliquée, le développement formidable du machinisme, la concentration des capitaux aux mains d'une élite ploutocratique de plus en plus restreinte et de plus en plus puissante, voilà qui, en faisant du mâle humain sans argent un martyr du pain quotidien (comme la femme dans le même cas), ne peut lui inspirer le désir raisonnable du mariage. La passion, parfois, l'emporte ; — la sensualité, moins rarement. Mais la triste raison peu à peu incline l'homme au célibat. Il s'y console en des plaisirs rapides, bestiaux, satisfactions ou excitations tout organiques dont la fille pullulante est le moyen, la cause ou le but.

Ayant parlé du congrès de 1882, à Bordeaux, je ne dois pas laisser croire, à la honte du socialisme viril, que les citoyens Roussel, Marty et d'autres, n'y trouvèrent point de contradicteurs. Des propositions féministes, *humanistes* plutôt, réellement socialistes par conséquent, y furent discutées.

J'ignore si elles triomphèrent (1). Le certain, c'est que le Collectivisme parle encore volontiers de *protéger* le travail des femmes. Ce qui signifie : le contrôler, le réglementer, refuser à la femme le plein droit à la vie par la liberté de l'effort digne (2).

La directrice du *Journal des femmes*, madame Maria Martin, en juillet dernier, adressait un article à Jules Guesde (à propos d'une discussion parlementaire sur le travail des femmes et des enfants, — la femme étant toujours assimilée à l'enfant dans ces lois *protectrices*) ; elle lui disait : « La loi de 1892 interdisant aux femmes seulement de travailler la nuit a eu pour conséquence de jeter sur le pavé des milliers de femmes honorables. . . . .

» On ne peut dire qu'on prend une mesure humanitaire lorsqu'on substitue la faim à la fatigue. D'ailleurs, les femmes sont parfaitement libres de ne pas travailler et de mourir de faim pour se reposer, si telle est leur volonté.

» Le Congrès féministe de 1896 a émis le vœu, dans sa séance du jeudi 9 avril, que le travail des femmes soit libre tant que celui de l'homme ne sera pas réglementé.

(1) M. Octave Gréard a publié ces propositions dans *Éducation et Instruction.*

(2) Néanmoins se rappeler que le droit social (et politique) des femmes fut reconnu par des congrès socialistes : notamment par le *Congrès ouvrier socialiste* de Marseille, en 1879, et par le *Congrès ouvrier collectiviste révolutionnaire* de

» Nous profitons, monsieur le député, de ce que cette question est, de nouveau, à l'ordre du jour, pour protester énergiquement contre une loi qui a prouvé, par ses résultats, qu'elle est anti-humanitaire et favorise l'immoralité. »

Réglementer le travail! Se flatte-t-on de pouvoir empêcher la femme de travailler chez elle au moins, jusqu'à la maladie, jusqu'à la mort?

A ce misérable travail, souvent meurtrier, la condamne, au contraire, la protectrice bonté masculine ; lorsqu'elle n'a point pour résultat d'augmenter le nombre des Laïs du trottoir. Demander « la femme au foyer », dans le peuple des villes, c'est la demander, huit fois sur dix, « au coin de la rue », suivant le mot de madame Camille Bélilon, dans le même *Journal des femmes* (août 1896). Et madame Maria Martin, pour lui revenir, invitait nos députés à se rendre aux quartiers pauvres, à voir par eux-mêmes ce que rapporte « le travail des femmes proprement dit, le travail de l'aiguille ». — « Vous aurez peut-être des remords », après cette enquête, d'avoir fermé à l'ouvrière « les ateliers et les fabriques où elle peut gagner trois francs par jour. »

Troisième point de vue :

La loi *protège* la femme grosse, à partir d'une

Paris, en 1880. — Ne pas oublier non plus l'ouvrage de Bebel : *La Femme dans le passé, le présent et l'avenir.*

certaine date physiologique et, du même coup, elle *protège* l'enfant qui doit naître. Elle s'en admirerait. Mais résultat (observe encore madame Maria Martin) :

« *La femme sera de plus en plus épouvantée à l'idée de devenir mère* si, avec ce surcroît de dépense, elle doit perdre son travail. »

En d'autres termes : — Avec la conviction de servir l'intérêt de l'espèce (et de la patrie), on aboutit, par ces lois de coercition, à faire de la maternité pour la femme un tel péril économique qu'elle mettra toute sa prudence au plaisir (ou après) à se garder inféconde. Et si, malgré les précautions, le flanc boit la semence, on l'en débarrassera n'importe comment. Il faut que la vivante terre soit stérile.

Tant mieux, disent les malthusiens fanatiques. — Cela dépend, répondrons-nous. Partisan du néo-malthusianisme de M. Paul Robin (de Cempuis), nous savons que cet admirable calomnié, cet injurié sans reproche ni crainte, dirait avec nous : « C'est à voir ». Le principe néo-malthusien, hygiéniquement humanitaire (nous l'exposerons dans notre chapitre sur la mère et l'enfant), n'est pas de haine contre la vie et la fécondité ; il veut la vie belle, la fécondité saine, et non désastreuse économiquement, d'autre part, pour la famille et pour l'enfant — pour l'homme ou la femme que sera cet enfant, si la misère, la maladie, des tares héréditaires

le laissent vivre, devenir adulte ; tout dépend des cas, je le répète.

Et, quoi qu'il en soit, le but de la loi, non seulement n'est pas atteint, mais est, le plus souvent, jeté bas par cette loi même.

*
* *

Je n'ai encore rien dit de la fille-mère. Mais sa lamentable condition a été l'objet de tant d'écrits de toutes sortes, — brochures, livres, pièces de théâtre — de tant de discours !

On a réclamé pour elle, surtout, la recherche de la paternité.

Alexandre Dumas, dans ce dernier concert, s'illustra. Il fut la voix la plus retentissante, la plus émouvante. Emile de Girardin eut sa note, non sans éclat.

N'oublions pas Victor Hugo avec sa divine Fantine, mère de Cosette. C'était plaider auprès de tous les cœurs pour la recherche de la paternité, que dresser, aux *Misérables*, ces deux figures d'innocente douleur.

(Sait-on que Marat, dans un volume *très féministe*, plaida la même cause ? (1) J'ai fait une conférence à la Bodinière (mai 1896) sur Marat fémi-

(1) *Plan de législation criminelle.*

niste. Je peux sans ridicule avouer la surprise du public aux textes exhumés).

Enfin, si l'on veut posséder la question, son histoire et sa « géographie », suivant l'expression de l'auteur, il faut lire, de M. Raoul de la Grasserie, jurisconsulte savant, sociologue intéressant, *féministe* passionné, un volume intitulé : *De la recherche et des effets de la Paternité naturelle* (1).

Deux mots seulement ici : Marat demandait que le séducteur fût forcé d'épouser. Dumas qui, sûrement, ignorait l'ouvrage de Marat, fit même proposition.

Nous la repoussons pour plusieurs raisons :

1° Le mariage doit disparaître. Nous le voyons, déjà, se dissoudre. Il serait illogique d'y contraindre qui que ce soit. (Illogique si l'on pense comme nous.)

2° En admettant, même, le mariage pour chose bonne, utile, on n'aurait le droit d'y contraindre personne.

3° Ce serait vouloir le malheur du ménage, le martyre de la femme (à moins d'un miracle) avec, très vite, cette conséquence la plus fréquente : une instance en divorce ou en séparation.

(1) Sur cette question de la recherche de la paternité, voir aussi, de M. Léon Giraud, docteur en droit, la *Vérité sur la recherche de la paternité* (*La Revue critique de législation et de jurisprudence*). — M. Gustave Rivet, en 1890, déposa une proposition de loi.

Mais, tant que le mariage subsistera ; tant que la femme, non munie des moyens de gagner sa vie et celle de l'enfant, se trouvera, par l'abandon, en proie à la misère, — dans la tentation soit de l'infanticide, soit du suicide, soit de la prostitution, ou seulement provoquée par les circonstances à livrer l'infortuné produit de ce qu'on appelle sa « faute » à quelque hospitalière institution; il y aura crime légal dans l'indifférence d'un Code ne forçant point le père, le père recherché, et qu'on aurait *démontré*, à faire vivre d'une pension, durant des années, ce « produit » et la mère.

Bref, le problème est tout économique, socialement.

Quant à l'homme abandonnant une femme pauvre enceinte de ses œuvres, il n'y a pas à chercher : c'est un lâche, un lâche scélérat (1).

(1) Je ne parle point ici du *droit propre* de l'enfant naturel. Le mariage, et aussi l'héritage, ayant disparu, il n'y aura plus dans la *Cite* future l'abominable distinction entre les enfants dits légitimes et ceux que l'on qualifie de naturels — comme si les premiers étaient surnaturels. Mais sur cette distinction, je recommande un remarquable rapport parlementaire de M. E. Jullien, député de Loir-et-Cher (1892). Surtout lire l'excellent, l'éloquent petit livre de Emile Acollas : *Les Enfants naturels*, paru voilà plus d'un quart de siècle. Fondant toute sa philosophie sociale sur le droit de l'individu, Emile Acollas proclamait le *droit de l'enfant* indépendamment du droit de la mère. « Tous les enfants sont égaux devant la loi », c'était le premier article du projet de loi contenu dans ce bref ouvrage. L'éminent jurisconsulte renouait ainsi la tradition révolutionnaire, car il ne faut pas oublier l'admirable Code civil de la

*
* *

Du mariage, nous n'avons plus à rappeler (si souvent nous l'avons dit!) que, vente de la jeune fille par elle-même ou par sa famille, — ou par celle-ci et celle-là en même temps, — c'est de la prostitution et de l'esclavage (1). C'est un homme prenant possession d'une créature humaine, avec ou sans dot, comme d'un champ, d'une maison, ou, si vous préférez, d'un cheval ou d'un chien. L'indépendance économique de l'épouse ne lui rendrait pas la disposition de son être moral et physique.

Cependant le divorce, rétabli en 1884, portait au mariage un premier coup social d'une gravité que l'Église a bien sentie. Il faut la foi religieuse dans un peuple pour que certaines institutions survivent longtemps à de certaines blessures. La foi, chez nous, étant ou morte ou pâlissante, le mal heureux dû principalement à M. Naquet (sans oublier la campagne dramatique de Dumas et d'Augier) est bien irréparable. Si l'on n'avait tant abusé

Convention détruit ou affreusement mutilé par Bonaparte. — Et je répète que la recherche de la paternité ne peut être qu'une mesure transitoire, bonne pour la cité présente, jusqu'à l'émancipation totale du féminin — jusqu'à la Révolution sociale d'où surgira ce que j'appelle la Cité future.

(1) Lire Jean Grave et Sébastien Faure.

du fameux vers de Sully-Prudhomme sur le vase brisé, je dirais que le mariage en France, aujourd'hui, est comme ce vase. « N'y touchez pas. »

Mais, au contraire, on ne cesse pas d'y toucher pour élargir la brisure.

Récemment, Paul Hervieu, dans ses *Tenailles*, demandait que le consentement de l'un des époux suffît pour le divorce (1).

M. Naquet disait l'autre jour à un rédacteur de l'*Éclair* :

« Il faudra plusieurs étapes pour arriver au but qui est le retour à la loi de 1792. Mais nous sommes prêts pour la première étape qui consiste dans la revision de l'article 310, en vue de rendre obligatoires les conversions aujourd'hui facultatives, dans l'abrogation de l'inhibition faite à l'époux coupable d'épouser son complice, dans le rétablissement du consentement mutuel, et enfin, comme

(1) « Le divorce a lieu par le consentement mutuel des époux, ou par la volonté d'un seul » (article 2, tit. VI, liv. I, dans le projet de Code civil de la Convention). — Ce Code civil resta en effet à l'état de projet. Pourquoi ? Parce que, dit Emile Acollas, la Convention « le trouva encore trop peu philosophique, trop peu pénétré de raison. » Promulgué « il eût renouvelé en entier la législation de la famille et en particulier celle du mariage... Il contient une série de titres qui, après plus d'un siècle, paraissent, d'un siècle encore, « dépasser l'état actuel. » Bref, déclare toujours Emile Acollas dans son beau livre sur *le Mariage*, « jamais pareille œuvre de législation civile ne fut élaborée en aucun temps et chez aucun peuple. » Seulement « il n'y a pas dix légistes parmi les plus renommés en tous pays qui aient lu le Code civil de la Convention. »

conséquence, dans l'abrogation du délit d'adultère. Outre que ce délit fait intervenir l'action publique là où elle n'a que faire, il jure avec le sentiment de la société contemporaine qui repousse l'inégalité créée par nos lois entre l'homme et la femme.

Le législateur, en faisant de l'adultère une cause de divorce, et en mettant de ce chef les deux époux sur le pied d'une égalité absolue, a donné à l'adultère la vraie place qui lui convient dans nos codes, et l'heure me paraît venue de ne point lui en laisser d'autre et de supprimer les dispositions antédiluviennes dont les résultats sont si contraires aux espérances mêmes et aux désirs de ceux qui s'en font les défenseurs. »

Et la pensée de M. Naquet allait encore plus loin, j'imagine : jusqu'à la thèse des *Tenailles*, jusqu'au projet de la Convention. Et je suppose qu'il n'était pas dupe de son affirmation d'une « égalité absolue » entre les deux adultères; car il y a toujours — monstrueux — l'article 324 du Code pénal !

Madame Marya Chéliga, Polonaise venue à Paris voilà quinze années environ; fondatrice, en 1889, de l'*Union universelle des femmes :* âme, toute vibrante, de revendicatrice; parole impétueuse, écrivain de fougue et de verve cinglante, s'attaquait, l'hiver dernier, dans l'*Ornière*, pièce en trois actes, à cet article excusant le meurtre de l'épouse adultère, par le mari qui la surprend, dans la maison conjugale, en flagrant délit.

Cette excuse est le plus sombre vestige de l'antique sauvagerie dans nos lois.

Elle affirme — si l'on me permet l'alliance des deux vocables — avec une hypocrisie cynique le droit de propriété maritale, promu à la dignité du droit de mort, ou plutôt maintenu dans ce droit barbare sous une tragique pudeur d'expression légale.

En combien de chroniques, ici ou là, je me féliciterais d'avoir dénoncé cet abominable numéro 324, si elles avaient eu la moindre influence ! Mais les jurés, qui sont du sexe ayant tous ce droit d'assassin, ne se bornent point à l'application du dit article ; ils en étendent ordinairement le bénéfice à tout mari convaincu de « cocuage » et accusé *pour la forme* d'avoir supprimé la cocufiante.

Voilà, en 1896 encore, la façon dont le mâle, dans l'union « légitime », conçoit ses privilèges !

Pour le meurtre par l'épouse de l'époux adultère surpris en délit non moins flagrant au domicile non moins conjugal, inutile en effet de noter que le Code est implacable.

Il arrive aux jurés de se laisser émouvoir ; mais il faut que la meurtrière soit jeune, jolie, leur apparaisse au banc des prévenus comme, au théâtre, une belle actrice de drame. Ou bien c'est que son histoire révélée fut vraiment si atroce qu'elle en arrache des larmes (presque) au substitut lui-même, à l'avocat général ou au procureur chargé de requérir.

L'article 324, surtout dans l'élargissement criminel de sa criminelle indulgence *viriliste*, a d'ailleurs pour effet d'encourager au meurtre des hommes qui résisteraient fort bien à leur envie de se « faire justice », s'ils étaient sûrs, non de l'impunité, mais du contraire.

Dans la prétendue violence irrésistible d'une jalousie qui « voit rouge », les trois quarts de nos Othellos sont effectivement d'esprit assez lucide pour songer à *l'excuse légale*.

Il se disent qu'ils auront des « ennuis », mais qu'ils ne courent aucun risque. Leur existence sera troublée pendant quelques mois ; mais, vraiment, la suppression d'une personne au prix de cinq ou six séances chez un juge instructeur, de deux ou trois journées en Cour d'Assises, c'est pour rien : on peut, sans grand courage, offrir à ses nerfs cette satisfaction.

Même, soyez-en convaincus : ce n'est pas les trois quarts seulement de ces *assassins légitimes* qui, parmi leur fureur, ont le sang-froid du rapide calcul : c'est bien les neuf dixièmes — sur un total de cent, par exemple.

Et si l'on met à part certains cas d'indéniable égarement passionnel, *de jalousie sensuelle affolée*, car l'amour d'humanité plus haute ne tue pas, quel est donc réellement, sous le mensonge d'apologie, l'ordinaire mobile de ces exécutions domestico-tragiques ? L'amour-propre blessé ; la vanité

maritale bondissant frénétique sous l'offense, et s'appuyant du reste, en ce bond meurtrier, d'une théorie de *l'honneur* qui fait mieux que justifier la vengeance de sang — qui la prescrit.

Théorie burlesquement horrible aujourd'hui, chez les peuples de civilisation comparable à la nôtre, car elle n'y est généralement qu'une méprisable caricature macabre de l'espèce d'idéal sauvage (et raffiné) dont Caldéron fut le Shakspeare dans *El Medico de su honra* (*Le Médecin de son honneur*).

Tandis que le héros du sombre drame si espagnol immole à une véritable religion de l'honneur, pour la seule joie douloureuse de ce sacrifice de lâtrie, la malheureuse doña Mencia ; — espérant que *cela demeurera secret* ou plutôt que *cela passera pour un accident*, nos médecins de leur honneur opèrent à peu près tous, au contraire, *pour l'opinion :* afin de n'être pas *ridicules*. Plus d'un ne put se retenir de le confesser : de s'en faire gloire. Au village, ils tuent pour le village ; dans la petite ville, pour la petite ville ; aux villes grandes ou moyennes, pour « le quartier », pour les voisins, — et pour leur « monde », fussent-ils du peuple.

Jaloux sans doute, mais par lâcheté d'orgueil et, à la fois — l'analyse nous ramène toujours à cette cause première — par l'atavique certitude, dont j'ai tant parlé, du droit de propriété viril, dans le mariage, sur la femme, animal acheté, portant le

nom du mari comme un chien sur son collier le nom de son maître.

Ce droit de propriété, rien ne paraît à certains pouvoir l'amoindrir pour eux : n'eussent-ils plus même, et depuis des années, qu'un dédain de chair, humiliant et cruel, au contact d'une épouse encore jeune, encore désireuse de caresses, d'amour ; ce dédain s'aggravât-il d'impuissance, car celle-ci, dans la privation de toute « politesse » cubiculaire (ces « politesses » sont l'excuse du galant homme marié qui ne peut plus que distraire son amoureuse compagne), celle-ci devrait être pour la femme adultère la suprême « circonstance » sexuelle non pas atténuante mais bien justifiante. Et des époux tragiques, il y en eut, il y en a de l'une ou de l'autre de ces deux espèces ; et ils se pavanèrent, ils se pavanent dans leur sanglante hypocrisie *passionnelle :* sachant qu'il faut cet adjectif à la Loi. En réalité, passionnés uniquement d'un droit de possession qu'ils n'exerçaient plus, mais n'entendaient abandonner à personne, on doit les comparer, disait un jour Henry Bauër, « à ces fermiers qui laissent pourrir les fruits sur l'arbre », mais s'arment d'un fusil ou d'une fourche pour qu'on n'y touche pas.

Tantôt ils abattent le maraudeur ; tantôt le fruit même — ce qui, nous l'avouerons, est de sagesse supérieure, leur donnant une sécurité définitive. Parfois ils font coup double, jettent l'homme sur

le fruit ou le fruit sur l'homme — et l'acquittement n'en est pas plus douteux. Mieux alors : il arrive qu'*empoigné*, comme au dénouement d'un drame bien *corsé*, le public, dans la salle d'audience, puis le peuple dans la rue salue d'applaudissements et de bravos le rude fermier absous, triomphateur deux fois sanglant du masculin privilège conjugal d'humaine propriété.

Mais pourquoi donc nous écouteraient les « soutiens » du Mariage, quand nous demandons l'abrogation de cet article 324 ? Nous sommes d'une naïveté qui prête vraiment trop à leur ironie. Cet article est la flèche hardie, mais logique, si je puis ainsi parler, de l'édifice qu'ils admirent, dont ils ont fait le centre de leur cité.

Que proclame, en effet, l'article 213 du même beau Code ? « La femme doit obéissance. »

Fût-elle majeure et très majeure, la voilà mineure pour l'entière durée de cette union. Tant que le mari vivra, elle sera légalement *une enfant*. Or, il est bien certain que le père n'a pas le droit de tuer ses petits, ni ses petites ; mais cette *enfant particulière*, qu'il n'a pas faite, il se trouve être à la fois, contre elle, époux et père ; et comme elle peut, de la *spéciale désobéissance appelée adultère*, outrager en lui les deux hypostases tout ensemble, c'est justice, en cette métaphysique positive, ou plutôt en cette théodicée sociale, que le dieu

double offensé soit au moins *excusable* d'un mouvement de violence tragiquement divin.

Ce qu'il faudrait reprocher au dit Code, c'est, ailleurs, de considérer l'adultère féminin sous l'aspect, non d'un crime, mais d'un délit. Il y a là timidité inqualifiable, contradiction désolante. J'ai lu, je ne sais où, que Napoléon, cœur généreux, cerveau sans chimères, voulait qu'il y eût crime. A la bonne heure! Voilà du vrai génie — et de veine antique. On aurait pu soit lapider l'épouse infidèle comme chez les Hébreux, soit la faire dévorer par des chiens comme dans l'Inde brahmanique, soit, plus doux, restaurer simplement l'ancien droit français qui la jetait au couvent où, deux années, elle attendait le pardon marital, puis, ce temps passé, prenait le voile pour toujours, si le mari n'était venu, d'une âme évangélique, remettre le péché. Des législateurs, non désempoisonnés tout à fait de l'esprit révolutionnaire, trahirent le vœu du génie. Elle ne fut passible que d'un emprisonnement de trois mois à deux ans — comme une honorable voleuse. Au moins l'époux adultère — et dans le cas le plus grave (entretien d'une concubine au domicile conjugal) — n'eut-il à craindre qu'une amende.

Cessons de plaisanter.

Pourquoi cette inégalité dans la peine (et, à plus forte raison, pourquoi l'article 324) — maintenant surtout que la loi du divorce a fait de l'adultère un

suffisant motif d'absolue séparation, sur la plainte de la femme comme de l'homme?

L'ancienne unité logique de l'édifice Mariage devrait au moins se remplacer par une nouvelle harmonie dans l'édifice reconstruit. C'est, aujourd'hui, de la cacophonie architectonique : et la flèche sanglante, pour reprendre ma comparaison de tout à l'heure, ne tient plus qu'à moitié sur un toit d'Arlequin, de même qu'on voit trembler au vent les inégales pénalités menaçant des fautes par ailleurs nivelées.

Il y a sans doute un argument à l'appui de cette différence pénale; un seul et que fournissait déjà le tribun Faure au Corps législatif, voilà près d'un siècle : — L'adultère féminin « peut faire entrer dans la famille légitime un enfant qui n'appartient point à celui que la loi regarde comme le père. » Mais elle est irréfutable, cette réponse qu'il me plaît emprunter à Marat, dont Faure ignorait probablement le *Plan de législation criminelle :* « N'est-ce pas la même chose pour la société que l'homme aille porter un héritier chez son voisin ou que la femme le reçoive chez elle? » Autrement dit, l'argument ressassé depuis (si souvent) n'aurait de valeur qu'à cette condition : *L'homme s'interdisant d'aimer la femme mariée,* afin de ne pas risquer d'introduire en un ménage légal un enfant secrètement illégitime. Or, les mêmes clubmen, bourgeois, ouvriers ou paysans qu'hypnotise le

sophisme ici dénoncé, n'y démêlent pas du tout cette gênante leçon, et montrent, *sans passion d'ordinaire, pour le seul plaisir,* un bel entrain à essayer de séduire l'épouse d'autrui, dès qu'il leur semble possible. Bien plus : nombre d'entre eux sont mariés eux-mêmes et témoignent ainsi ne faire état de l'argument qu'à leur profit, pleins de mépris là-contre dès l'instant qu'il s'agit d'un ménage étranger.

Toujours, donc, l'admirable inconséquence égoïste du mâle ! les deux éthiques, avec la femme victime !

Ou le mariage est un contrat totalement synallagmatique, signé par deux consciences également libres ; ou il n'est... que ce qu'il est dans nos sociétés d'hypocrite barbarie : une *légalisation du droit de la Force.*

Même au point de vue des intérêts, *il n'unit point ; il subordonne le faible au fort* — nous l'avons assez dit et prouvé. Du moins, la dernière preuve en aura-t-elle été produite pour le mariage français, quand j'aurai cité cet article du Code : « La femme est obligée... de suivre » le mari « partout où il juge à propos de résider » ; puis cet autre : « La femme ne peut *ester*... sans l'autorisation de son mari, quand même elle serait marchande publique, ou non commune, ou séparée de biens. »

Enfin, dans un récent numéro du *Mercure de*

France (1), un poète — Robert de Souza — en quelques lignes d'heureuse synthèse, établissait qu'il fallait à la femme un « immense effort *administratif* et *politique* » pour arriver à « pouvoir disposer d'elle », sous le seul point de vue particulier et supérieur de son développement psychologique dans le mariage.

Mais, ne fût-elle point mariée, elle ne peut témoigner aux actes de l'état civil ni aux actes privés. (Mademoiselle Chauvin, docteur en droit, a rédigé pour l'*Avant-Courrière* de madame Schmahl une proposition de loi relevant la femme de cette double incapacité.) Quant aux conseils de famille, on sait que la mère y est admise (ou bien une « ascendante »), mais non la sœur, la tante, une cousine; et l'on sait, d'autre part, que reçue, appelée même comme témoin dans les causes criminelles (ainsi, d'ailleurs, que dans les civiles), ayant à la barre cette faculté de marquer une tête, d'un mot, pour la mort, la femme n'est pas juré (2). Cependant, disais-je à la Bodinière (3), « la justice virile n'est qu'une moitié de justice. — La plus sûre ? — La moins humaine, en dépit « d'emballements » parfois déplorables. — La femme n'est point l'ennemi du *Juste* parce qu'elle a peu de goût pour la loi écrite ; elle corrige, au

(1) N° 82 (octobre 1896).

(2) Il n'y a de femmes jurés qu'en Amérique dans le Wyoming (États-Unis).

(3) 9 février 1895.

contraire, les sévérités *injustes* de cette loi par le sentiment vif des circonstances, des cas si divers, par son intuition psychique et surtout par ses privilèges naturels d'émotion. La justice sociale ne serait vraiment la justice que le jour où la femme, dans un des plateaux de la balance symbolique, pourrait jeter le poids de son cœur ».

Des droits politiques, maintenant, il va de soi qu'elle ne saurait avoir même *l'alpha*, dans cette multiple servitude sociale (1).

Prostitution! Que de fois, jusqu'en ce chapitre, il m'est tombé de la plume ce lourd vocable sinistre, d'une chute fatale ou, si vous préférez, nécessaire!

« Pauvreté! pauvreté! c'est toi, la courtisane! » disait Musset; et les premières pages de ce chapitre ont achevé la démonstration de cette économique vérité (2).

(1) Je me reprocherais de ne pas recommander très vivement l'ouvrage considérable de M. Louis Frank : ***Essai sur la Condition politique de la Femme.*** C'est une véritable encyclopédie féministe, de la plus sûre documentation et nourrie d'idées. M. Louis Frank a écrit encore : ***La Femme dans les emplois publics***, et ***Le Grand Catéchisme de la Femme.***

(2) Il me paraît bon de rappeler la trop juste apostrophe du poète aux femmes du monde sans pitié pour les misérables de la prostitution :

Vos amours sont dorés, vivants et poétiques.
. . . .
Vous n'avez jamais vu le spectre de la Faim
Soulever en chantant les draps de votre couche,
Et, de sa lèvre blême effleurant votre bouche,
Demander un baiser pour un morceau de pain.

La sensualité masculine eut toujours (à peu près partout), pour la fournir de chairs vénales, cette incomparable proxénète : la misère spéciale du Féminin, dans le travail même.

Et l'actuel Militarisme est venu tripler, quadrupler par l'Europe presque entière l'ancienne importance de la sexuelle « demande » soldatesque; augmentant « l'offre » à proportion.

Offre libre (si ce qualificatif n'est point, ici, d'ironie féroce) ou par la maison « de joie; » car aux plus petites villes point de caserne sans une Maison.

Le troupeau de quelques têtes claquemuré dans ce claque-dents, c'est pour le grand troupeau de l'autre sexe, en la cité campé, qu'il s'apprête à sourire, à chanter, à boire et à tous les jeux de luxure, — chaque soir.

La nuit descend, soldat! Tu es en rut, ayant reçu de « la famille », ce matin, un mandat. Il faut peu, d'ailleurs, pour aller te satisfaire là-bas. Cours. — Mais si, un autre soir ou un autre matin, t'habillant ou te déshabillant, tu pâlis au spectacle, sur toi, d'un menu signe trop terrible, ne maudis point la pauvre fille aux baisers de laquelle tu as cueilli le venin! Il est probable, vois-tu, qu'elle le tenait d'un de tes camarades; et toi-même, j'en ai peur, après des soins grossiers, tu hausseras les épaules, dans un besoin de jouissance trop fort, et tu retourneras où l'on t'a pourri : te « fichant » de

pourrir à ton tour, car la fille malade qui t'a transmis son mal est partie, et c'est une malheureuse, encore saine, que sans doute tu vas étreindre...

La caserne ! la Maison ! Celle-ci produit de celle-là ou, si l'on veut, annexe indispensable et, pour ainsi dire, fraternelle.

Il est des villes où la décence administrative a même *toléré*, par surcroît de *tolérance*, une proximité rendant manifeste ce lien moral.

Lucien Descaves, en des pages de *Sous-offs*, d'un burin solide et fin a fait saillir cette parenté : « La Maison se couchait quand s'éveillait le Quartier ; l'alternance des services était combinée à souhait pour l'hygiène et la récréation du serviteur de l'irréfragable Patrie. Une édilité complaisante avait même encouragé le voisinage des deux collèges, les jugeant incomplets l'un sans l'autre, les rapprochant, rêvant une contiguïté d'édifices plus parfaite... » Et dans la fin de la phrase se trouvent, ne pouvaient pas ne point se trouver deux mots dont je me suis servi : le substantif *annexe*, l'épithète *fraternelle*. Mais Descaves, poussant plus loin que je n'ai à le faire ici, applique l'adjectif à la vie comparée du soldat et de sa Vénus prisonnière : à leur analogue, à leur « harmonique » imbécillité forcée.

De tous les hommes, en effet, qui favorisent la prostitution-métier en usant de la fille, les serfs de la caserne sont les plus innocents.

Mais la fille à soldats peut quand même répondre, comme toutes les autres filles : « Si je vends, c'est qu'on achète. » Formule prêtée par Clémenceau, dans le *Grand Pan*, à une « bête de plaisir » qu'il fait se défendre devant un tribunal.

(Le plaidoyer de cette bête humaine ne remplit que deux pages ; et, du reste, il n'y est pas question de la Maison. C'est une fille du trottoir qu'on entend. Il faut se rappeler, pour les maîtresses cloîtrées du soldat, l'admirable étude oratoire d'Ajalbert dans la *Fille Elisa*.)

Oui, je me vends parce qu'on achète de la chair de femme, des caresses et des étreintes de misérables comme moi... Et je suis au lupanar (ou dans la rue) parce que les circonstances m'y ont entraînée ; circonstances dont votre ordre social tout entier est responsable. J'ai eu faim, ou j'ai eu peur d'avoir faim : peur trop fondée. Il faut que je mange, n'est-ce pas ? J'ai bien ce droit de vouloir manger. Or, le mâle en quête ou facilement excité nous donne le pain — et l'eau-de-vie ou l'absinthe, nos consolatrices. Puis, si vous l'ignorez, apprenez-le : plus d'une, parmi nous, est devenue ce qu'elle est par surprise. Plus d'une, aussi, parce qu'elle fut séduite et lâchée. Laissez-nous donc essayer de vivre sans nous insulter après avoir joui de nous, car votre mépris est de trop, vraiment. Et vos lois

contre nous sont monstrueuses — de la première à la dernière. Tout être est libre de se vendre, qui le juge utile ; et cela n'est pas utile, mais nécessaire à des centaines de milliers de femmes, par votre Europe et même en Amérique.

Ainsi, justement, selon moi, parlerait une fille consciente, intelligente ; dressant en quelques phrases, contre l'homme et la Société, un acte d'accusation sans réplique.

Pour les maisons publiques, où certains voudraient enfermer toute la prostitution, au nom de la Pudeur (et de la Santé virile), rien de plus ignoble déjà que l'officielle faveur dont elles sont l'objet ; car c'est là réellement une complicité. Mais la police des mœurs fait davantage. Active à seconder les tenancières ou tenanciers dans leur chasse commerciale, elle va jusqu'à *inscrire des mineures*, morceaux naturellement de haut goût pour les hommes un peu mûrs et les vieillards. Et elle ne s'inquiète pas des moyens employés pour amener ces enfants, *vierges quelquefois*, à se laisser embaucher. M. Yves Guyot, dans un livre excellent d'un bout à l'autre, qu'il n'écrirait peut-être plus aujourd'hui (il était socialiste alors), a exposé les ruses diverses, toutes abominables, des pourvoyeurs ou pourvoyeuses ; montrant, par le récit des procès intentés à Bruxelles en 1881 contre douze proxénètes, que la police et parfois des médecins de dispensaire ferment les yeux sur les pires

infamies d'illégalité. Puis, il y a la dette, sous laquelle la fille, une fois internée, est chaque jour écrasée un peu plus : suite de vols savamment combinés, dans leur impudence, que *protège* la police; car s'il arrive à quelqu'une de ces femmes, s'évadant, d'emporter soit du linge, soit une parure, soit ses propres vêtements *qui ne sont point à elle* (*rien n'est à elle*), la police, *sans enquête, sur la seule plainte de la matrone*, condamne la délinquante à plusieurs mois de réclusion. Le but de cette police, c'est qu'à une créature tombée en cet enfer de la prostitution, il soit impossible *matériellement* de remonter au jour, à la vie libre...

Quelle autre forme de l'esclavage, dans nos sociétés, comparable à celle-ci?

Mais, en outre, des spécialistes ont établi que l'argument sanitaire, unique raison d'apparence sérieuse invoquée par les défenseurs du « système » (c'est leur mot), est un odieux mensonge. En ces bagnes de pseudo-sûreté vénérienne, les maladies du même nom fleurissent, au contraire, à miracle. Et l'observation doit s'étendre aux filles soumises de la rue. Le docteur Charles Mauriac l'a démontré (1), ne cesse de le répéter. Fournier le démontrait. Le docteur Laborde, tout récemment, saisissait l'Académie de médecine d'un vœu d'affirmation collective mettant le fait hors de doute

(1) Voir la *Prostitution*, par Yves Guyot.

pour le public — et les pouvoirs publics. Enfin, ces jours-ci, lisant l'ouvrage du docteur Barthélemy (1) sur la *Syphilis,* j'y trouvais que les 4,000 inscrites, sur les 100,000 femmes environ qui vivent à Paris de la prostitution, seraient peut-être « à elles seules plus dangereuses que toutes les autres ».

Aveu grave de la part de l'éminent médecin, puisque son livre a pour objet de faire instituer une loi sanitaire internationale, dirigée contre la syphilis. Et je ne dis pas que si l'on suivait exactement ses conseils, quelque bien ne serait pas obtenu. Mais le difficile serait de les suivre exactement. On n'arriverait, voilà la vérité, qu'à rendre plus malheureuses, sous un régime de terreur, l'immense majorité des prostituées. Et cela, contre l'éternel droit : car il faut y revenir, se vendre est un droit aussi bien que se donner, *droit absolu;* et l'assimilation est sophistique, du commerce de son corps chez la fille à un autre commerce, quel qu'il soit.

A l'homme de se garder; c'est un peu plus digne, et je ne sache pas qu'en Angleterre, où n'existe aucune sorte de réglementation, la Syphilis soit un plus grand péril que chez nous. Il n'y a qu'une solution, la solution de liberté; en attendant que

(1) Le docteur T. Barthélemy est « Médecin nommé au concours de Saint-Lazare ». — Son livre : *Syphilis et Santé publique* » parut en 1890.

les causes économiques profondes et les causes morales de la prostitution se soient évanouies.

Quand le travail nourrira la femme, lui assurant aussi le gîte et le vêtement, et que l'homme en elle respectera l'humanité, qui, moralement, n'a pas de sexe, il n'y aura plus de prostitution. Jusque-là, vouloir même réprimer l'exploitation, comme dit le docteur Barthélemy, c'est vouloir affamer la misère.

Et pour les hommes, encore une fois, qui risquent leur santé aux bras de ces raccrocheuses — s'ils sont majeurs — tant pis ! Si mineurs, punissez la femme : le droit commun vous arme, je crois.

Des victimes innocentes dans la famille, épouses, enfants, vous émeuvent ? Avec vous, autant que vous, je les plains. Mais qui fut donc coupable : la fille en son métier, ou l'époux, le père — ou encore le jeune homme, mal guéri, qui, d'imprudence scélérate, se marie quand même ?

D'ailleurs, la syphilis, combien d'hommes ne se font aucun scrupule de la propager ! sans l'excuse du pain quotidien à gagner, il me semble ; pour un instant de plaisir, voilà tout.

Et ce sont les filles contaminées par ces « joyeux » qu'on accusera !

Puis, la provocation, vous demande Clémenceau, où commence-t-elle, où finit-elle ? « Emprisonnez les filles du ruisseau, que ferez-vous des autres ? » Et il met dans la bouche de sa *racoleuse* imagi-

paire ces irréfutables propos : « Ce qui vous choque, c'est la prostitution apparente... Ce qui m'étreint, moi, c'est la déchéance de la défaite sociale. Quand vous m'aurez contrainte à la cacher, en sera-t-elle moins douloureuse, et de quel bienfait croirez-vous avoir doté l'humanité en l'éblouissant du vice heureux, dans la privant des salutaires réflexions que pouvait suggérer l'autre ? »

Enfin, n'oublions pas que la vraie guerre noble à la prostitution fut entreprise et continue d'être menée par des femmes. Guerre double : par l'Œuvre qui relève ou qui préserve en même temps que par l'incessante affirmation du droit de la femme à disposer de son corps.

Elles ont des alliés très ardents ; elles en eurent dès la première heure. Mais à qui M. Yves Guyot croyait-il devoir l'hommage public de son livre ? A madame Joséphine Butler, « secrétaire général de la Fédération pour l'abolition de la prostitution officielle », qui, bien avant d'organiser cette Fédération, fondait à Liverpool des asiles pour les jeunes filles jetées à la rue par la misère. Et qui donc, chez nous, a créé « l'Œuvre des libérées de Saint-Lazare », dirigée aujourd'hui par madame Bogelot ? L'ardente abolitionniste, mademoiselle Pauline de Grandpré.

Le Congrès de Genève, dont mesdames Butler et Venturi furent l'âme, avec MM. Stansfeld et Humbert, vota (1877) que « l'inscription d'office est une

atteinte à la liberté et au droit commun » ; que « la visite médicale obligatoire est un outrage à la femme », et que de « l'inégalité monstrueuse » ainsi établie entre les sexes, tout le résultat, par dérision, se trouve être ce développement du péril vénérien. Il faut, notait encore ce Congrès, ouvrir « à la femme tous les emplois industriels qui peuvent la soustraire, par le travail, à la misère et à la prostitution ». Il faut ne lui fermer « aucune branche d'instruction et d'éducation ». Il faut multiplier les « œuvres de secours », fonder partout des « *Homes* dont le système soit aussi peu que possible pénitentiaire » (1) ; etc...

Dans la Cité de nos songes d'avenir, songes scientifiques, ces *Homes* seront inconnus, étant inutiles ; mais dans le duel présent des sexes, où l'homme a toutes les forces sociales au service de sa force, nul moyen de *réaction* n'est à dédaigner pour la victime, l'esclave.

*
* *

Il me resterait à dire quelques mots de « la femme seule », qui ne se prostitue point ; des vieilles filles dont les parents sont morts, ou qui luttent pour la vie loin d'eux ; des veuves...

(1) Voir le texte complet des résolutions votées en ce Congrès mémorable, dans le livre de M. Yves Guyot : *La Prostitution*.

Hélas ! à toutes les « isolées » sans fortune, qu'elle est triste, en nos sociétés, l'existence ! Elles ont des « clubs » aux États-Unis ; mais en France, par exemple, un « club de femmes », de quelles railleries, souvent fangeuses, l'homme accueille-t-il cette proposition (1) !

La femme qui veut vivre par soi, pour soi, être une personne, nous ne savons que l'insulter.

Cité future, sur le seuil de laquelle, vingt fois, trente fois, j'ai eu le pied, où j'ai même pénétré

(1) Pourtant madame Février de Marsy, de rare courage, a osé fonder à Paris un premier cercle de femmes, le *Ladies' Club* (janvier 1896). L'extrait que voici des Statuts dispense de tout commentaire :

« L'Association féminine a pour but de réunir, de grouper en une sorte de famille, en une aimable camaraderie, toutes les femmes que leur état social laisse isolées et de leur créer un centre bienveillant où elles puissent trouver, dans une solidarité amicale, le moyen de se soutenir, de se protéger, de se venir en aide, en un mot de profiter des bienfaits que l'Association met à leur disposition tant sous le rapport du bien-être et de la distraction que sous celui de l'utilisation de leurs talents artistiques, musicaux ou littéraires.

» Art. IX. — Toute discussion *politique ou religieuse est formellement interdite.*

» Art. XI. — Les *jeux de hasard et d'argent* sont *rigoureusement interdits.*

» Art. XIII. — Il sera fait une exposition permanente des œuvres artistiques, dessins, peintures, sculptures, *travaux à l'aiguille,* travaux d'art de tous genres exécutés par les membres de l'Association.

» Art. XIV. — Toute personne désirant faire partie de l'Association devra s'engager à n'apporter dans ses rapports

par plus d'une large avenue (mais vite il me fallait revenir sur mes pas), tu seras l'autonomie pour toutes comme pour tous; tu seras le Droit universel, le Droit *humain!*

avec les membres déjà admis que la plus grande bienveillance en même temps que son concours le plus sincèrement dévoué à l'œuvre. » Etc.

DEUXIÈME PARTIE

LA CITÉ FUTURE

SOUS LE POINT DE VUE

DE L'HUMANISME INTÉGRAL

I

LE DROIT HUMAIN

On sait le mot de Victor Hugo : « Le dix-huitième siècle a proclamé le droit de l'homme ; le dix-neuvième proclamera le droit de la femme ».

Le prophète faisait trop d'honneur à ce dix-neuvième siècle qui va disparaître sans avoir rempli la prophétie.

Mais il ne se sera trompé que de peu.

La *Déclaration des droits de la femme*, trop de femmes la préparent, soutenues par des hommes de trop de foi pour qu'il n'y ait pas bientôt un coup de tonnerre dans lequel le Droit de l'humanité entière, le Droit humain, foudroyant les vieux codes, les vieilles religions, toutes les tyrannies sociales, érigera lumineuse et bonne la Cité définitive.

Le Droit humain ne peut pas être seulement,

en effet, l'égalité des sexes dans la cité présente.

Le premier résultat de cette égalité proclamée, son résultat presque immédiat, serait de faire craquer de toutes parts l'actuelle Jérusalem. Toutes les formes du servage économique, le féminin génie libéré ne s'y pouvant mouvoir les briserait de ses premiers gestes.

Les *Droits de l'homme* demeurent des mots, abstraction de vertu comprimée, impuissante, parce que la femme n'est pas libre. Qu'on lui fasse justice, toute l'iniquité sociale s'écroule.

La guerre est tuée, la prostitution s'évanouit, l'argent oligarchique se fond ; le travail, pour tous, est nécessité heureuse, harmonique, assurant la dignité de chacun dans la paix d'universelle indépendance.

L'intégral développement de l'individu fait le progrès tranquille du *cosmos* humain.

*
* *

C'est bien ainsi, d'ailleurs, que *voient* les *voyantes* du *Féminisme militant ;* s'il est quelques bourgeoises restant bourgeoises en leurs inconséquentes revendications.

Car ce n'est pas seulement un homme comme Edward Carpenter qui le proclame en ces termes : « Délivrance de la femme signifie en même temps

délivrance de la masse populaire, hommes et femmes, et cessation de l'esclavage économique. » (1)

Les véritables cerveaux du *Féminisme* féminin, *en demandant l'affranchissement de la femme dans la société présente*, dressent le plan d'une Cité future.

Il suffit au philosophe d'éliminer de leur magnifique programme d'avenir *ce qu'elles ont raison de vouloir pour tout de suite.*

Il faut que, d'abord, elles obtiennent tout le droit compatible avec l'organisation sociale d'aujourd'hui ; ce droit obtenu, la Cité nouvelle en surgit infailliblement.

Les preuves, les voici :

A. Cahier rédigé par la *Fédération Française des sociétés féministes :*

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

« *L'unité, dans la famille, dans la nation, dans l'humanité!*

» L'unité ne peut se faire si une moitié des membres de la famille, de la nation et de l'humanité est exceptée des avantages dont l'autre bénéficie ou si elle est seulement infériorisée sur quelques points.

» Or, la femme, à notre époque et dans notre pays, n'occupe pas la place due à sa qualité d'être humain : elle

(1) *La Femme et sa place dans une Société libre.* (*La Société nouvelle*, juin 1896.)

est infériorisée par le code et, le plus souvent, sacrifiée dans la famille et dans la société.

» En témoigne sa servitude économique et domestique, ainsi que les articles du code qui la concernent.

Le dix-huitième siècle a proclamé les droits de l'homme, laissant la femme en dehors de son œuvre libératrice ; *le dix-neuvième siècle doit proclamer le droit humain*, sans distinction de sexe.

» L'unité doit être dans la loi si on veut la retrouver dans la famille, dans la nation, dans l'humanité.

» Le droit primordial est *le droit à la vie :* la femme génératrice a ce droit autant et plus que l'homme.

» Le droit humain comprend également :

» Le droit *à la vie économique*, c'est-à-dire à toutes les fonctions, services, carrières dont les hommes seuls bénéficient jusqu'à ce jour ;

Le droit à l'*hygiène* et à l'*éducation*, c'est-à-dire *au développement moral, intellectuel et physique* ou développement intégral de l'être ;

» Le droit à *la vie civile,* c'est-à-dire à la possession et à l'exercice de droits individuels égaux à ceux de l'homme ;

» Le droit à *la vie civique*, c'est-à-dire aux moyens de remplir, concurremment avec l'homme, tous les devoirs sociaux et politiques ;

» Le droit à la vie et à la protection pour l'*enfance* et pour la *vieillesse*.

LE DROIT A LA VIE

» La Fédération considérant :

» Que l'individu, homme ou femme, a un minimum de besoins qu'il lui faut satisfaire, sous peine de compro-

mettre sa propre existence, et par suite, celle de l'espèce ;

» Que, pour satisfaire à ce minimum de besoins, un minimum de salaire importe ;

» Qu'il est avéré que ce minimum de salaire est refusé à la plupart des femmes qui n'ont d'autre ressource, pour compenser leur salaire insuffisant, que la prostitution ;

» Réclame :

» 1° *L'accès aux femmes de toutes les professions, carrières, métiers pour lesquels elles justifieront des capacités nécessaires ;*

» 2° *Un minimum de salaire suffisant à assurer l'existence ;*

» 3° *Le salaire égal à capacités égales pour les deux sexes dans tous les métiers, services, professions, carrières où ils seront employés.*

LE DROIT A LA VIE ÉCONOMIQUE

» La Fédération considérant :

» Que la dignité de la femme a pour sauvegarde le travail ;

» Qu'un être humain n'a pas le droit de limiter le champ d'action d'un autre être humain ;

» Que certaines fonctions — celles par exemple qui exigent plus particulièrement du tact et du dévouement, tels les emplois de visiteurs, enquêteurs de l'Assistance publique, les fonctions d'éducatrice de l'enfance, etc., incombent plus naturellement à la femme :

» Demande :

» *Que toutes les fonctions publiques et tous les services*

administratifs soient accessibles aux femmes comme aux hommes, cette latitude pouvant et devant créer entre les spécialités une sélection profitable aux intérêts sociaux.

LE DROIT AU DÉVELOPPEMENT MORAL ET PHYSIQUE

» LA FÉDÉRATION CONSIDÉRANT :

» Que l'individu, homme ou femme, a droit au développement intégral de son être physique, intellectuel et moral ;

» Que ce développement importe au double point de vue de l'individu et de l'espèce : tant vaut l'homme, tant peut l'homme ;

» Que l'expérience a prouvé que l'éducation donnée en commun aux deux sexes et par des éducateurs des deux sexes, ne présente pas les inconvénients qu'on avait appréhendés ; qu'elle est, au contraire, un puissant stimulant pour le développement des intelligences, le progrès des études et de la moralisation ; qu'elle est le meilleur moyen de mettre l'éducation des femmes en harmonie avec celle des hommes — et réciproquement — et par là de constituer l'unité dans la famille ;

» DEMANDE :

» 1° *Que toutes les écoles nationales, départementales et communales soient ouvertes aux femmes comme aux hommes, ainsi que les diverses facultés des sciences et des lettres ;*

» 2° *Que les femmes soient admises à tous les concours et à tous les examens aux mêmes titres que les hommes ;*

» 3° *Que les écoles de tous les degrés soient organisées de manière à pouvoir être ouvertes aux élèves des deux sexes et dirigées par les deux sexes.*

LE DROIT A LA VIE CIVILE

» La Fédération considérant :

» Que la femme est un être humain comme l'homme; qu'elle a, vis-à-vis de la société et surtout vis-à-vis de l'espèce, des charges et une utilité plus grandes que lui; que la société n'a par conséquent ni droit ni intérêt à mettre la dignité de l'un à plus haut prix que la dignité de l'autre, non plus qu'à avantager l'un au détriment de l'autre ;

» Considérant que les conditions de la vie économique actuelle forcent les individus, hommes et femmes, à chercher *individuellement* leurs moyens d'existence, substituant les efforts antagonistes aux forces de la coopération, — la femme se trouvant de plus en plus avoir à demander au travail individuel les ressources que la vie de foyer ne peut lui assurer, et à faire à l'homme une concurrence d'autant plus meurtrière qu'elle s'exerce sur un terrain créé par lui et pour lui, et que notre organisation économique ne garantit pas à la femme les mêmes droits au travail qu'à l'homme.

» Considérant que ses fonctions de reproductrice sont limitées et compromises par sa vie sociale de producteur et qu'elle ne peut assurer son existence individuelle qu'au détriment de sa vie sociale et sexuelle :

» Demande :

» *L'abolition de tous les articles du Code qui établissent l'infériorité de la femme vis-à-vis de l'homme.*

LE DROIT A LA VIE CIVIQUE

» La Fédération considérant :

» Que les intérêts de la femme et de l'homme, au point

de vue social comme au point de vue individuel, doivent être solidaires et non antagonistes comme ils le sont actuellement ;

» Que les charges sociales, pour la femme, sont égales, sinon supérieures à celles de l'homme ;

» Demande :

» *Que la femme soit appelée, au même titre que l'homme, à participer au gouvernement du pays.*

LE DROIT A LA VIE ET A LA PROTECTION POUR L'ENFANCE ET POUR LA VIEILLESSE

» La Fédération considérant d'une part :

» Que l'enfant a droit à la santé, à l'éducation intégrale, au développement libre et complet de son être ;

» Que l'intérêt de tous est que ces droits de l'enfant soient respectés ;

» Demande :

» *Que l'enfant, depuis sa conception jusqu'à l'âge de seize ans, soit protégé par la tutelle sociale contre les misères physiques et intellectuelles et contre l'arbitraire familial, pédagogique, administratif et patronal.*

» La Fédération considérant d'une part :

» Que la femme, comme l'homme, qui aura, par son travail, non seulement pourvu à son existence, mais à celle de ses semblables, doit être assurée dans sa vieillesse d'une contribution réciproque de la part de la Société ;

» Demande :

» *L'assistance sociale pour les invalides du travail, hommes, femmes et enfants.*

» *Rédigé conformément à la décision prise au Congrès international féministe tenu, les 12, 13 et 14 mai 1892, à la mairie de Saint-Sulpice (VIe Arr.).*

» *Voté à l'unanimité par la Fédération française des sociétés féministes, en son Assemblée générale, tenue le 26 mars 1893, à la mairie d'Anjou (VIIIe arrondissement).* »

B. Programme du *Cercle de la Solidarité* (1).

« Le but est de grouper les femmes dans un esprit de solidarité, d'union et d'aide mutuelle et de revendiquer les droits civils et politiques de la femme.

» La Société embrasse largement *toute la cause de l'émancipation économique et sociale de la femme.* »

C. Programme de la *Ligue Française pour le Droit des femmes :*

« Droits civils.

» Admission des femmes dans l'administration de l'Assistance publique.

» Suppression des lois et décrets réglementant la prostitution.

» *Éducation intégrale* et accès aux grades et aux emplois qu'elle concède ; *co-éducation.*

» A travail égal, salaire égal pour les deux sexes.

» Droit pour la femme mariée de disposer du produit de son travail.

» Électorat et éligibilité des commerçantes aux Tribunaux de Commerce et des ouvrières aux Conseils de Prud'hommes.

(1) Secrétaires du Cercle, mesdames Eugénie Potonié-Pierre et Maria Martin.

» La femme membre du Jury criminel et du Conseil municipal.

» Président d'honneur : Léon Richer. Présidente : madame Maria Pognon (1). Vice-Présidentes : mesdames Amélie Hammer et Sarazin. Secrétaire générale : mademoiselle Marie Bonnevial. Secrétaire-Adjointe : madame Maria Martin. Trésorière : mademoiselle Hélène Martin. »

D. La *Société pour l'Amélioration du sort de la femme et la Revendication de ses droits* (2), fondée à Paris en 1886, a pour but de faire sortir la femme « de la condition d'infériorité où l'ont placée les

(1) Le Congrès Féministe International qui se tint à Paris au mois d'avril de cette année 1896 a fait en quelques jours assez célèbre ce nom, la veille inconnu, pour qu'il suffise de rappeler ici l'autorité, le tact, l'éloquence précise et spirituelle que révéla madame Maria Pognon, plusieurs fois élue présidente. Paul Adam, qui la vit au fauteuil durant deux longues séances, écrivait dans *Le Journal :* « Vraiment, sauf à quelques jeunes sots, trop démunis d'intelligence pour reconnaître la valeur d'un tel mouvement social, cette haute personne en gaine de soie noire brochée ne donna pas une seconde l'idée qu'elle eût, au Parlement, paru l'inférieure d'un Waldeck-Rousseau, par exemple, dont le flegme, la tenue, l'élocution précise lui sont départis. » Et quelques lignes plus loin : « Cette force se contient, se mène, se projette et se retire selon toute une science d'énergie. De son geste... la pensée d'une nouvelle justice semblait se répandre... au commandement d'une volonté consciente de sa vigueur pour mettre à l'usage de sûrs moyens d'exécution. »

(2) Maria Deraismes, fondatrice ; présidente d'honneur, madame veuve Champseix (Andrée-Léo) ; madame Féresse-Deraismes, présidente ; M. Ernest Hamel, sénateur, vice-président ; etc.

codes de tous les temps, — infériorité contraire au droit, à la justice, AU PROGRÈS DE L'HUMANITÉ (1). »

E. Le groupe l'*Égalité*, par l'initiative de sa fondatrice et présidente madame Vincent, ne manqua jamais à cette proposition de principe que fait voter ladite madame Vincent avant l'ouverture des débats en toute réunion de groupes fédérés :

« *Considérant* que la femme doit être l'égale dans la société et devant la loi,

» Nous demandons la pleine et entière possession des droits restés jusqu'à ce jour l'apanage du sexe masculin, et nous vous prions d'émettre un vote favorable sur le paragraphe suivant à ajouter au Code :

» Les Français et les Françaises sont égaux devant la loi (2). »

(1) Madame Isabelle Bogelot, la très remarquable directrice actuelle de l'*Œuvre des Libérées de Saint-Lazare*, terminait son rapport au Congrès des Sociétés Féministes (1892) par ces mots : « Nous arriverons à conjurer le péril social dont on se préoccupe si fort ; et, si les lois donnent à la femme les droits qu'elle réclame et la place qui lui est due, nous pouvons entrevoir une période plus heureuse pour l'humanité. La vraie base du bonheur est : justice et morale une pour les deux sexes. »

(2) Le groupe l'*Égalité* a pour secrétaire madame Mauriceau, sœur de madame Vincent et sa collaboratrice en l'énorme tâche historique entreprise depuis des années par la fondatrice du groupe. L'érudition féministe de celle-ci — je devrais dire : des deux sœurs — est toute particulière ; elle est, historiquement, encyclopédique. Toutes les deux sont socialistes.

F: La grande Loge Symbolique Ecossaise de France a pour devise :

Le Droit Humain; et dit en ses statuts qu'elle « s'est constituée, pour amener l'unité de vue philosophique dans la famille, *réclamer l'égalité de droits dans le Code pour les deux sexes,* travailler à la consolidation de la paix sociale, en essayant de créer un courant.

. . . .

Elle affirme le droit à la vie de l'Être Humain, sans distinction de *sexe, de race, de nationalité ou de religion, et désire voir régner la paix entre tous les hommes et tous les pays de la terre.*

. . . .

Bien penser, bien dire, bien faire, être tolérants les uns envers les autres; rechercher la vérité, pratiquer la liberté, l'égalité, la fraternité, la justice et la solidarité: tels sont les devoirs que la Grande Loge prescrit à tous ses membres, *en élevant à la* Gloire de l'Humanité *le premier Temple maçonnique ouvert aux* deux sexes. »

G. L'Emancipation féminine, qui a pour but « d'arriver à l'obtention de tous les droits de la femme et à la défense de ses intérêts, tant civils que politiques », ajoute en ses statuts :

« Les adhérents au groupe sont recrutés indifféremment parmi les personnes de l'un ou l'autre sexe (1). »

(1) Présidente d'honneur : Madame Julie Chapuis; présidente : madame Féresse-Deraismes; secrétaire : madame Adrien Farge; secrétaire-adjointe : madame Louise Coutant; trésorière : madame H. Arban.

H. Dans une *Revue des Femmes Russes*, organe « du féminisme international », récemment fondée à Paris et dirigée par madame O. de Bézobrazow, cet *éditorial :*

« De la proclamation des droits de l'homme et du citoyen, jusqu'à la proclamation de l'égalité intégrale des droits pour les deux sexes, l'humanité va d'étape en étape vers « LE DROIT HUMAIN. »

» Cette formule « le Droit humain » est le fruit de la grande famille humaine fraternelle et solidaire. Nous croyons qu'il est essentiel d'en préciser la formule, qui doit dans l'avenir UNIR LES RACES, LES NATIONS, les individus par le rapprochement DANS UNE PAIX GÉNÉRALE ET UNIVERSELLE REMPLAÇANT L'ÉTAT ACTUEL DE DIVISION (1). »

Quant aux Groupes, Ligues, Sociétés d'Amérique, d'Angleterre, d'Autriche, d'Allemagne, d'Italie, enfin de tout les pays arrivés au même point de mental développement et d'inquiétude philosophique et sociologique, leurs Manifestes ou Statuts nous fourniraient d'analogues formules, expressions d'idéaux identiques.

Faute d'espace (il me faudrait un second volume pour à peu près tout dire), je me limite à l'agitation féministe française, qui peut servir de *schèma* pour un public de France (2).

(1) Le même esprit inspire la *Revue féministe*, très utile, de madame Clotilde Dissard.

(2) Encore est-il indispensable de consulter ces trésors de documents, d'arguments que sont nos Bulletins et Journaux

Et je le répète, j'y appuie : De certains des programmes qu'on vient de lire ôtez ce qui s'y motive

féministes. — Les antiféministes, et même quelques esprits plutôt sympathiques au mouvement, ignorent tout cela. Les premiers saisissent au vol, dans une facilité de raillerie trop française, quelque riposte ou proposition isolée, généralement tronquée d'ailleurs, et adultérée par la blague parisienne. — Ont malheureusement disparu, sans doute, certains de ces périodiques, entre autres la *Citoyenne* d'Hubertine Auclert, le *Droit des femmes* de Léon Richer. D'autres ont dû s'interrompre de paraître : le *Bulletin de l'Union universelle des Femmes,* dirigé par madame Marya Chéliga ; l'*Harmonie sociale* de madame Aline Valette. Mais il s'en est fondé qu'il faudrait suivre avant de s'autoriser à parler du *Féminisme* et de ses militantes. — Le mouvement belge pourrait s'étudier concurremment avec celui de chez nous. Même esprit dans la même langue. Très importante la *Ligue* dont mademoiselle Marie Popelin est rédacteur en chef.

Ces documents (et d'autres analogues à ceux que j'ai cités, procès-verbaux de réunions, de Congrès, etc.), si les plaisantins les connaissaient, nous n'aurions pas l'ennui de rencontrer dans la presse quotidienne des phrases du genre de celle-ci : « Les congrès féministes qui, jusqu'ici, n'ont fourni que quelques scènes amusantes de revue de fin d'année, auraient pu s'occuper de l'amélioration du sort de la femme dans les bureaux. »

Ils s'occupent non seulement de ce petit point (je dis petit sans aucune ironie car il a son importance), mais de tout le sort économique de la femme, et du sort matériel de l'enfant (comme de leur sort intellectuel et moral à l'un et à l'autre). Exemple : à l'ordre du jour du Congrès féministe international de Paris (1896), le mercredi 8 avril, « Droit exclusif de la femme au produit de son travail. — Suppression de la prostitution réglementée » ; le jeudi 9 : « La question du travail dans toute son extension et ses applications. — Electorat et éligibilité de la femme aux Conseils de Prud'hommes, aux Conseils professionnels, aux Tribunaux professionnels, aux

par la nécessité du combat avec l'ordre social actuel; ils apparaissent tous, soit implicitement, soit explicitement (avec la synthétique éloquence, alors, des raccourcis philosophiques), les avant-coureurs des grandes batailles, des victoires de l'HUMANISME INTÉGRAL.

* * *

Quand naquit l'idée humaniste? — Voilà bien des siècles, si l'on veut remonter jusqu'à Platon,

Jurys professionnels »; le samedi 10: « La question de l'éducation, — La coéducation, » etc. Quant au Congrès International féministe de Berlin (septembre 1896), j'en ai sous les yeux le programme que je voudrais pouvoir donner ici tout entier. Ce serait démesurément allonger cette note. Tout de même quelques exemples : Premier jour, « Conférence sur l'éducation physique et morale des enfants en bas âge. — Rapports de tous les pays sur les Crèches, les Asiles, les Patronages, les Sociétés protectrices de l'enfance et de la jeunesse, etc. »; deuxième jour, « Conférences sur l'école primaire, les lycées de jeunes filles... — Les écoles professionnelles... »; troisième jour, « La Question des femmes médecins, celle des femmes dentistes, pharmaciens, des gardes-malades et sages-femmes. — Hôpitaux dirigés par des femmes, etc. »; quatrième jour, « L'alimentation populaire; les amusements populaires ; *les écoles professionnelles de cuisine et de ménage; les écoles de jardinage et d'horticulture pour femmes.* — Les Asiles d'accouchées, etc. »; cinquième jour, « La Question des ouvrières et du salaire des femmes employées dans l'industrie, le commerce et les métiers. — Les Sociétés de bienfaisance et de prévoyance pour employées... — La question des domestiques, » etc.

puis s'arrêter aux stoïciens de l'époque des Césars.

Le Christianisme, qu'on peut considérer, avec l'Invasion des Barbares, comme la plus grande catastrophe historique, fit avorter ce beau mouvement romain.

Il faut d'un bond énorme passer par-dessus tout le moyen âge (1), ce moyen âge que des littérateurs (2) se sont mis récemment à exalter.

J'ai eu occasion de dire l'éclosion large, en la Renaissance, d'un *Féminisme* féminin et masculin — dont le souffle précurseur anime déjà, au quator-

(1) Voir, plus loin, mon chapitre sur l'*Amour*.

(2) Ai-je à citer J.-K. Huysmans, grand talent âpre et douloureux, fasciné d'abord, semble-t-il, par le Satanisme, autant que séduit par la mystique beauté de la Musique Chrétienne? — Mon admiration littéraire pour *Là-Bas*, pour *En Route*, ne doit pas m'empêcher d'avouer ma tristesse philosophique au spectacle d'un tel artiste pris peu à peu tout entier dans ce moyen âge. Bientôt paraîtra la *Cathédrale*, et sans doute en lisant ce livre l'admiration encore l'emportera chez moi sur la tristesse ; mais celle-ci, j'en suis sûr, *remontera*, une fois le livre fermé. — D'autre part, on sait que Jules Bois, récemment, a publié, historien-poète, un ouvrage éloquent et charmeur intitulé *le Satanisme et la Magie*. Suivant J.-K. Huysmans, « ce volume est certainement le plus consciencieux, le plus complet, le mieux renseigné que l'on ait écrit sur l'au-delà du mal. » Je ne saurais souscrire ni faire opposition à ce jugement, faute d'études personnelles. Mais ce qui n'est pas douteux pour moi, c'est qu'on ne pouvait mettre plus de grâce entraînante dans un pareil tableau d'horreurs et de folies. — Le malheur est que les Snobs de la Magie en sont devenus plus nombreux — et plus nombreuses.

zième siècle, les *Femmes illustres* de Boccace et son joyeux *Décaméron.* J'ai nommé Cornélius Agrippa qui, lui, proclame même et croit démontrer, dans un ouvrage latin, la *précellence* de la femme au moral et pour l'intelligence.

C'est la thèse également d'une poétesse, Marie de Romieu. — Au dix-septième siècle, « la fille d'alliance » de Montaigne écrit l'*Egalité des hommes et des femmes.*

Mais c'est réellement la Révolution française qui créa le *Féminisme* au sens actuel du mot ; l'Intégral *Féminisme* (ou *Humanisme*).

Une des femmes les plus intéressantes, les plus courageuses, les plus à plaindre — et les moins bien connues (1) — de la Révolution, l'ardente Languedocienne Olympe de Gouges, en 1791, publie dans une brochure dédiée à Marie-Antoinette sa « Déclaration des Droits de la Femme et de la Citoyenne » — « droits naturels, inaliénables et sacrés », dit-elle.

Je cite — (la saveur révolutionnaire du style ayant son prix d'archaïsme, et les derniers mots atteignant au sublime) :

« Le sexe supérieur en beauté, comme en courage dans les souffrances maternelles, reconnaît et

(1) Je la montrerai dans la vérité de son rôle et de son caractère, au premier volume de l'ouvrage que je prépare sur la *Femme dans la Révolution Française.*

déclare, en présence et sous les auspices de l'Être suprême, les Droits suivants de la Femme et de la Citoyenne :

» ARTICLE PREMIER. — La Femme naît libre et demeure égale à l'homme en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune. »

. . . .

« ARTICLE VI. — La Loi doit être l'expression de la Volonté générale; toutes les Citoyennes et tous les Citoyens doivent concourir, personnellement ou par leurs représentants, à sa formation; elle doit être la même pour tous ; toutes les Citoyennes et tous les Citoyens, étant égaux à ses yeux, doivent être également admissibles à toutes les dignités, places et emplois publics, selon leurs capacités et sans autres distinctions que celles de leurs vertus et de leurs talents. »

. . . .

« ARTICLE X. — La Femme a le droit de monter à l'échafaud; elle doit avoir également celui de monter à la Tribune. »

(Olympe de Gouges, deux ans plus tard, allait d'ailleurs illustrer cette formule admirable de son sang répandu. La Convention lui refusa la tribune,

où elle s'offrit pour défendre Louis XVI — quoique sincèrement républicaine; mais Robespierre lui fit accorder l'échafaud par Fouquier-Tinville. MM. de Goncourt n'ont pu se retenir de l'égaler à Malesherbes, qui ne fut guillotiné qu'après elle.)

D'autres femmes à la même heure sonnèrent le même combat : notamment une Anglaise, Mary Wollstonecraft, venue à Paris — comme plusieurs de ses compatriotes également fascinées.

La Révolution s'obstina, pour son malheur, à n'accorder aux femmes que l'égalité du « panier à Sanson ».

Pour son malheur, car la réaction thermidorienne eût été impossible (la Terreur n'eût pas duré d'abord), et le 18 Brumaire eût ressemblé au plus banal des jours sans histoire, si la Révolution avait lié le Féminin à sa cause par les chaînes de l'intérêt tout ensemble et de la dignité (1).

Sous l'Empire, silence. Pour le nouveau César tout le rôle de la Femme est de fabriquer de la « chair à canon ». Gloire aux mères ! On leur tuera leurs fils.

(1) Un seul révolutionnaire de marque fut *féministe*. Mais la femme peut être fière, c'était le plus haut cerveau de l'époque. Il écrivait, ce grand et noble Condorcet : « Ou aucun individu de l'espèce humaine n'a de véritables droits, ou tous ont les mêmes, et celui qui vote contre le droit d'un autre, quels que soient sa religion, sa couleur ou son sexe, a dès lors abjuré le sien. »

Mais, sous Louis XVIII, l'idée endormie trouve son Prince Charmant dans un des penseurs les plus originaux, les plus puissants du siècle : Saint-Simon.

Fou peut-être, mais de ceux qui surgissent le front si plein, ou l'âme si forte, qu'ils entraînent leur génération, et que leur exemple ou leur verbe, d'énergie après eux durable, agit encore, plus ou moins, sur les fils et petits-fils de leurs contemporains.

Fous de génie, rois spirituels par leur action directe, et prophètes — en témoigne leur action de survie (1).

Saint-Simon disparaît en 1825, mais le Saint-Simonisme existe. — Enfantin succède au Maître, sera promu Pape de la religion nouvelle...

Des *Conférences* paraissent, avidement lues. Dans l'*Introduction* (1829), il y a sur les femmes ceci, très vrai, beau :

« Il nous fallait faire sentir le sort que leur réserve un avenir qui, après les avoir complètement affranchies du joug barbare..., reconnaîtra en elles le type de cette puissance sympathique qui excita d'abord l'horreur pour les sacrifices humains, brisa plus tard les chaînes de l'esclave

(1) A certains égards, cette action prolongée des idées de Saint-Simon fut néfaste. Du moins eut-il le malheur d'être aussi le prophète de la féodalité financière et industrielle d'aujourd'hui.

et prononça enfin ce mot sublime de philanthropie (1). »

L'idéal d'humanisme intégral est pleinement dans cette phrase d'une *Conférence* : — L'éducation doit être le moyen de rendre les hommes dignes « d'une société *aimante*...; de préparer chacun, selon sa vocation, à lui apporter son tribut *d'amour*, *d'intelligence* et de force ». — Enfantin s'écrie : « L'homme et la femme, voilà l'*individu social* » ; et il imagine le couple-prêtre, laissant à côté de son fauteuil de grand-pontife un fauteuil vide pour la papesse, — qu'il espère.

« Ma parole, dit-il encore, est celle de l'homme précurseur de la femme ». Il en est le Messie ; il est venu pour la sauver « de la prostitution ».

De ces théories annonciatrices, — qu'il eût fallu seulement dégager de leur gangue mystique, pour en faire luire, toute pure, l'humaniste beauté; puis des idées parentes, quoique personnelles, de Pierre Leroux, puis (ou en même temps) de celles de Fourier, il sortit un nouveau Féminisme féminin qui eut bientôt, dans ses héroïnes d'apostolat, ses martyres.

(1) Je prends ces lignes au premier volume de l'ouvrage de M. Gréard sur l'*Enseignement secondaire*, ouvrage faisant lui-même partie de : *Education et Instruction* (quatre volumes du plus haut intérêt documentaire, psychologique et pédagogique).

Le 14 novembre 1844, une femme mourait à Bordeaux, épuisée par un admirable combat, non seulement féministe, mais républicain, mais humanitaire. Elle s'appelait Flora Tristan, et c'était une mystique à sa manière, aînée française des futures nihilistes russes (et des mazziniennes), — ayant au cœur « la religion de la souffrance humaine » (1). Car alors, être républicain, c'était rêver l'avènement de la Justice, de toute une âme brûlée de charité ; c'était pieusement chérir les misérables, en travaillant, de toutes ses énergies ramassées et tendues, à préparer la Cité de lumière, de paix et de bon travail où l'Humanité serait un immense concert de volontés heureuses. C'est l'honneur des femmes féministes d'il y a un demi-siècle d'avoir élargi leurs revendications jusqu'à les confondre avec la cause du Droit universel (2). Et soit qu'elles tombent, brisées d'un effort trop violent et trop prolongé, comme Flora Tristan ; soit qu'elles bravent la prison et y meurent comme Laure Grouvelle, elles défient la Pitié, qui serait offense à leur mémoire.

(1) La Russe madame Marie Stromberg, dans un article publié par la revue *l'Aube* sur Bakounine, cite du grand révolutionnaire ce mot bien slave : « Le sentiment sacré de la révolte », applicable aux lutteuses françaises comme Flora Tristan. La race de ces héros femmes n'est pas éteinte. Elles ont revécu, revivent encore dans une Paule Mink, dans une Louise Michel.

(2) Honneur, on l'a vu, que partagent avec elles la plupart de nos femmes féministes d'aujourd'hui.

Honorons encore d'un souvenir bien dû, d'admiration, de gratitude, ces deux militantes de 1848 : Pauline Roland et Jeanne Deroin.

Pauline Roland qui courba l'insolence d'un procureur général à cet éloge : « Cette femme, je l'avoue, est un honnête homme ; » Pauline Roland qui n'en connut pas moins la prison, et l'on devine laquelle, Saint-Lazare — en attendant la gloire de la déportation dont le Coup d'Etat sut bien ne pas la frustrer. Gloire mortelle, car si l'intrépide et malheureuse femme, dès l'année suivante fut graciée, elle ne retrouva la patrie que pour y exhaler son âme d'héroïque charité républicaine, son âme de martyre des temps nouveaux.

Jeanne Deroin lui survécut longtemps. Elle est morte il y a peu d'années, mais son histoire sous la seconde République est celle de Pauline Roland. Impliquée dans le même procès, elle fut également condamnée à six mois de Saint-Lazare. Et après le Coup d'État, la voilà de ces proscrites, volontaires ou non, qui se groupent autour de Victor Hugo, Dieu de l'Exil et des *Châtiments*.

Rappelons-nous à ce propos que la phrase du grand poète : « Le dix-huitième siècle a proclamé le droit de l'homme ; le dix-neuvième siècle proclamera le droit de la femme », fut prononcée sur la tombe d'une autre proscrite, Louise Julien.

Enfin n'oublier ni Adèle Esquiros, ni Andrée Léo, survivante de l'époque héroïque, et précurseur, comme écrivain d'imagination, des romancières féministes anglaises.

Cependant, vers cette même date, si considérable, de 1848, s'inaugurait aux États-Unis la campagne qui devait rapidement aboutir aux merveilleux résultats dont le public français commence à n'être plus tout à fait ignorant.

La promotrice, Cady Stanton, était munie ou plutôt dévorée d'une de ces fois d'évangélistes qui minent au moins les montagnes du Préjugé, si elles ne les abattent; qui, plutôt, les pourrissent pour la chute.

Vinrent ensuite, furent ses auxiliaires principales, Suzanne Anthony, Lucy Stone : cette dernière, morte tout récemment, après une de ces existences de courage intellectuel et même physique devant lesquelles on s'agenouillerait.

Suzanne Anthony alla si loin qu'en la République pourtant vite sympathique au mouvement d'émancipation, elle se fit condamner à force d'audace (condamnation bénigne, du reste, une amende — en 1872.)

Lisez madame Bentzon, déjà citée dans la première partie de ce volume. Lisez Bourget. Lisez un livre tout frais (1896) d'une jeune Française, mademoiselle Dugard, ancienne élève de l'Ecole normale

supérieure de Sèvres, professeur au lycée Molière. Lisez... bien d'autres ouvrages antérieurs, signalés par M. Gaston Deschamps dans le *Temps* du 6 septembre de cette année. Cherchez, en outre, si votre curiosité grandit à ces lectures, comme il est certain, si elle devient insatiable, dans des Revues vraiment vivantes, fondées il y a peu, la *Revue encyclopédique*, la *Revue des Revues*, la *Société nouvelle*, où j'ai déjà tant puisé, où je puiserai encore, la *Revue socialiste*, le *Magazine international*, etc. Je ne peux vous garantir récolte abondante partout, mais partout vous trouverez quelque chose.

Et l'on peut dire, en abrégé, qu'il n'est plus outre-océan, de l'Atlantique au Pacifique, de la frontière Canadienne au golfe Mexicain, une seule carrière réellement fermée pour la femme.

Dans vingt-trois États, elle peut plaider. — Une loi fédérale de 1879 lui en donne même le droit devant la Cour suprême de la grande fédération ; il suffit pour cela qu'elle ait appartenu trois ans au barreau de la Cour suprême d'un État ou territoire. — Il y a des femmes juges de paix dans le Kansas, le Wyoming, le Missouri, la Colombie. Bien mieux, dans l'État de Montana, en 1892, une femme, miss Ella Knowles, a été nommée procureur général, m'apprend mon confrère G. Lejeal (1) ; et encore mieux (dans un autre ordre), voici

(1) *Revue encyclopédique*.

des femmes au ministère des Affaires étrangères, au ministère de l'Amirauté, au ministère de la Guerre! Admirez, gens d'Europe! C'est ainsi. Vous trouveriez deux femmes, miss Betsie Lawton et miss Élisabeth Long, aux bureaux de l'État-Major général. Et si vous parcouriez l'étonnante République, on pourrait vous présenter à des femmes notaires, vous pourriez entendre des femmes pasteurs, et, dans le Wyoming, dans le Kansas, vous rencontreriez des *mairesses*, et des adjointes aux *mairesses*, et des secrétairesses de mairesses, car en ces deux pays la femme est électeur et éligible pour les fonctions municipales. Sans doute, au Wyoming seul (1), elle a l'électorat politique; mais on travaille à le lui obtenir dans l'État empire de New-York! Enfin, pour ce qui concerne les écoles, l'instruction publique, elle vote dans la moitié des États. Par-dessus tout, ce qu'elle possède, ce qui fait sa force, et nous explique ses conquêtes sociales (en partie tout au moins), c'est le respect de l'autre sexe..... « Vous visitez, a dit Bourget dans *Outre-Mer*, une école publique; vous voyez les filles travaillant avec les garçons, et la leçon faite indifféremment par un homme ou par une femme. Vous entrez dans un laboratoire d'université; des jeunes filles sont penchées sur le microscope qui regardent une préparation ana-

(1) Et dans le Colorado.

tomique côte à côte avec des étudiants. Vous recevez un reporter qui vient sans se nommer, de la part d'un grand journal ; c'est une femme qui demande à vous interviewer. Vous cherchez l'adresse d'un médecin : vous constatez que le nombre des femmes docteurs est égal à celui des hommes, ou sinon égal, assez élevé pour que l'exercice de ce métier ne soit plus parmi elles une exception... »

D'ailleurs, — soit noté par parenthèse, — la femme, la jeune fille n'y perdent rien de leur grâce naturelle. Cette grâce s'y raffine, s'y pare d'un charme nouveau : celui de l'Esprit — dans la fierté visible et souriante du « moi » libre. Un seul exemple, pris au livre de mademoiselle Dugard, qui sait écrire et même d'une jolie plume quand s'y prête le sujet. — Elle raconte sa visite à l'université de Wellesléy où toutes sortes de sciences, avec le grec et le latin, sont enseignées à un millier de jeunes filles. Je découpe cette page :

« Au dîner, dans le large réfectoire aux tables étincelantes où elles prennent leurs repas avec les professeurs, toutes descendirent en toilettes légères, de crêpe rose ou bleu pâle, quelques-unes décolletées, avec, au corsage et dans les cheveux, des guirlandes de feuilles cueillies dans le parc, ces feuilles de l'automne américain, rouges et semées d'or, pareilles à des fleurs. En ces robes de soirée, elles-mêmes servirent le repas très simple — des viandes et des légumes bouillis, des pâtes sèches, des fruits, de l'eau — mais animé de causeries ; au dessert, une d'entre

d'elles, enfant de dix-sept ans qui avait voulu ménager une « surprise », arriva de l'office déguisée en négresse, la tête coiffée d'un madras jaune, aux oreilles de larges anneaux d'or, les dents blanches brillant dans sa figure noircie : ce fut une gaieté, et le repas finit en de frais éclats de rire...

» Le lendemain on travaillait. Dès sept heures et demie, les étudiantes circulaient dans le collège ; les unes, simplement vêtues d'une jupe de lainage foncé et d'un corsage de toile serré d'une ceinture de cuir, transportaient des seaux, époussetaient, balayaient les galeries, droites, avec des allures de reine ; les autres, en toge noire et bonnet carré, costume dont leur grâce atténue le pédantisme, la toge se drapant en plis souples et le bonnet mêlant sur leur front son gland de soie légère aux boucles de cheveux, traversaient le hall, tout affairées, ne s'arrêtant que quelques secondes pour lire les nouvelles d'Amérique et d'Europe que l'administration du collège fait chaque jour inscrire sur un tableau à l'entrée des galeries, ou pour choisir, dans les corbeilles de fleurs des marchands ambulants groupés sous les palmiers, des touffes de violettes, d'anémones et de roses. »

Enfin, on l'a pu certifier sans être démenti : l'élection d'une *présidente* de la République ne soulèverait point « une émotion de scandale ». Par deux fois s'est présentée mistress Belva Lockwood.

Nous ne saurions, sans nous dissiper en un trop long voyage, — revenus en Europe, — suivre partout le mouvement. Pas une nation qui ne méritât son chapitre dans ce chapitre ; seule, l'Allemagne, en dépit des efforts d'une remarquable élite de revendicatrices, malgré Bebel et

d'autres socialistes non moins dévoués à la cause féministe, se défend inébranlée jusqu'à présent, parmi les grands ou petits pays, ses voisins.

Sur l'Angleterre, à ranger immédiatement au-dessous des États-Unis (je l'ai dit plus d'une fois), une dernière note : la femme est à la veille d'y obtenir le droit de vote politique. — En 1867, s'était fondée la première société féministe : *The national Society for Women's suffrage*. En 1869 Stuart Mill arrachait au Parlement le *Municipal franchise amendment act*, accordant au Féminin l'électorat municipal (1). Il y avait en cet *act* des restrictions graves, qui disparurent en 1894, à l'exception de l'incapacité frappant les femmes qui n'ont aucun bien personnel. Générosité bourgeoise, par conséquent, cette loi de mars 1894 ; mais il faut ajouter qu'elle accouplait à l'électorat l'éligibilité. Actuellement, trois cent cinquante membres du Parlement (au moins) sont acquis à l'agitation pour l'obtention du droit de vote politique.

En Russie, les débuts furent brillants, me disait il y a quelque temps madame Marya Chéliga, que j'interrogeais :

« Voilà une quarantaine d'années, la jeunesse

(1) Voir dans la *Revue féministe* (5 décembre 1895) un article de M. Ranvier, que j'ai sous les yeux en écrivant ceci.

» des deux sexes manifesta fortement le dessein » de s'instruire et de *combattre les préjugés*. La » moindre inégalité entre l'homme et la femme » fut considérée comme un de ces *préjugés. Pas » un écrivain de marque à cette époque qui ne » propage cette opinion...* » — Il est vrai qu'après un remarquable libéralisme, le gouvernement prit peur : la plupart des émancipées devenant nihilistes, — âmes, et bras souvent, des complots les plus tragiques.

Ces froides justicières implacables, c'était parfois des jeunes filles riches et nobles, qui se simplifiaient en allant au peuple et qui se disaient de l'assassinat d'un monstre officiel : « Voilà le devoir », — en leur ivresse du sacrifice de leur propre vie — pour l'idéal humain dont leur grand cœur était rempli.

La très bien née, très cultivée et belle Sonia Petrowskaïe mourut à vingt-six ans, — pendue à côté de l'homme qu'elle aimait. Et des deux sœurs Bordine, belles aussi, et savantes, qui, pieds nus, en haillons, allaient instruisant la prolétaire des villes, l'une se tua parce que, malade, elle se jugea désormais inutile. On avait enfermé l'autre dans une forteresse...

Chez nous, la campagne, interrompue par le Deux-Décembre, recommence au déclin de l'Empire. — J'ai rendu justice à Léon Richer; je la

veux rendre à l'éloquente Maria Deraismes, qu'un mal affreux a récemment enlevée (1).

Grande, portant haut une tête large de femme-tribun ; la physionomie la plus mobile, le geste impérieux, puis familier, puis à nouveau dominateur, c'était, si je puis dire, — quand elle parlait, debout, devant une foule — une vivante cariatide soit de l'invective, soit de l'ironie.

Car elle avait, cette très Française, cette Gauloise de forte race, le don du rire vengeur, cinglant l'orgueil viril — à coups de lanières.

Retentissant fut le succès, en 1869, à la salle des Capucines, lorsqu'elle s'y révéla dans la jeunesse de ses convictions — qui ne vieillirent pas.

D'ailleurs, sous la fougue de sa rare puissance oratoire, logicienne tendre et modérée ; ne demandant comme féministe, *pour le moment présent*, qu'un certain nombre de réformes, celles qui lui paraissaient d'une immédiate possibilité. Je l'ai connue personnellement sur le tard de son existence, et je verrai toujours son bon sourire de stoïcienne française, aux heures où le vautour lui déchirait le sein ; car elle mourut d'un cancer à la poitrine, sans jamais se plaindre en sa longue agonie.

Le groupe qu'elle avait fondé (*pour l'amélioration du sort de la femme*) a pour chef aujourd'hui

(1) Le 6 février 1894. — Le conseil municipal de Paris a rebaptisé une rue de ce nom de Maria Deraismes.

Madame Féresse-Deraismes, sa sœur, pieuse héritière de sa pensée (1).

Son titre durable, c'est d'avoir, pour ainsi dire, ressuscité chez nous l'idée féministe (2) et de l'avoir dirigée infatigablement vers une victoire qui s'annonce très proche.

Ce fut une grande excitatrice (3).

*
* *

Le droit humain!

Alexandre Dumas, qui le repoussait en 1869 encore, l'admit, plaida *pour*, après la guerre. Dans les *Femmes qui tuent et les femmes qui votent*, il vit d'un clair regard la femme *nouvelle*, la célébra par avance.

Il l'observa surtout au travail de Science. « Une fois leur cadre conventionnel brisé, les femmes vont se jeter dans la science comme elles se jettent dans tout ce qui les passionne... à corps perdu, c'est le vrai mot. » — « Quand on sait avec quel mépris

(1) Madame Féresse-Deraismes a commencé la publication des écrits et conférences de Maria Deraismes. Trois volumes ont déjà paru : *France et Progrès; — Ève dans l'humanité; — Nos principes et nos mœurs.*

(2) Avec Léon Richer et quelques femmes.

(3) J'ai nommé plus haut la plupart des principales féministes françaises contemporaines. Il faudrait cependant une mention spéciale pour Hubertine Auclert. Citons encore Léonie Rouzade. D'autres noms se trouveront plus loin.

de toute souffrance la femme va au martyre, dès qu'elle est vraiment dans la foi,... on peut prévoir l'audace et la frénésie avec lesquelles elle tentera la découverte et affrontera le fait lorsqu'elle sera vraiment dans la science. Elle se soumettra comme l'homme aux plus rudes travaux, aux expériences les plus douloureuses, aux épreuves les plus étranges pour trouver le mot de l'énigme. Elle se laissera arracher les seins comme sainte Agathe, si cela peut révéler le mystère de la lactation; elle passera son enfant à sa voisine, comme sainte Félicité, pour aller se livrer aux bêtes, non pour prouver que Jésus a dit la vérité, mais pour savoir si Darwin a raison. »

Il ne croyait donc plus, avec Proudhon, à l'infériorité mentale irrémédiable du Féminin.

Mais quand on voit Proudhon s'appuyer sur la Bible; — se faire une âme à la Tertullien pour attaquer la femme, pour la maudire ; — invoquer tour à tour saint Paul et la Genèse, on a plutôt envie de le plaindre, ce vigoureux esprit, partout ailleurs si moderne.

Il ose écrire : « *Comme la femme tient son corps de l'homme, os ex ossibus meis et caro ex carne meâ;* — comme elle tient de lui ses idées, de même elle en reçoit sa conscience et le principe de toutes ses vertus (1). » — Ce raisonnement par analogies,

(1) *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église* (1858).

tombant si le premier terme est inexact, quelle dégringolade — aux yeux de quiconque ne fait pas de la Genèse son bréviaire anthropologique!

Et plus loin, — de la part d'un homme qui savait la vie, — cette affirmation : — La femme, grâce à l'amour du mâle, par et dans le mariage, s'élevant « des impuretés de sa nature *à une transparence incomparable* »!

Une doctrine de mépris social, intellectuel et moral, s'étayant d'observations de cette justesse, mérite-t-elle qu'on s'y arrête encore? (1)

Et quand il me souvient qu'à moi, comme à Henry Bauër, elle apparut éblouissante de vérité — « en rhétorique », des années même après!

Au moins, l'héritier de Schopenhauer et de Proudhon — et des Pères de l'Église, — l'amer dramaturge, ici égaré, Strindberg a-t-il recours à la Science, à combien de sciences! (*La Revue blanche*, janvier 1895).

Surtout, bien entendu, à la physiologie et à l'anatomie.

Toutes les différences organiques et d'aspect — par un sophisme trop naïf, quoique répandu — sont présentées, *parce que différences*, comme des preuves d'infériorité.

L'argumentation, au bout du compte, se résumerait, en effet, très bien dans cette formule :

(1) Consulter au besoin les *Idées anti-proudhoniennes*, excellent petit livre de Juliette Lamber.

« Physiologiquement, la femme est autre que l'homme; donc elle n'est point son égale. »

Que Mirbeau avait raison, dans une *interview*, de railler « cette cuisine de laboratoire à laquelle se livre M. Strindberg dans l'espoir de découvrir au fond d'une éprouvette un précipité d'infériorité féminine ou le bacille de la supériorité masculine ! »

Pour la générale infériorité de la femme aujourd'hui, sous le point de vue de la pensée, — si toutefois on omet nos incontestables réflexions contraires à propos de l'homme et de la femme du peuple ; si l'on donne au mot pensée un sens haut, excluant aussi bien la majorité des hommes qu'une majorité de femmes, plus considérable voilà tout ; — qu'est-ce que cela prouve encore, à évoquer la condition présente du Féminin et toute son histoire d'immémoriale servitude ?

Le miracle (j'y ai suffisamment insisté en deux chapitres de la première partie de ce volume) est que la Malheureuse, au lieu de se totalement abrutir, se soit haussée, d'un effort continu, jusqu'au degré où nous la voyons.

Et toutes ces élites féminines, en marche par l'Amérique et l'Europe vers l'idéal de Justice, de Fraternité, Strindberg les ignore donc ? — Non pas : il les connaît — pour les haïr d'un redoublement de fureur.

Étrange logique ! — Mépris à la femme parce qu'elle n'a pas d'idées ; et si elle en a, des plus

belles, étoiles sur lesquelles se guide l'avant-garde humaine des deux sexes, écrasons-la!

Les moins confiants dans l'avenir du génie féminin devraient, par prudence, écouter Bernard Lazare leur disant: « Que la femme soit libérée, on pourra voir alors — *dans quelques siècles*, — si réellement elle est inférieure ».

Strindberg, à cette proposition de bon sens, ricane en vous montrant le pauvre cerveau du Sexe : « Circonvolutions moins nombreuses, substance grise plus légère. » (Je ne cite pas, mais je ne trahis pas davantage : je résume).

Le malheur pour l'âpre misogyne, c'est que la question du cerveau, — *contre ou pour* la thèse d'égalité spirituelle des sexes — ne s'offre point en cette simplicité.

A parler net, c'est encore « la bouteille à l'encre. »

Dans ma deuxième conférence, à la Bodinière, sur le *Féminisme*, je fournis ces brèves, mais décisives explications :

« D'abord on décréta que *le poids* du cerveau, *inférieur chez la femme*, était le grand signe de la valeur intellectuelle; il fallut en rabattre quand on eut trouvé des cerveaux d'imbéciles ou de médiocres pesant plus que des cerveaux d'artistes, d'écrivains, de penseurs distingués. Quant à Strindberg, il ignore que depuis de récents travaux on n'accorde plus aux circonvolutions leur ancienne importance, et que la substance grise elle-même

perd beaucoup de son autorité. C'est l'efflorescence des ramilles cérébrales, qui triomphe aujourd'hui.

» Il y eut une époque, aussi très proche, où l'on considéra les lobes frontaux comme les lobes intellectuels ; bien entendu, *ils étaient moins développés chez la femme.* Vint Broca : il démontra que cette dernière assertion était le contraire de la vérité. Puis d'autres savants, pour qui les lobes pariétaux, moins remarquables chez l'homme, seraient précisément les lobes supérieurs (1).

» Enfin, je consultai l'éminent philosophe-physiologue, M. Jules Soury, — auteur d'études minutieuses et profondes sur le cerveau ; je lui demandai si la femme était pour lui *cérébralement* inférieure, et voici sa réponse :

« Je préfère ne rien écrire sur ce sujet, du moins
» en ce moment.

» Les questions de poids et de volume de l'en-
» céphale, de dimensions relatives du calibre des
» artères carotides et vertébrales sont seules assez
» avancées ; mais les récentes découvertes de la
» technique microscopique en matière d'histologie
» du système nerveux ont trop profondément mo-
» difié les anciennes idées sur l'anatomie et par-
» tant sur la physiologie du cerveau humain pour
» qu'une grande réserve ne soit pas encore de sai-
» son. »

(1) *La grande Encyclopédie* (au mot : *Femme,* article de M. Henry de Varigny).

Laissons Strindberg à sa fausse science présomptueuse, — laquelle, même vraie, n'obtiendrait pas du reste l'attention, un instant, de l'idée de Justice. Car, si l'infériorité de l'intelligence devait justifier l'esclavage de tout l'individu, il n'y aurait légitime liberté que pour une toute petite aristocratie de la Pensée!

Je sais bien qu'à cette conclusion aboutit la théorie du Superhomme de Nietzsche. Mais c'est du sublime d'orgueil dément. Le *droit* naît *avec l'être.* L'enfant a son droit, physique et moral, aussi sacré que le droit identique du plus haut génie.

A la femme, sous ses figures diverses : jeune fille, épouse, amante, mère, on a refusé ce Droit humain à travers toute l'histoire — et avant.

Mais voilà qu'elle le veut. Et l'exigeant, c'est pour l'humanité virile aussi, qu'en sa générosité splendide elle lutte, — afin qu'à tous, comme à toutes, il soit enfin Intégral (1).

(1) Cette expression : le *droit humain* se trouve déjà chez Emile Acollas (*Manuel de droit civil,* tome III, p. 7).

II

DU DROIT HUMAIN, LE PROGRÈS HUMAIN
LE COUPLE-CITOYEN

D'un débat sincère, approfondi, sur les facultés intellectuelles comparées du Féminin et du Masculin, il sortirait certainement qu'il n'y a pas inégalité naturelle, mais, par la faute de l'homme, engourdissement chez la femme de quelques énergies mentales d'ordre supérieur ; — en exceptant d'ailleurs tant d'esprits délicats, brillants, et d'autres (plus rares) vigoureux, même profonds par intervalles, dans l'antiquité, au moyen âge, à la Renaissance, dans les deux derniers siècles, en celui-ci ; — en mettant à part aussi les grandes femmes d'action, une Élisabeth d'Angleterre, une Catherine II surtout, pour n'élire que deux noms ; — enfin, si l'on veut bien ne point faire attention au magnifique développement de l'Américaine et

des élites du combat féministe par à peu près toute l'Europe.

(Un exemple seulement : notre littérature française féminine ; car il serait temps d'en parler avec la sympathie vive dont elle est si digne. — Très inférieure, sans doute, si nous la comparons, même dans ses œuvres les plus distinguées, à notre littérature masculine ; abondante néanmoins en ouvrages charmants, jardin de *mémoires*, de *lettres*, d'écrits moraux, au-dessus desquels s'érigent çà et là, avec un orgueil légitime, d'altières frondaisons, gloire des Sand et des Staël. Supprimez cette littérature de nos femmes de France, croyez-vous que le dommage ne serait pas considérable ? Mais rien, dans les œuvres de nos plus fiers génies, ou de nos plus tendres, ne pourrait suppléer à ce qu'on aurait perdu.

L'âme française ne témoignerait plus d'elle-même qu'aux deux tiers, ou plutôt qu'à moitié ; car la valeur *artiste* des œuvres n'est pas tout, il y a ce qu'elles signifient du génie d'une race, et à ce point de vue les œuvres de ces femmes écrivains sont d'un aussi grand prix que toute notre flore littéraire virile. L'égalité s'établit par ce témoignage qu'elles rendent de la sensibilité française à travers les siècles).

Le second résultat de cette loyale discussion serait, non moins sûrement, une formule du genre de celle-ci :

Entre les deux Esprits, il y a différence heureuse, dans une équivalence possible, probable, ou bien plutôt de certitude pour l'époque où le Féminin émancipé aura pu déployer ses puissances (1).

Schopenhauer lui-même accordait que dans les circonstances difficiles il n'est pas mauvais « de faire appel aux femmes » ; car, avoue-t-il, « elles vont au but par le chemin le plus court ». Concession grave du premier en date des grands antiféministes modernes. Pourquoi la femme, en effet, va-t-elle au but par le plus court ? Parce qu'elle possède des vertus de finesse, souvent divinatoires. Plus que l'homme, en général, elle a l'*illumination.*

Ne nous vantons pas trop de notre raison. Ce

(1) Citons encore Emile Acollas : « Aux temps les plus anciens de l'iniquité sociale, si l'on fût venu dire à l'homme libre que l'esclave, cette bête de somme à figure humaine, pouvait avoir des facultés natives, égales ou même supérieures aux siennes, l'homme libre se fût récrié ; aujourd'hui, qui oserait prétendre *a priori* qu'entre le même nombre d'enfants riches et d'enfants pauvres, pris à l'aventure, la supériorité morale ou intellectuelle est du côté des enfants riches, et l'infériorité, du côté des enfants pauvres? — Ce qui, bien plus que les différences naturelles, *crée l'inégalité entre les hommes, ce sont les différences qui dérivent de l'éducation.* — Si cette proposition est vraie pour l'ouvrier, si elle est vraie pour l'enfant pauvre, elle l'est aussi pour la femme, et nous sommes fondés à écrire que l'infériorité générale des aptitudes de la femme par rapport à l'homme a pour cause essentielle la différence de l'éducation. » (*Manuel de droit civil*, tome III, p. 5.)

qu'on pourrait appeler l'instinct spirituel fait des miracles. Il a des bonds souverains et comme magiques.

L'esprit viril n'est que la moitié de l'esprit humain; l'humaine pensée ne sera vraiment dans sa gloire féconde qu'à partir du jour où côte à côte, attelés et emportant le char, la belle cavale doublera l'élan du compagnon ravi qui, cependant, l'empêchera de se briser ou d'aller aux abîmes dans sa fougue par lui modérée.

Mot profond de Jean Izoulet, qu'il y a une « sexuation de l'intelligence » — comme du cœur.

Autrement dit : il y a deux sexes dans l'humanité pensante, comme dans l'humanité qui aime, qui hait, qui éprouve telle ou telle émotion.

Et de même que la Justice veut l'union de ces deux sexes pour être pleinement juste, l'Idée la veut pour aboutir aux complètes floraisons.

Toujours la Vie physiologique, la Vie physique continuée « en hauteur » ainsi qu'en des miroirs, mais également vivants, au-dessus d'elle.

Aussi devrait-il en être de toute œuvre humaine comme de l'œuvre de la génération.

Dans toute œuvre humaine il faudrait l'ASSOCIATION, la COLLABORATION DE L'AME FÉMININE ET DE LA MASCULINE, DE L'ESPRIT MASCULIN ET DU FÉMININ.

Au baiser de chair, quand, d'une joie sans

ruse, consciente, il y a, pour ainsi parler, Prière au Génie de l'Espèce, on est deux en l'espoir d'un troisième.

Ce troisième, non plus de chair comme l'enfant, — au baiser des intelligences et sensibilités mariées, — ce serait pour la Cité plus de pensée, plus de cœur.

Et ce mariage des sexes spirituels n'aurait point, comme l'autre, d'exceptionnelles minutes d'intimité créatrice : il serait d'une incessante, d'une intarissable fécondité — la création morale étant continue de par son essence même, qui est l'aspiration à l'infini.

Rien, d'ailleurs, en cette vue qui soit vraiment neuf. C'était l'idée d'Enfantin, et celle-ci ne se retrouve-t-elle point au vieux mythe de l'Androgyne ?

On a fait de nos jours un abus lamentable de ce vieux mythe si beau. Dans certains livres, dans les romans surtout du Sâr Péladan, qu'est-il devenu ce profond symbole humanitaire, expression de la plus haute vue de l'avenir humain ? Vous le savez. Une érotique idole de sexe ambigu, pervertissant le désir aux égarements d'un presque irresponsable antiphysisme. « *Ephèbe aux petits os,* » chante le Sâr ; éphèbe « *au peu de chair, au mélange de force qui viendra et de grâce qui fuit... Los à toi ! — Vierge au bras mince, au peu*

de gorge, illusion de force qui se joue cachée dedans la grâce... Los à toi ! » Il y en a cinq pages de ces *los* dans le même hymne. Et cette dépravation de l'antique image d'un songe de fraternité nécessaire entre les sexes, m'empêcherait d'y faire même allusion, si Proudhon (ô merveille !) et le noble et pur Jean Reynaud, et jusqu'à ce voyant un peu suspect d'Eliphas Lévy ne nous réconfortaient de leurs lumineuses interprétations du symbole tellement juste. L'*androgyne* bien compris, *c'est le couple envisagé comme nous l'envisageons :* VIVANT IDÉAL, ABRÉGÉ COSMIQUE SOUS LA FORME HUMAINE, SOURCE DE TOUTE ACTION MORALE, DE TOUTE VIE.

Un écrivain trop peu connu, M. Camille Chaigneau, ardente imagination, âme inquiète du Mystère, doublement humaniste par des convictions d'Au-delà où nous n'avons point à pénétrer ici, — dans un roman bizarrement intitulé *Montmartre*, a développé ce thème de l'Androgyne, après avoir pris pour épigraphe quelques lignes de Jean Reynaud. Je ne citerai que la conclusion du livre :

« Voici le symbole des temps nouveaux; c'est l'élément social de l'avenir, c'est le germe de l'harmonie terrestre par l'amour et la liberté : c'est le COUPLE-CITOYEN ! »

Commentant cela dans ma troisième conférence féministe, je disais :

« La plus haute fonction de l'homme n'est-ce point en effet servir la Cité, c'est-à-dire l'univers humain? — car les groupes de plus en plus larges, issus les uns des autres, dont se compose cet univers, sont comme reliés entre eux par des vagues sonores qui portent jusqu'au sommet le plus infime des cris de bonté.

» Servir la Cité, ce n'est point abdiquer son « moi » ; tout au contraire : n'est citoyen, par définition, que l'homme libre. Et le Couple, *véritable Unité*, voilà donc le citoyen parfait.

» Si l'on veut encore, le Couple-Citoyen sera le prolongement du couple générateur et éducateur, comme la Cité l'extension de la famille jusqu'aux limites de la terre. »

Quiconque repousse cette idée de l'unité du couple, adore, en soi, l'orgueil stérile, l'image d'*une moitié* de la vie qu'il veut prendre *pour le tout*, comme si le principe viril avait jamais seul, *réellement seul*, produit en art, en religion, en philosophie, en science, même en politique, une Œuvre ou un Acte. — De cette troisième Conférence :

« Les plus altiers génies, les plus originaux, et ceux-là mêmes qui exclurent le Baiser de leur existence, qui en chassèrent la femme ou ne l'y laissèrent jamais entrer, ceux-là mêmes ont-ils pu faire le tri, dans leur sang, de ce qu'ils devraient à leur mère? S'ils ont été si grands, dans leur soli-

tude, ils n'en étaient pas moins comme nous tous des enfants de l'homme et de la femme; il y avait en eux, aux canaux de leur ardente sève d'orateurs, de penseurs, d'artistes, de fondateurs ou confesseurs de cultes, de chefs d'armées, de conducteurs de peuples, il y avait l'âme même du *couple* dont ils étaient sortis! Et s'ils furent misogynes, s'ils crurent seulement à l'infériorité spirituelle du Féminin, ils commirent un crime d'ingratitude filiale et d'autant plus grand qu'ils furent plus haut.

» Voilà ce qu'il faut répondre à la superbe du mâle quand, triomphant de ne pas voir chez la femme un Dante, un Michel-Ange, un Newton, un Kant, un Shakespeare, un Beethoven, il déclare que le génie, le génie véritable est chose virile, exclusivement (1).

(1) Si l'on passait de la mère à l'épouse, à la maîtresse, dans la vie de la plupart des hommes de génie, ou de grand talent, que d'influences féminines apparaîtraient, salutaires, fécondantes et dirigeantes au moins! — Les Dalilas? Qu'on me cite un homme de vraiment haute valeur, artiste, savant, poète, dont la déchéance doive être imputée, de pleine bonne foi, à quelqu'une de ces coupeuses de chevelures! Villiers de l'Isle-Adam a écrit drôlement : « Les femmes ne tuent l'avenir que de ceux qui n'en ont pas ». Mais ceux-là savent si bien se lamenter! On les croit. On dit pour eux : « Cherchez la femme! » comme pour les voleurs, les assassins. Voleurs, ils le sont — de pitié. Assassins? non, car ils n'avaient à tuer en eux que ce qui s'y trouve toujours : leur orgueil gémissant de ratés. Par contre, si l'on opposait aux fausses Dalilas la blanche théorie, à travers les siècles, des Sœurs bienfaisantes, des Amantes consolatrices, inspiratrices, des Épouses Muses et

» Voilà ce qu'il faut répondre d'abord, car l'avenir se chargera des réfutations dernières... Le génie se montrera lui-même sexué. Il se prouvera *féminin* autant que *masculin* par ces preuves directes qui sont les chefs-d'œuvre. Et le génie de l'homme n'en sera pas amoindri, mais enrichi, exalté; et les deux réunis grandiront l'un par l'autre en des séries d'actes qui seront bien, sous leur rivalité glorieuse, des actes d'amour, aux fruits immortels.

» Le couple-citoyen ! ce n'est pas seulement, en effet, l'égalité sociale des sexes ; c'est leur égalité la plus immatérielle, aux cimes les plus rayonnantes de la Cité du Beau et du Vrai (et aussi de l'Héroïque). Science et Conscience seront désormais, comme l'art, œuvre commune, œuvre androgyne.

» Une féministe, indépendante des groupes de *revendications légales*, une féministe tout intellectuelle, madame Céline Renooz, a très bien dit (je cite de mémoire) : « Notre but n'est pas d'abaisser l'homme, en nous faisant savantes et philosophes à notre tour ; au contraire, notre but est de l'élever en nous élevant. » Voilà la vérité : ascension

Madones ! Quelques noms dans cette suite, vénérable et charmante, du Talent, du Génie virils, derrière lesquels, voilées, elles se dérobent : la Tullia de Cicéron, la Pudentilla d'Apulée, la Calpurnia de Pline... et de nos jours Henriette Renan, Clara Schumann, la sœur de Nietzche..., etc.

parallèle de deux pensées heureusement différentes à jamais ; commune apothéose dans le génie; universelle charité des grands cerveaux des deux sexes pour la masse des hommes et des femmes, — instruits, réjouis, fortifiés par l'androgyne supérieur. »

(Assurément, dans cette longue page, la voile oratoire est trop gonflée. Mais j'ai peur d'affaiblir — d'aplatir en ne voulant qu'un peu « carguer ».)

Dois-je encore insister?

Notre Progrès *n'est que la moitié*, à tous égards, *du progrès possible le jour où le Droit humain reconnu* ferait de la femme notre compagne émule au lieu, comme aujourd'hui, souvent, d'une vivante entrave innocente.

L'homme n'avance qu'alourdi, tremblant, aux chemins de lumière et de sociale amélioration, parce qu'il y a derrière lui, le troublant, l'affolant de terreurs enfantines, l'enchaînant aux lianes d'une faiblesse si forte, un trop nombreux Féminin presque *acéphale* (1). Ce féminin qu'il a voulu, qu'il continue de vouloir.

Le Progrès devrait être la joie, c'est le plus rude labeur.

Dans la Cité de justice intégrale, par deux voix unies je l'entends chanter.

(1) Bien entendu, c'est en considérant les choses de très haut, — du point de vue civilisateur, — que j'emploie ce mot.

III

L'AMOUR

Après tout ce qu'on a pu lire jusqu'ici, un seul point, je crois, est à élucider.

L'amour, en la Cité nouvelle, serait-il, par son élévation, moins sensuel ?

L'ascétisme, au sens propre du terme (*lutte contre soi*), pourra, certes, se rencontrer Devoir ou Fatalité. L'aimante, l'aimant, être obligé par la force des choses, ou par l'*impératif* intérieur, de se refréner, de s'immoler.

Mais l'idéal ne sera pas cet ascétisme.

L'humaine religion, n'est-ce point la liberté totale de l'être, sa large expansion — dans le véritable amour ici ? et par *véritable* j'entends monogamique (1).

(1) Se reporter au chapitre : *Dans la Vie du Cœur.*

N'ai-je pas dit — j'y songe — qu'il joindrait « la beauté de la personnalité conservée », développée « à l'antique poésie ennoblie du cœur et des sens » ?

Le mépris de la chair, bouddhique, chrétien, c'est le mépris de la Nature, de la Vie.

Et c'est une des façons de mépriser la femme, une des raisons de la haïr, de la tenir esclave ; c'est même la principale ou plutôt l'unique et multiple tout ensemble chez un Tertullien, un saint Jérôme.

Je me rappelle qu'ayant prononcé un mot, je l'avoue, équivoque, un mot *de son gaulois* dans ma première conférence féministe, Jules Bois, la semaine suivante, releva ce malheureux vocable et joliment, éoliennement, célébra la Chasteté.

On l'applaudit. Je dus me défendre. Je le fis quinze jours après, comme il suit :

« La Chasteté glorifiée, c'est du catholicisme encore, du monachisme. C'est toujours, sous quelque déguisement où s'ingénie notre christianisme inavoué, ce vieil esprit de mutilation faisant de la *sainteté* un miracle de chirurgie morale, parfois horrible physiologiquement, au mépris féroce et monstrueux de la nature tenue pour immonde, alors que toute joie, toute morale saine, et forte, et digne, a sa source en Elle.

» Entendons-nous. Quand j'exalte la Nature, ce n'est point par un retour au paganisme lascif ; je

soutiens seulement, d'un point de vue moderne, d'un point de vue d'avenir, que l'idéal de chasteté, apporté par le christianisme ou du moins intronisé par lui dans toute l'Europe convertie du moyen âge, a fait dévier la morale, qui n'est point l'horreur de la chair, le dégoût de la vie par conséquent, mais, au contraire, la passion héroïque de l'existence, dans l'élévation des instincts primitifs et par la bonté.

» La sainteté pour moi, c'est l'amour actif et *désintéressé* de la si douloureuse humanité, dans le plus intense développement des énergies de soi-même, considérées toutes comme respectables, utiles et susceptibles seulement de subordination les unes à l'égard des autres, au plus grand profit de l'univers intime et de l'univers alité des hommes.

» Chasteté! Chasteté! Ah! qu'il est élégant de pincer la lyre en ton honneur! Et comme la tâche est rude à qui, maudissant le célibat forcé, les causes de celui-ci fussent-elles non religieuses, mais économiques, comme aujourd'hui pour tant de vieilles demoiselles, pour des millions de *misses* anglaises et américaines; comme la tâche lui est rude à écarter le soupçon de grossièreté! Quand voudra-t-on comprendre qu'il est religieux de ne point violenter la nature, qu'à se guinder, à faire l'ange on outrage le Divin (1), qui ne peut nous

(1) J'emploie bien entendu le mot Divin, ici, dans le sens panthéistique qu'il avait sous la plume de Renan.

demander sur la planète Terre, que d'être vraiment, pleinement, superbement, des humains !

» Il y a bien un point sur lequel je vais me trouver d'accord avec Jules Bois.

» Aux époques de lutte ardente et comme de tempête, — que le but soit politique, patriotique, philosophique ou social, — et que l'on se batte à ciel ouvert ou que l'on conspire ; — qu'il s'agisse des femmes nihilistes en Russie, ou d'une Jeanne d'Arc, — la chasteté de l'héroïne est une force merveilleuse, une magie. Elle l'est, d'abord, par la vénération qu'elle inspire ; elle a quelque chose d'éblouissant, et dont l'effet direct est d'empêcher de naître chez les hommes qui entourent cette femme, compagnons ou lieutenants, des rivalités d'amour physique où l'entreprise risquerait d'avorter au jeu des jalousies, peut-être même dans la trahison d'un désir éconduit et furieux. Enfin, cette magie de la chasteté, elle réside, pour une part non moins importante, dans ce fait que la femme morte sexuellement pour ainsi dire, est d'autant plus vivante pour son grand dessein de héros. Tout son être, toutes les vertus de son être se ramassent et, par là, se multiplient au service de l'idée dont elle se sent l'instrument élu. Et, à ce propos, nous pouvons noter après M. Ferrero dans un remarquable article : *Le Troisième sexe* (1), que les victoires fémi-

(1) *Revue des Revues* (janvier 1894).

nistes de l'Anglo-Saxonne sont dues surtout à cette concentration de la volonté par la suppression des soucis de l'amoureuse, de l'épouse et de la mère chez ces millions de *misses* (1), qui n'ayant pu se marier ont capitalisé les forces naturelles inemployées et toujours les capitalisent et mobilisent dans le combat des revendications. Cette formidable armée du Célibat, devait peu à peu tout emporter.

» Mais quoi ! tous ces exemples disent l'état de guerre ; et le dernier, la guerre des sexes. Or, cette guerre même, Jules Bois en souhaite la fin comme moi... C'est en vue de cette paix de justice qu'il a parlé. — Supposons-la réalisée. Les vertus guerrières de la chasteté que deviennent-elles ? N'est-ce pas l'union libre et tendre des deux sexes, leur collaboration permanente et fraternelle, l'amour, tout l'amour, que nous apporte ce monde nouveau où il n'y a plus d'esclaves ni de maîtres, où l'homme délivré de ses Préjugés a pour sœur véritable, pour véritable compagne la femme affranchie de ses dernières entraves ? » (2)

M'attaquant alors au Christianisme :

« On le félicite généralement, disais-je, d'avoir affranchi la femme. Quelle méprise !

(1) On les appelle des *Spinsters*.

(2) On voit qu'à ce moment (hiver 1895) je professais la même doctrine exactement qui anime tout ce livre.

» Le culte de Marie ? Religion précisément d'anti-nature.

» A la femme, — voici la vérité, — le Christianisme donna un maître nouveau, le prêtre, confesseur et directeur. Au-dessus de l'ancienne tyrannie maritale, il érigea la tyrannie mystique qui, je le reconnais, fut bien souvent un refuge et une consolation pour l'épouse malheureuse, pour la veuve, pour la mère et pour l'orpheline. Je ne voudrais pas être accusé d'un bas anti-cléricalisme; le confessionnal sécha des millions et des millions de larmes, versa la paix ou l'espérance en des millions et des millions de cœurs ; le cloître en ces temps de rudesse et de ténèbres fut un asile trop souvent nécessaire pour la femme douloureuse ou supérieure; il fut un lieu d'extase et de joie infinie. Mais nous parlons de la doctrine, et à qui pourrions-nous la demander si ce n'est à ceux-là mêmes qui l'établirent, à ceux que l'Eglise a nommés les Docteurs et les Pères ? »

Il y avait pour ceux-ci la Genèse, la faute originelle, dont Proudhon fit un de ses points d'appui. Jésus, d'ailleurs, par la parole, par l'exemple, n'avait-il point prêché la virginité ?

Saint Jérôme s'écrie dans le pur esprit chrétien :

« Mettons la main à la cognée, et coupons par la racine l'arbre stérile du mariage. Dieu avait bien permis le mariage au commencement du monde, mais Jésus-Christ et Marie ont consacré la virginité. »

Aux femmes qui, se lamentant, se frappant la poitrine, l'accompagnaient vers le Calvaire, le Maître n'avait-il pas dit :

« Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants ; car des jours viendront où l'on dira : Heureuses les stériles, les entrailles qui n'ont point enfanté et les mamelles qui n'ont point allaité (1). »

Toujours escorté de trois ou quatre Galiléennes qui se disputent « le plaisir de l'écouter et de le soigner tour à tour » (2), il laisse Marie de Magdala lui arroser les pieds de ses larmes, les essuyer avec ses cheveux, les oindre de parfums ; il la récompense de cette adoration en lui remettant ses péchés, « qui sont en grand nombre » (3). De Jeanne, femme de Khouza, et de Suzanne, il accepte qu'elles l'aident « de leurs biens » (au témoignage de Luc). Mais il n'aime aucune de ces dévotes, pas même cette autre Marie, sœur de Marthe, qui semble avoir été, comment dire ? la préférée de son extatique indifférence. Il sourit, il a de douces paroles, mais venues d'un tel ciel intime ! — Ce fut le meilleur des chrétiens pour

(1) Evangile de Luc, XXIII. — Consulter une intéressante brochure de M. Henri Coulon : *Jésus et la Femme*. — Voir aussi une conférence de M. Léon Bazalgette : *L'Internationale des poètes*. (*La Société nouvelle*, septembre 1896.)

(2) Renan, *Vie de Jésus*.

(3) Luc, VII.

Ève ; mais il va par sa Galilée, aveugle aux choses de ce monde, à la misère morale et sociale du Féminin.

Cependant, c'est une femme, la Courtisane repentie, qui va crier : « Il est ressuscité ! », et Renan a pu écrire que cette affirmation « fut la base de la foi de l'humanité (1) ». La martyre chrétienne égalera le martyr chrétien dans les cirques. N'importe ! Les Docteurs verront toujours l'Impure, la femme au serpent.

Le *Féminisme* chrétien de certaines dames d'aujourd'hui, fort honorables, est à l'*Humanisme intégral* ce que le *Socialisme* appelé aussi chrétien est au vrai *Socialisme* laïque, athée.

Doctrine de mort sur la terre, de par la tradition de la chute édénique et dans le rêve du Paradis éternel, dans la peur de l'Enfer, du Purgatoire, le Christianisme a pu ruser, tricher avec son principe, pour vivre lui-même, régner ; il lui était interdit d'aller plus loin qu'à *tolérer* l'amour, en le bénissant au mariage. Le bénir, c'est, par une feinte mystique, le purifier. Mais le véritable état chrétien, c'est le célibat dans la chasteté.

Jean Izoulet, en des lignes très belles de justesse imagée, marque de façon décisive ce qui nous dresse contre le Christianisme de toutes nos énergies d'humanité :

(1) *Les Apôtres.*

« Une grève de l'humanité méditerranéenne il y a deux mille ans. L'humanité jetait l'outil, abandonnait le foyer, s'asseyait à l'écart pour mourir, — l'hallucination d'une mystique patrie dans les yeux. Or le travail a repris, la grève cesse, l'hallucination se dissipe, les imprécations tombent, l'amour réhabilite ses soupirs. »

L'amour! — Le droit à l'amour, voilà le premier des droits de la femme comme de l'homme. Le véritable *Féminisme* (*Humanisme intégral*) proclame avant tout pour la femme la liberté de son cœur, et, partant, de sa personne, — dans une dignité d'idéal humain, cela va de soi.

On a entendu le cri de Magda (1). Le roman féministe anglais serait à rappeler aussi. Nous le retrouverons tout à l'heure, en traitant la plus grave de toutes les questions, celle de la *maternité libre*.

Sans doute, cette question, je pourrais l'aborder ici, car le droit de se refuser à la maternité dans le mariage, comme dans l'amour dit libre, dérive de tout le droit absolu du Féminin sur son « moi » physique et moral.

L'esclavage commence à l'amour subi; la maternité non consentie est une aggravation. Je me trompe : c'est le doublement de cet esclavage. Je me trompe encore : l'esclavage est triple. Car au

(1) Chapitre intitulé : *Dans la vie du cœur*.

fait de la fécondation imposée puis de la gestation, qui double à soi seul la féminine servitude, — la naissance de l'enfant conçu dans la soumission d'une horreur impuissante ou simplement avec ennui ajoute une troisième, définitive et incomparable preuve de l'autorité masculine. Sans compter encore les périls de l'accouchement; les incapacités plus ou moins cruelles, physiques ou économiques, des semaines qui le précèdent; les charges qui le suivent, et pour de longues années; enfin les inquiétudes, les chagrins, peut-être d'horribles douleurs.

Mais précisément, le troisième personnage — l'enfant — ne pouvant se séparer de la mère dans l'examen de la question, je dois réserver cet examen pour le prochain chapitre.

Parlons seulement de l'amour, abstraction faite de ses conséquences possibles au point de vue de l'Espèce.

Le droit à l'amour, à tout l'amour, *au plaisir dans la passion*, pour être précis; des féministes femmes hardiment le réclament. Et certes, à l'appui de cette revendication je n'ai rien lu de plus net, de plus ardent, de plus lyrique, que des pages de la baronne autrichienne Bertha von Suttner, traduites par elle-même pour le *Magazine international* d'avril 1895 :

« Ah ! malheur à l'ineptie de votre dualisme, de votre ridicule mépris de la nature, d'où vous

découlent tant de maux et qui vous rend si hypocrites et si cruels ! Comment, vous rougissez de ce que la base de votre sentiment le plus pur et le plus élevé soit un instinct que vous partagez avec le monde animal, et pour cela vous voulez, sinon l'étouffer, du moins le renier? Mais alors, pourquoi n'avez-vous pas honte de votre besoin de vous nourrir, que vous ressentez avec les bêtes, pourquoi pas de l'aspiration vers la lumière du soleil que partagent avec vous-même toutes les plantes? C'est que vous ne l'avez pas reconnu ce lien sacré qui vous unit à l'univers, et, opiniâtrément, vous persistez à vous croire en dehors, au-dessus de la nature. Voilà pourquoi vous avez opéré cette violente scission de votre être, et vous avez inventé l'amour immatériel. A cet amour-là, que vous qualifiez de noble et pur, vous contestez le droit d'aspirer à l'union corporelle, et plus vous éprouvez que votre amour est élevé et affiné, plus vous tâchez de l'arracher de la matérialité où il a ses racines... Vous ne comprenez pas qu'en estropiant ainsi l'amour idéal, vous créez le vice de la débauche, celle-ci étant précisément la recherche des plaisirs de l'amour *sans amour*. »

Plus loin :

« Certes, la volupté est ressentie par les plus infimes bestioles ; mais ne voyez-vous pas que par là cette nature, que vous accusez d'insensibilité et de cruauté, répand sur ses créatures autant, —

non, cent fois plus de joies qu'elle ne leur inflige de douleurs, et cent fois plus de vie que de mort ? Car enfin, chaque créature ne peut mourir qu'une seule fois, et cent fois elle peut transmettre le flambeau de la vie. Les souffrances, la peur, le désespoir qui s'attachent à la mort et qui doivent s'y attacher afin que les créatures la fuient sont pleinement compensés par les ravissements, les douces langueurs, les extases suprêmes qui accompagnent l'œuvre de vie. Même les affres de la maladie, les infirmités de l'âge dont la mort est précédée, trouvent leur équivalent dans la lente naissance du mal d'amour, dans les rêves enflammés de la jeunesse, qui sont le prélude du bonheur d'aimer. De même que la mort ne comporte pas seulement le moment unique où le fil de la vie est coupé, mais bien souvent de longues décadences et de longues souffrances intérieures, ainsi l'amour ne se réduit pas à une minute d'extase, mais parcourt toute une gamme de délices, depuis le premier battement accéléré du cœur jusqu'à l'abandon complet ; mais il n'est pas une heure d'agonie aussi cruelle que sont douces les heures qui précèdent le premier rendez-vous ; et, tandis que la sentence qui annonce au condamné qu'il mourra demain ne peut être prononcée qu'une fois, l'amoureux peut bien souvent entendre le message tout aussi doux que l'autre est amer : « Viens, je t'attends cette nuit ! » A travers la nature entière, où

vous vous plaignez de voir régner l'anéantissement, se répand le torrent de la vie sans cesse renouvelée ; pour chaque gémissement d'agonie qui monte au ciel s'élèvent en même temps mille soupirs amoureux. Dans les coups incendiaires de la foudre, dans le souffle des vents chargés de semences, dans le vol des papillons messagers des baisers de la rose, jusque dans la fusion des éléments physiques, l'amour fécond remplit la nature de son cri d'allégresse... »

Ode en prose qui eût ravi la comtesse d'Agoult, car cette Française d'esprit si libre s'affligeait du *divorce* prononcé par le christianisme entre l'âme et le corps, entre l'amour physique et l'autre ; elle écrivait :

« Quelle misère que cet amour prétendu platonique dont votre orgueil se targue ! Songez donc, ô Batilde, qu'en donnant votre âme à un amant auquel vous refusez votre corps, vous témoignez ainsi faire infiniment moins de cas de l'une que de l'autre. »

Ce qu'elle n'avait pas dit, et ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que la condamnation officielle (j'entends bourgeoise et religieuse) des joies physiques de l'amour pour la femme non mariée, doit, au nombre de ses crimes sociaux, compter celui d'entretenir, pour sa part, la prostitution publique et tout ensemble la débauche virile.

Cela, madame de Suttner l'a vu, l'a dit. — Il y

a toute « une armée d'esclaves pour les basses besognes du plaisir », cependant qu'à l'idéal de chasteté se trouvent condamnés des peuples de jeunes femmes. Antithèse odieusement logique (1).

*
* *

La prostitution disparue, puisque les causes en sont dans l'inégalité sociale des sexes et dans la pire misère de la femme aux classes pauvres ; l'instinct sexuel non plus dissimulé comme une honte par le Féminin (qui n'ose, même aujourd'hui, sembler le subir dans l'amour que si ledit amour a reçu l'estampille de l'État marieur) ; le « divorce chrétien » entre la chair et l'âme ayant fait place à leur naturelle harmonie ; l'amour y gagnant d'abord de n'avoir plus à mentir sur soi, de puiser en sa franchise tranquille un sentiment de dignité, qui lui permettra, rendra facile son plein développement : voilà quelques-unes des transformations profondes dont l'imagination d'un psychologue et sociologue totalement affranchi n'a aucune peine à se procurer le spectacle, dans sa vision de la Cité future.

*
* *

(1) Même remarque chez Edward Carpenter : « L'état de célibat involontaire dans lequel un grand nombre de femmes vivent aujourd'hui sera regardé comme un mal aussi nuisible à peu près que la prostitution dont il est, en quelque sorte, la contre-partie et l'accompagnement nécessaire. »

Mais écoutons encore l'héroïne du roman d'Olive Schreiner, cette Lyndall que nous avons entendue parler de son « petit menton » avec tant de verve (1).

Interprète, évidemment, des idées de l'auteur, elle prononce ces trois phrases, qui sont à méditer :

« Une grande âme attire et est attirée avec une intensité plus puissante qu'une petite. A chaque centimètre dont s'accroît notre hauteur intellectuelle, notre amour enfonce ses racines plus profondément, et étend ses bras plus loin. *C'est encore plus l'amour de l'amour qu'autre chose* qui nous fait désirer cette époque nouvelle. »

*
* *

Et pourquoi encore l'amour sera-t-il plus beau, de nuances plus variées et plus riches, plus durable par suite ?

Parce que, l'homme et la femme se développant l'un et l'autre dans leur entière originalité de sexuation mentale et sentimentale, les contrastes d'où naît l'amour entre les sexes seront beaucoup plus nombreux et de séduction plus puissante qu'aujourd'hui.

Aujourd'hui, en effet, ou bien l'attrait qu'exerce

(1) Première partie de ce volume, vers la fin du chapitre intitulé : *Dans la vie sensuelle*.

la femme sur l'homme est tout physique ; ou bien les différences attractives qui s'ajoutent à cette première et souvent seule magie sont de mensonge, d'artifice si vous préférez.

Ce sont des charmes de « perruche », de « poupée » — (il y a des exceptions, et de plus en plus nombreuses, cela va sans dire), — tristes charmes comparés à ceux que la femme rendue à son génie, l'*Ève nouvelle*, assemblera pour notre total enchantement.

Je l'écrivais dernièrement dans le *Gil Blas :* « L'homme prend pour différences essentielles et suffisantes celles, très médiocres ou plutôt misérables, qu'il a créées, qu'il a du moins imposées au Féminin ; et il ne voit pas les secrètes richesses de nature, par où la femme, en sa libre expansion, l'émerveillerait. »

Car j'y insiste, voilà la vérité :

Loin d'arriver à une déplorable identité morale où l'amour périrait, l'homme et la femme, même en courant des carrières parallèles, toutes semblables, seront de plus en plus différents.

D'ailleurs, (je l'ai indiqué voilà des pages, j'y reviens), une nouvelle beauté féminine se fera, d'éloquence supérieure.

On la peut pressentir ; Rosny l'a vue *en promesse* au visage de son *Indomptée*, étudiante en médecine, puis femme médecin.

Pourtant, nombreux les hommes qui, devant l'invasion commencée des professions dites libérales par la femme et la jeune fille, se demandent si la femme ne perdra point peu à peu toute sa grâce, en ces rudes efforts.

« Exquise sollicitude, leur répondais-je en ma troisième conférence — où je prenais d'abord la chose d'assez loin, comme on va en juger ! — Exquise sollicitude ! un peu bien intéressée sans doute... mais enfin qu'il y a délicate apparence à ce souci !

» Le malheur est qu'il se soit fait jour chez l'homme, seulement depuis les premières tentatives sérieuses du Féminin vers les modes d'activité sociale où l'amour-propre viril se croyait à jamais roi. Oui, cette inquiétude artiste (à la supposer fondée), ce qui me la gâte, c'est de la voir exactement coïncider avec les intérêts de la haute vanité bourgeoise masculine ! Et je suis frappé qu'elle ne se manifeste pas, mais pas du tout, là où elle serait charitable, là où des multitudes de pauvres créatures, qui eussent pu être jolies, qui promettaient de l'être, qui le furent quelques instants, sont à vingt-cinq ans déjà toutes fanées par la misère, par les métiers meurtriers, par les déceptions imméritées et fatales. Oui, l'homme en tout pays et de tout temps eut l'héroïsme de ne pas se soucier de ces ravages dus aux douleurs

dont les causes principales sont sa dureté, son égoïsme, son avarice, sa cupidité, — ou bien aux fatigues assassines de la mine, de la manufacture...

» Charbonnières des pays noirs, houilleuses, casseuses de sucre dont les cils tombent et les dents vers la vingtième année, allumettières dont une récente grève nous fit connaître l'effroyable nécrose, autres empoisonnées des industries chimiques les plus délétères; enfin, pour un usage ou des usages quelconques, bêtes de somme à la ville, aux champs, — devant vous l'homme a le courage de maîtriser son amour du Beau. Il le sent se réveiller, au contraire, avec la plus chevaleresque intensité, quand il s'agit de savoir si, aux routes sociales supérieures, la femme instruite et fière fera concurrence au tyran.

» Eh bien! que l'homme me permette de le rassurer. Loin que le travail cérébral puisse amoindrir le charme naturel d'une jeune femme, il a pour résultat, comme chez l'homme, d'ajouter aux dons physiques par la flamme de l'esprit, visible au front, au sourire, au regard et dans toute l'attitude de la personne; et si la nature fut cruelle ou seulement indifférente, il en corrige par les mêmes reflets spirituels l'inconscient dédain ou la méchanceté. Un visage de lumière, sans rien qui plaise d'ailleurs, et même dans la disgrâce des traits et du corps, c'est de la beauté la plus émouvante, et dont l'humanité doive être le plus fière; car cela

dit la magique puissance de transfiguration des parties immatérielles de notre être... »

J'aurais pu pousser mon triomphe (dialectique) jusqu'à d'assez piquantes ironies, si, à ce moment, je m'étais rappelé d'Anatole France, *Le Jardin d'Epicure.* Car en ce livre plein de suc, — de suc amer parfois, — j'eusse cueilli et opposé deux demi-pages où la malice du philosophe a sans doute voulu faire ressortir l'inconséquence des jugements virils sur la beauté de la femme et sa grâce, suivant que ce Féminin s'emploie, comme ménagère, à servir le mâle ou, comme mondaine ou courtisane, à le séduire.

Après avoir dit, en effet, dans la première de ces deux demi-pages, — aux Laïs et Cléopâtres contemporaines : « On rêve de vous et l'on se damne pour vous. Vous inspirez le désir et la peur... *Si j'étais de vous, j'aurais en aversion tous les émancipateurs* qui veulent faire de vous les égales de l'homme. *Ils vous poussent à déchoir* » ; Anatole France, dans l'autre passage de mon choix, montre à plein l'indifférence du même Masculin aux rapides et déplorables effets du métier de servante sur les charmes tôt détruits de la ménagère : « C'est dans les soucis quotidiens que la mère de famille perd sa fraîcheur... C'est devant le fourneau de cuisine que par une magie vulgaire la petite créature blanche et rose, au rire de cristal,

se change en une momie noire et douloureuse. *Sur l'autel fumeux où mijote le pot-au-feu sont sacrifiées jeunesse, liberté, beauté, joie.* » L'homme, de fait, comme il s'agit de son bien-être à la Chrysale, n'éprouve aucune délicate souffrance à ce spectacle d'esthétique immolation. Or ici, encore, n'est-ce que la ménagère, non pas l'ouvrière des modernes industries. La ménagère, l'un des deux types féminins les plus chers à l'égoïsme du roi tantôt lubrique, tantôt affamé de bonne soupe familiale et désireux que l'esclave ait soigneusement brossé la redingote, le veston, s'y consumât-elle en quelques années.

Mais je m'attarde. — Ce n'est ni la beauté frelatée de la fille de joie, ni les ravages précoces de la femme de peine, que l'homme, dans la Cité nouvelle, trouvera devant soi.

Disparus alors ces deux types également factices, quoique si différemment.

L'ouvrière elle-même, émancipée comme l'ouvrier, possédant comme lui le sol, les instruments et le produit de son travail aura des heures de loisir (le tiers de chaque jour), où se défendre contre l'injure beaucoup plus lente de fatigues qui ne seront plus hors de proportion avec sa force musculaire et nerveuse.

Dans ces mêmes heures elle pourra s'élever spirituellement. Et lorsqu'elle aimera, ce sera donc *en personne humaine,* non plus en serve de

l'homme ou en brute, dans sa grâce à l'abri des trop prématurées flétrissures.

Enfin la beauté qui règnera, celle que chanteront les poètes, je la vois, vêtue d'intelligence rayonnante. Fleur haute de l'âme même, de la pensée, le visage — aujourd'hui souvent de simple charme animal chez la femme — aura pour harmonieux support un corps souple et fier, participant à la vie supérieure qu'il soutiendra — tel un beau vase qui vivrait en son marbre animé de l'existence lumineuse d'une large rose légère à ses bords.

L'homme, alors, dont le cœur se sera fait digne du parfum radieux de la fleur et de la frémissante élégance du beau vase de chair, connaîtra le véritable amour qui vers lui montera de cette merveille. Il donnera, il recevra des baisers d'âme et de lèvres noblement passionnées, vraiment humaines.

IV

LA MÈRE, L'ENFANT

On reproche aux féministes de vouloir dérober la femme à la maternité, son « grand devoir ».

Devoir envers qui, d'abord, ou envers quoi, — pourrions-nous demander?

Parce qu'on est venue sur cette planète avec un utérus, des hanches qui s'élargissent à la puberté, et ces fameux ovaires — dont tant de femmes d'ailleurs se font débarrasser aujourd'hui sans se convertir pour cela au Féminisme, — il faudrait devenir mère!

Mais s'il y a obligation (et l'homme ne cesse pas de répéter que la maternité est en effet le rôle de la femme, la fin morale et matérielle de son existence, *sa raison d'être*), s'il y a obligation, il est vraiment d'une logique sociale merveilleuse que Religions, Opinions, Mœurs condamnent tant de filles à la stérilité par cette unique raison qu'elles ne

trouvent point un mâle disposé à les conduire devant un délégué de la puissance d'en haut ou de la moindre puissance (néanmoins suffisante) d'un Etat?

Oui, si la femme a ce devoir d'enfanter, pourquoi défendre aux vierges qui en auraient envie, qui sèchent sur pied dans leur morne famille, de s'exposer, en perdant leur virginité, à se laisser faire un enfant?

Il se conçoit malaisément, non l'enfant, mais le raisonnement bicéphale dont je m'occupe.

Serait-ce donc une punition pour les malheureuses non demandées en mariage que d'être exclues du devoir dicté par les ovaires? Y aurait-il faute, de leur part, à n'avoir pas la dot qui leur amènerait l'humain semeur légal?

Faute? — Oui : d'argent. Mais je n'arrive point à m'expliquer alors qu'un certain nombre de billets de mille, absents, interdisent aux unes ce qui est d'obligation naturelle pour les autres : d'utérine obligation!

Si c'est l'utérus qui fait le devoir, celui-ci est le même absolument pour quiconque a celui-là.

Et si c'était l'argent, je ne verrais plus du tout comment on soutiendrait qu'il dérive, d'avoir des ovaires, une prédestination fonctionnelle où tiendrait tout le droit de vivre du Féminin.

Mais cessons la plaisanterie.

Il n'est que trop vrai : le célibat forcé pour un

si grand nombre de jeunes femmes; cette défense religieuse et bourgeoise, et même populaire en tant de familles d'ouvriers, de paysans dominées par la morale bourgeoise ou chrétienne; voilà pour stupéfier ou indigner *l'humaniste.*

C'est proprement un crime double (moral et physique) dont j'ai, du reste, assez parlé, à deux reprises (1).

La Cité nouvelle ne fera pour aucune femme un devoir de l'acte créateur; mais elle ne le défendra non plus à aucune.

Fidèle à son principe de liberté, elle respectera partout la volonté de l'individu qui, homme ou femme, ne relèvera que de lui-même devant l'Espèce.

Il est d'ailleurs curieux de voir une Société issue du Christianisme et moralement toute pénétrée encore d'esprit chrétien, — tout empoisonnée de Nazaréisme — méconnaître cependant une des idées de Jésus les plus authentiques (*Heureuses, les stériles !*).

Pour nous, — pour moi, veux-je dire, n'entendant compromettre personne, allant mon chemin philosophique dans une totale indépendance, — pour moi donc, *humaniste*, la femme n'a pas plus le devoir d'être mère que l'homme d'être papa.

(1) Première partie, chapitre intitulé : *Dans la vie du cœur.*

Mais il est simplement idiot de reprocher aux émancipateurs et aux revendicatrices d'être hostiles, de tendance, à l'accomplissement par la femme d'une fonction organique, dont elle me semble seulement tout à fait libre de se dispenser, si elle n'a pas la vocation, quoique munie de l'organe nécessaire.

Bien souvent même — nous y viendrons — son véritable devoir, mariée ou non, serait pour telle ou telle raison, ou pour plusieurs, de se garder à tout prix de donner la vie.

Mais la femme qui, saine, avec un homme sain, — à peu près sûre, en outre, de ne pas vouer à la misère ou au vice l'enfance ou la jeunesse du fils ou de la fille qu'elle aurait, — trouverait sa joie, suprême ou non, dans l'amour à tenter le Génie de l'Espèce, elle fait bien, obéissant à son « moi ».

Il est animal, non pas humain, de tirer d'une fonction physiologique possible un *impératif.* Du moins c'est de l'animalisme ne s'élevant à l'humanité que par ce sophisme interdit aux animaux — ceux-ci ne pouvant, naïvement, aveuglément, que suivre l'instinct.

Ce qui est *humain*, ce qui semblera tel à tous les citoyens, à toutes les citoyennes de la Cité, c'est, l'enfant une fois né, de l'élever selon les règles de l'hygiène, au lieu d'ignorer, comme l'immense majorité des mères aujourd'hui, jusqu'aux premières notions de la médecine infantile. *L'hu-*

main, ce sera encore d'avoir des principes d'éducation *scientifiques* et d'y conformer scrupuleusement sa conduite maternelle (ou paternelle).

Ce sera, avant même la naissance du nouvel être (qui ne demanda point à se former au ventre de la femme) — dès qu'il vivra dans ce ventre sous la forme humaine, — de se sentir des devoirs envers lui.

Le devoir maternel, physiologique, moral même, commence, très grave, à ce moment-là.

Je dis : moral, parce que les pensées, les sentiments où évolue l'âme de la femme enceinte, pendant LES SIX MOIS qui précèdent l'accouchement (1), ne sont pas sans action sur la mystérieuse adolescence intra-utérine psychique, ni, peut-être, sur la conformation du futur homme ou de la future femme en son nid de chair nourricière.

Les Athéniens eurent l'intuition de cette vérité. « Lorsqu'une Athénienne se déclarait enceinte, on avait soin d'orner sa demeure de statues et de peintures représentant les types les plus purs de la beauté humaine. Les Grecs pensaient que ces images nobles ou gracieuses exerçaient une favorable influence (2). » Tenons pour certain que non

(1) « Dans l'espèce humaine l'embryon atteint son stade fœtal vers la fin du troisième mois. » (*Grande Encyclopédie*, au mot Fœtus, article signé : Debierre.)

(2) Daniel Stern : *Esquisses morales*.

seulement ce peuple artiste ne s'égarait point en cette conviction, mais qu'une science plus poussée, une embryologie instruite enfin des lois subtiles de l'invisible formation de l'individu humain tout entier, fournira aux mères un ensemble de très précis conseils intellectuels, esthétiques et moraux.

Sous le point de vue physiologique, — pour ce qui est de l'hygiène relative à l'être caché, pour les soins que la femme grosse doit prendre, dans l'intérêt non exclusivement de sa propre santé, mais encore et surtout de celle de l'enfant, nous commençons à peine à sortir soit de la barbarie, soit d'un empirisme grossier.

Quant aux soucis d'ordre moral qu'Elle connaîtra dans la Cité de Lumière (comme d'Amour et de Justice), qu'elles sont exceptionnelles les admirables qui dès maintenant s'y haussent!

Est-ce l'ouvrière brisée par le travail de la manufacture, de l'atelier, de la mine (en dépit des lois dites protectrices jugées dans la première partie de ce livre); est-ce la paysanne, est-ce la « poupée » d'autre part, qui peuvent s'occuper de l'âme naissante? La « poupée » aurait le temps, si elle-même, comme adulte, avait l'âme d'une véritable personne.

Confessons-le : L'humanité présente est encore engagée dans l'animalité, presque tout entière, et bien plus qu'engagée, enfoncée, — aux yeux du

philosophe qui l'envisage dans l'accomplissement des fonctions successives ou simultanées de reproduction.

Multiples en effet, tant au psychologique qu'au physique, ces fonctions par où l'espèce se perpétue.

D'abord la conception, puis la longue gestation, devraient-elles être des actes simplement du corps, comme ils le sont pour presque toutes les femmes? La conception même, j'y insiste, ne devrait-elle point participer de la dignité humaine? être un acte moral, beaucoup plus que physiologique — acte de volonté réfléchie, d'intelligence?

C'est ici que nous trouvons devant nous le néo-malthusianisme dont M. Paul Robin s'est fait l'apôtre, en France, depuis quelques mois. Doctrine flétrie comme immorale ou indécente par les bourgeois les plus malthusiens. Doctrine d'*humanisme*, à laquelle l'avenir appartient.

Le bourgeois malthusien, et l'ouvrier ou le paysan qui l'imite, n'obéissent qu'à des préoccupations économiques. Non toujours par simple égoïsme, certes, quoique ce soit bien en général le mobile au moins dominant.

Les meilleurs songent à l'avenir difficile de l'enfant qui pourrait naître.

La plupart n'ont qu'un but : ne pas *grever* leur *budget*. Et la majorité de cette majorité n'est que trop excusable, leurs ressources pécuniaires ne

leur permettant pas raisonnablement le « luxe » de plus d'un ou de deux enfants.

Mais quand on n'est inspiré dans ses tricheries au jeu d'amour que par des considérations de ce genre, s'indigner d'une théorie de sélection supérieure, reposant d'ailleurs en son fond premier sur la pitié de la douleur humaine, c'est d'une odieuse sottise !

Notez au surplus que ces déclamations pharisiennes n'ont presque jamais le soupçon même des arguments fournis par les partisans du néo-malthusianisme. Elles ignorent la question. C'est, après tout, leur seule excuse.

Voici quelques lignes extraites du programme de « la Ligue de la Régénération humaine » — ligue constituée à Paris le 30 août 1896, et qui prit pour devise ces deux formules : *Bonne naissance, éducation intégrale :*

« Autant il est désirable, aux points de vue familial et social, d'avoir un nombre suffisant d'individus sains de corps, forts, intelligents, adroits, bons ;

» Autant il l'est peu d'avoir *un grand nombre d'enfants dégénérés, destinés, la plupart, à mourir prématurément, tous à souffrir beaucoup, à imposer des souffrances à leur entourage familial, à leur groupe social*, à peser lourdement sur les ressources, toujours insuffisantes, des assistances publiques et de la charité privée, aux dépens d'enfants de meilleure qualité. »

Donner la vie quand on est malade, quand on est misérable, c'est un crime; voilà, pourtant, ce qu'il faudrait enfin reconnaître.

Ibsen, en ses *Revenants*, a répandu sur la première moitié de cette vérité la plus sombre poésie, la plus tragique ; et des bourgeois ont lu ou même vu ce drame d'invincible éloquence, des bourgeois malthusiens qui n'en trouvent pas moins abominable la campagne entreprise par le profondément honnête, par l'héroïque M. Robin.

Au moins le Dr Javal, de l'Académie de médecine, président de l'*Alliance nationale contre la dépopulation*, dans un travail lu à l'Académie, rendait-il hommage, en adversaire loyal, « à la pureté de cœur et au désintéressement de ce philanthrope qui, aux dépens de sa bonne renommée, avec un rare et infatigable courage, a toujours fait ce qu'il croyait utile en faveur des déshérités » (1).

Du point de vue patriotique, le même Dr Javal en convenait: M. Robin est loin d'avoir tort « lorsqu'il dit que la force d'un pays ne réside pas seulement dans le nombre de ses habitants, mais dans la supériorité de leurs qualités physiques, intellectuelles et morales. »

Encore est-ce justement que M. Robin, dans sa réponse, veut voir une « concession de forme, tout

(1) *Contre et Pour le Néo-Malthusianisme (Communication du Dr Javal à l'Académie de Médecine de Paris, et Réponse de M. Paul Robin)*, chez Stock.

à fait regrettable » au « pas seulement » des lignes qu'on vient de lire : « Car, en vérité, le nombre des *inférieurs* ne contribue *pas du tout* à la force d'un pays, mais bien au contraire à sa *faiblesse.* »

Mais laissons ce côté de la question, sans intérêt pour nous en notre vision d'avenir.

Ne trouvez-vous point horrible qu'un alcoolique, un syphilitique, un épileptique transmette son mal en créant, pour le plaisir de ne point se gêner *au plaisir ?* Là, d'abord et surtout, l'*humanisme* de la thèse, à mes yeux.

Lyndall est encore à entendre ici (et Lyndall, je le répète, Olive Schreiner l'approuve toujours).

« On dit : « Dieu envoie les petits nouveau-nés. » De tous les mensonges lâches et révoltants que disent les hommes... c'est celui que je hais le plus. Mon père a sans doute dit cela lorsqu'il se mourait de consomption. »

Avec Lyndall, nous retrouvons d'ailleurs le second argument des néo-malthusiens, car elle ajoute : « Ma mère aussi lorsqu'elle savait qu'elle n'avait pas les moyens de me nourrir, et ils me créèrent pour me faire nourrir comme un chien, par des mains étrangères. »

C'est une des hantises de *la femme nouvelle*, en Angleterre, cette question du crime de la maternité ou de la paternité en des cas trop fréquents.

« *A Superfluous Woman* » (1), dit mademoiselle Claire de Pratz en une étude parue dans le *Magazine international* (2), « est l'histoire d'une jeune fille du monde que sa tante désire marier de force avec un vieux lord libertin et *dégénéré.* Pour échapper à ce destin, elle quitte la maison de sa tante et se réfugie dans une ferme au milieu d'une campagne lointaine. Là, elle rencontre un jeune fermier, « paysan jeune et beau, ayant une belle âme. » Elle s'éprend de lui, et lui s'éprend d'elle... Il la demande en mariage, mais elle, malgré l'amour qu'il lui inspire, « n'osant pas se lier pour toute la vie à ce simple fils de la terre », lui propose avec humilité une affection toute libre. Colin... refuse. Cette femme vraiment superflue s'enfuit vers la maison de sa tante, qui finit par la marier avec le lord libertin. *Elle ne peut donc échapper à la fatalité qui lui imposait dès le début de sa vie ce compagnon malsain; et la voilà mère d'enfants dégénérés.* La plus grande témérité de la romancière consiste à hausser l'amour sans contrôle et loin des lois, au-dessus de l'union légale, si le premier se concilie avec la santé qui est la morale du sang, et si la seconde achemine vers la décrépitude de la race. »

L'union libre dans l'amour jeune et sain, voilà donc, ici proclamé, ce que mademoiselle de Pratz

(1) Par Mrs Sarah Grand.
(2) Numéro de mai 1896.

appelle avec raison « un des décrets révolutionnaires de la Femme nouvelle. »

On pourrait dire : « De la Mère nouvelle » ou à venir ; de la Mère des temps d'Égalité parfaite entre les sexes.

Alors, en effet, plus d'union « sans amour », plus de « maternité sans consentement », — conformément au vœu qualifié d'immoral, parce qu'il est de morale réelle, qu'une autre Anglaise, déjà citée aussi, Mrs Mona Caird, ne perd pas une occasion d'exposer, de défendre, lui gagnant des adhésions, secrètement nombreuses à coup sûr.

Du même article de mademoiselle de Pratz, cet exemple à détacher encore (non pour le plaisir de citer du curieux, ce qui serait déjà fort admissible, mais pour convaincre de l'importance de ce courant d'idées en Angleterre depuis une dizaine d'années environ) :

Une jeune fille, demandée en mariage, répond au jeune homme : « Nous ne sommes, ni l'un ni l'autre, des êtres sains. Nous souffrons dans notre chair pour les péchés de nos ancêtres... Sacrifions-nous pour le bien de l'humanité. Soyons les premiers apôtres de la nouvelle religion. Je veux être la première à prononcer ce vœu. J'affirme solennellement, en pleine connaissance des suites d'un tel serment, que ne voulant pas perpétuer le fléau de la phtisie, qui depuis des générations sévit sur

notre famille, j'affirme solennellement que je vivrai, toute ma vie, dans un célibat immuable. Cela est décidé. Je veux être noble (1). »

Entraîné, le monsieur jure de même. Mais retenons le mot : « Je veux être noble. »

Cette volonté de noblesse, l'auront — si toutefois il y a lieu : si les mœurs nouvelles ne guérissent promptement l'humanité des horribles maux physiques que la semence pourrie du mâle sans scrupules transmet si souvent aujourd'hui, — l'auront les femmes de la Cité vers laquelle les vrais féministes entraînent le vieux monde et la jeune République d'outre-océan.

Seule différence, mais importante : celles qui devraient avoir et qui auraient cette volonté, ne feraient pas serment de chasteté, pour cela.

S'il leur plaisait de le faire, ce serait par quelque autre motif.

Il suffit de ne pas créer pour la douleur. Aimer reste le droit. Aimer de toute sa chair comme de toute son âme.

Quant aux enfants de cette Cité, on n'aurait pas à demander pour eux la protection d'une tutelle sociale, ainsi que la demandent aujourd'hui (on l'a vu) les *Sociétés féministes de France*, nombre de socialistes par toute l'Europe et, sans doute, la

(1) *A proposal,* nouvelle signée Zula Maud Woodhull.

plupart des féministes, hommes et femmes, des divers pays où l'idée a pénétré.

Les terribles conditions de la lutte pour la vie qui sont en train de ruiner l'ancienne Famille, ayant cédé la place à la justice économique, la mère n'aurait besoin de personne, pas même du père, pour élever l'enfant (1).

C'est une des conséquences les plus fréquentes de notre affreux régime économique, la séparation de l'enfant et de la mère, ou l'abandon de celui-là par celle-ci du matin au soir. (De même l'infanticide, l'avortement accusant ce régime ou la morale bourgeoise. Et à ce propos félicitons madame Béquet de Vienne arrivant, par sa *Société de l'allaitement maternel*, à garder contre le cœur de la mère le pauvre petit, la pauvre petite, au moins pendant un an) (1).

Dans la Cité de Justice, de Bon travail, la mère et l'enfant ne se quitteront pas.

Et elle saura l'élever (j'ai touché le point, j'y

(1) Il n'y aurait plus *lutte pour la vie,* mais *accord pour la vie.*

(1) De 1876 à 1893, 57,000 malheureuses ont dû à cette Société de n'avoir point à abandonner (ou à tuer) après sa naissance l'être né de la séduction ou de l'amour. — A cette institution admirable, madame Béquet de Vienne joignit un *refuge-ouvroir* pour les femmes enceintes (1892). Ce refuge-modèle, trop petit, certes, mais qui fut si utile déjà quand même, est situé avenue du Maine. — Parmi les Œuvres philanthropiques analogues, la Maison maternelle de Belleville, dirigée et, je crois, fondée par madame Louise Koppe.

appuie) d'après de sûres méthodes intellectuelles, morales, physiques.

Non pas, veux-je dire, que l'enfant, tenu à l'écart de toute camaraderie, doive connaître seulement ses mère et père et les amis ou parents de ceux-ci ; n'avoir du moins pour camarades que les enfants de ces parents et amis.

Ce sera le règne au contraire de la coéducation — dans l'Instruction intégrale.

Mais au lieu que l'internat soit généralement préférable, comme il l'est maintenant, pour les fils et les filles du peuple, la Famille nouvelle, libre et pure, la Mère au centre, vivant foyer, sera toujours à côté de la maison d'Instruction, la surveillera, et réchauffera l'enfant qui se rendra de l'une à l'autre tous les jours. Elle complétera l'œuvre des maîtres, y ajoutant ce qu'ils ne peuvent donner, ce que l'âme d'une mère, toute seule, peut déposer au cœur d'un fils, d'une fille, dans le cerveau même, par sa tendresse passionnée.

Tendresse des mères ! Combien de fois célébrée, réellement admirable « en tout temps », « en tout lieu », — mais qui trop souvent, aujourd'hui, est encore plus animale que véritablement humaine. Tendresse des mères, avilie par la condition de la mère comme femme — et comme mère, devant le père ou devant la Loi ou encore devant l'Opinion ! Tendresse ignorante de ses devoirs, bien souvent, ou impuissante à les remplir ! Gâtée d'ailleurs,

faussée par le manque d'une sûre raison directrice chez la faible maman ininstruite, qui ne voit alors dans l'enfant qu'une image excessive de sa propre faiblesse cérébrale et sociale ! Tendresse qui ne sachant point ses droits de nature, chez la femme esclave, ignore que l'enfant a, lui aussi, ses droits (1) ! Tendresse que la dignité de la femme indépendante, nourrie des connaissances nécessaires à l'accomplissement de la complexe tâche maternelle, aura donc ennoblie, promue à la hauteur morale qu'elle n'a pu atteindre jusqu'à ce jour, très rarement, que par un concours de faveurs du sort.

J'hésite à citer encore. Mais n'est-il pas indispensable de faire entendre la voix de la *Femme nouvelle* quand elle doit nous servir à prouver que nous ne sommes point dans le bleu d'un rêve injustifié ; que nous annonçons simplement ce qui se prépare : prophète ne prophétisant qu'en observateur des irrécusables signes d'un demain qui

(1) Nous avons cité Émile Acollas. Mais il faut voir dans les *Œuvres complètes de Maria Deraismes* une remarquable et chaude étude précisément intitulée les *Droits de l'Enfant*. Au Congrès féministe International de Paris (1896), mademoiselle Louise d'Ervieux a lu un rapport judicieux et touchant sur les *Droits de l'Enfant*. — Ces noms féminins établissent à nouveau que la Revendicatrice n'est nullement l'ennemie de la maternité et qu'il est ridicule de nous opposer constamment le *cliché* de la Mère.

monte derrière la vieille montagne d'Erreurs et de Mensonges ?

Si j'ai raison de ne pas craindre l'abus des preuves en un tel travail, je peux donc emprunter une fois de plus à Olive Schreiner :

« On dit qu'il reste aux femmes un grand et noble travail et qu'elles l'accomplissent mal. C'est vrai. Elles l'accomplissent d'une manière exécrable. C'est le travail qui exige la culture la plus étendue, et elles n'ont pas même la culture la plus étroite. L'homme d'affaires peut n'y voir pas plus loin que ses livres de droit, et le chimiste que les fenêtres de son laboratoire, et ils pensent s'acquitter bien de leur travail. Mais la femme, pour faire le travail de la femme, a besoin d'une culture à plusieurs faces très variée; les hauteurs et les profondeurs de la vie humaine ne doivent pas être au delà de l'horizon de sa vue; elle doit avoir la connaissance des hommes et des choses en beaucoup de situations, un large éclectisme de sympathies, la force qui naît du savoir et la magnanimité qui naît de la force. *Nous portons le monde et nous le faisons. Les âmes des petits enfants sont des choses merveilleusement délicates et tendres; elles gardent à tout jamais le reflet de l'ombre qui la première tombe sur elles;* c'est celle d'une mère, ou tout au plus, d'une femme. »

*
* *

En résumé, par toute l'histoire, il a pu se trouver des mères admirables ; mais quand on parle de la Mère on parle de la généralité des mères, et en ce sens la Mère sera l'une des nouveautés, l'une des beautés originales de la Cité de Justice, d'Amour et de Lumière.

V

COÉDUCATION

Dans ma troisième conférence féministe, je disais :

« L'égalité doit commencer avec l'enfance, pour l'harmonie des adolescences, des maturités et des vieillesses; pour le progrès de l'humanité, dans la Joie, par le « COUPLE ».

» C'est d'ailleurs ici que se massent nos adversaires avec toutes les vieilles armes, rafraîchies, du multiple Préjugé conservateur...

» Mes camarades Jules Bois et Austin de Croze ont parlé de la jeune fille; ils ont dit bien des choses, et Jules Bois s'est montré d'une hardiesse dont je me permettrais de le féliciter si j'en avais le droit. Ils m'ont pourtant laissé la plus grave des questions, la plus terrible, celle qui a valu tant d'outrages, tant de calomnies à un pédagogue

digne, au contraire, d'admiration, à l'ancien directeur de l'établissement de Cempuis, M. Robin.

» Vous devinez maintenant qu'il s'agit de la *coéducation des sexes,* cette monstruosité d'après tant de journaux, mais qui, cependant, a donné et donne de si excellents résultats en Amérique, aux pays scandinaves, en Suisse, partout où l'on a osé.

» Cette coéducation, donnez-la où vous voudrez, par l'externat ou par l'internat, j'y vois L'INDISPENSABLE CONDITION PREMIÈRE DE LA FORMATION DU COUPLE SAUVEUR, la pierre angulaire de la Cité future ; et j'y respire en quelque sorte, au parfum des pudeurs sans hypocrisie et sans trouble, au virginal matin des solidarités adolescentes, dans une pure atmosphère d'égal et sain développement des intelligences, du caractère, de toute l'âme, j'y respire en sa fraîcheur d'aube tout le tranquille héroïsme à venir d'un monde de justice et de fraternité.

» Mais on me dira : « Vous allez faire des cer-
» veaux identiques par l'identité de l'instruction.
» Vous allez faire des tempéraments semblables
» par la communauté des jeux comme des études ;
» par cette vie en commun, du lever au coucher ».
Rassurez-vous. Les éternelles différences qu'a fixées la nature, ces lois physiologiques de la *sexuation mentale et sentimentale,* seront toujours assez fortes pour entretenir dans l'unité la nécessaire dualité d'harmonie féconde. Ce que nous ne

voulons pas, c'est que d'un côté on enseigne le faux ou le trop incomplet, et, de l'autre, la vérité pleine. Il n'y a qu'une vérité : la même pour les deux sexes, ou il n'y a pas de vérité. Ne falsifiez pas le vin de l'esprit pour un sexe, dans la peur de griser ce sexe trop faible ; vous l'empoisonnez, au contraire, pour avoir débuté par le méconnaître.

» Jugez donc à ses fruits l'instruction inférieure délivrée jusqu'à ce jour à la femme. On a fait d'elle une malade en soumettant à la culture la plus follement intensive sa prédisposition organique à un excès de sensitivité. Au lieu de la prémunir contre sa nervosité naturelle, source de tant d'infortunes privées et parfois de malheurs publics, on a développé, on développe cette hyperesthésie. Jusqu'ici a fort bien dit Bebel (1), on n'a fait « qu'accentuer le mal ». Et d'autre part, voici Balzac que vous ne soupçonnerez pas d'un féminisme à notre manière, et qui déclare ; « Une » femme qui a reçu une éducation masculine pos» sède, en réalité, les qualités les plus brillantes » et les plus fécondes pour fonder son bonheur » propre et celui de son mari (2) ».

» Je répète : *une éducation masculine, une éducation de raison* (3).

(1) *La Femme dans le Passé, le Présent et l'Avenir.*

(2) *Physiologie du Mariage.*

(3) Non que je considère l'instruction et l'éducation données

» La différence des vases récepteurs fera toujours celle des nuances de coloration des liqueurs versées. Ce sera la même vérité, mais teinte différemment; et l'odeur non plus n'en sera pas la même. Cependant, par l'identité des substances, quand on établira la communication d'un vase à l'autre, il n'y aura pas ces risques d'explosions qui font de tant de mariages, encore aujourd'hui — surtout aujourd'hui, — passé un intervalle plus ou moins long — autant de sinistres domestiques, et, par leur somme, une véritable catastrophe sociale. »

A CEMPUIS

C'est à Cempuis que je me fis l'opinion ainsi exposée à mon public de la Bodinière.

Je l'avouerai même : je n'avais jamais réfléchi sur cette question si importante de la coéducation avant le jour où je pénétrai dans le fameux orphelinat.

Fameux, il l'était devenu en huit jours. Une campagne de presse, furieuse, avait éclaté contre M. Robin (fin août, 1894).

Le *Gil Blas* me demanda si volontiers j'irais visiter l'établissement battu d'une si formidable tempête.

à l'homme jusqu'à ce jour comme excellentes.. Il s'en faut. Mais je m'expliquerai en traitant de l'*Education intégrale.*

On m'assurait la liberté totale, à mon retour, dans le compte rendu de mon voyage.

Je partis et mon premier article parut le lendemain du jour où M. Leygues (triste souvenir sur son nom) croyait devoir révoquer M. Robin (1). — Ces articles, si je ne m'abuse, sont à reproduire. Les voici, appuyés de notes spécialement écrites pour ce volume :

I. — *Les dessous du scandale.*

« Mon voyage a duré trois jours. J'ai voulu réellement *savoir*, et j'ose dire : *Je sais!*

» Tout le scandale a eu pour auteur un ex-maître de Cempuis, justement congédié par

(1) Exactement, c'est le préfet de la Seine qui révoqua M. Robin, mais sur l'ordre du ministre. Une commission d'enquête ministérielle avait été nommée le 24 août. Elle arriva le 25 à Cempuis ; et le 31 — on alla vite — était signé l'arrêté de révocation.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler qu'en novembre 1892 une enquête avait eu lieu déjà. M. Jost, inspecteur général de l'Instruction publique, et madame Kergomard, inspectrice générale des écoles maternelles, y procédèrent. Leurs rapports constituent un sûr éloge de la longue direction de M. Robin. M. Leygues prit-il la peine de les parcourir? Cela m'étonnerait. Ils furent publiés en 1895 par le Conseil général de la Seine, qui voulut, après le coup de théâtre du 31 août 1894, faire lui aussi son enquête. On verra tout à l'heure dans une autre longue note, que c'était son droit et son devoir. Elle aboutit à la réhabilitation du condamné de M. Leygues. (Rapport de M. Laurent Cély, 1895 ; 345 pages.)

M. Robin. Je ferai à ce calomniateur, aujourd'hui retiré de l'enseignement, la grâce de taire son nom, à moins qu'il ne désire imprudemment une publicité qui lui serait lourde, je l'en avertis. Je pousserai la bienveillance jusqu'à ne pas désigner l'enseignement dont il était chargé à l'orphelinat. Il ne doit pas ignorer que le directeur le renvoya sur le conseil de la Préfecture de la Seine, après renseignements pris à l'étranger. J'ajoute que M. Robin, trop généreux envers cet adversaire féroce, a dédaigné, devant moi, *bien malgré moi*, la vengeance facile de la vérité. Ce n'est pas de M. Robin que je tiens les faits. Mais, enfin, voici un homme qui a voulu se venger d'avoir été mis à la porte : il a cherché d'abord un organe dans le département où se trouve l'orphelinat. La *République de l'Oise* (je précise un peu plus) ayant refusé de s'ouvrir au personnage douteux, il est venu à Paris, il s'est présenté à la *Libre Parole ;* on l'y a malheureusement écouté, on l'a cru, on a reproduit ses inventions, — et la campagne contre Cempuis est partie de là.

» J'ai de bons camarades dans le journal de M. Drumont ; mais j'ai le devoir d'examiner la valeur morale du monsieur qui a su (comment ?) leur en imposer. Vous ne l'auriez jamais suivi, mes chers confrères, si vous aviez pris soin de vous informer des mobiles qui le poussaient ; si vous aviez fait l'enquête toujours à faire sur

un ex-employé mécontent parce qu'il fut chassé.

» Encore une fois, libre à lui de protester; j'attends.

» Oh! certes, il y a eu des enquêtes dans le pays, à Grandvilliers, à Cempuis, à Mers, et les journalistes qui les ont faites avec le plus de retentissement n'ont pas eu de peine à recueillir des témoignages en apparence terribles contre M. Robin, ou plutôt contre l'établissement d'éducation et d'instruction qu'il dirige depuis bientôt quatorze ans.

» Mais ne connaît-on pas la province? Balzac a-t-il vainement écrit ses prodigieux romans sur les haines et les ligues locales?

» Après avoir entendu les accusateurs, — ceux de Grandvilliers notamment, les plus âpres, — n'eût-il pas été juste et sensé d'essayer de mesurer le degré de confiance à leur accorder? Le *Matin* s'est donné un mal énorme... pour enregistrer, sans critique, des déclarations n'ayant, je l'atteste et le prouverai, qu'un intérêt : celui de nous fournir une preuve nouvelle du misérable et formidable esprit qui peut, l'heure sonnée, l'occasion offerte, ameuter contre un homme, ou une entreprise, tout un canton, tout un arrondissement, quand ce n'est pas la moitié, les deux tiers, et parfois plus, d'un département.

» N'être pas du pays, s'y installer, y fonder quelque chose, quoi que ce soit, n'est-ce point une

sorte de crime, déjà, pour l'ombrageux localisme? Mais fonder quelque chose de neuf, braver les préjugés, les idées, la conscience, si l'on veut, de la majorité des habitants, — cela tient du sacrilège, et la calomnie devient un devoir sacré pour la foule indignée, surtout lorsqu'elle est, comme ici, dans la main du prêtre et que le novateur est un libre-penseur. — Tel m'apparut très vite le cas de M. Robin.

» Le procès que lui font ses ennemis est un procès de tendance, *un procès de sorcellerie*, exaspéré par le fiel provincial; sans compter les motifs personnels d'animosité, bouillant depuis des années au feu inextinguible des rancunes d'argent, chez le commerçant déçu ou l'héritier frustré.

» Je sais : on a fortement exagéré le nombre des parents du philanthrope Prévost, enragés de n'avoir pas hérité et attisant les haines dans le pays (1). Même il paraît qu'à Grandvilliers, il n'y

(1) L'établissement de Cempuis s'appelle officiellement l'orphelinat Prévost. Ce M. Prévost fondait en 1861, sur un vaste terrain lui appartenant, un Asile qui devint en 1871 un orphelinat. En 1875 il mourut, laissant un testament où il instituait le département de la Seine son légataire universel, à charge d'affecter la totalité de sa fortune « à l'entretien du plus grand nombre possible d'orphelins des deux sexes » dans la maison de Cempuis. Il disait dans ce testament : « Tous les membres de ma famille sont assez riches pour n'avoir pas besoin de ma fortune qui ne servirait qu'à leur donner du superflu, tandis qu'elle peut servir à sauver de la misère et du vice des milliers d'êtres humains. » Ces parents ne se bornèrent

en a qu'un ; et celui-là se défend d'avoir rien fait pour déshonorer l'orphelinat, dans cette campagne de presse où, cependant, il a donné sa note, très vive, *au nom* (le bon apôtre) *de la Patrie!* A Cempuis également, il n'y en aurait qu'un, le maire du village ; et il proteste aussi de son désintéressement, mais la plus élémentaire psychologie nous commanderait la défiance. Comme témoins à charge, ils ont beau prétendre : pour tout juge équitable ils sont suspects.

» Et c'est eux qu'on est allé trouver !

» Eux et d'autres, comme ce pharmacien, gendre

pas à faire la grimace ; ils attaquèrent l'acte qui les déshéritait. Le procès ne prit fin qu'en août 1880, époque où le département de la Seine entra en possession du legs et procéda à l'organisation de l'orphelinat. En décembre 1880, M. Robin était nommé directeur. (*Rapport de M. Laurent-Cély.*)

Ce rapport (de 345 pages, nous le répétons) renferme cinquante-trois dépositions, outre les rapports de M. Jost et de madame Kergomard.

La commission d'enquête du Conseil général de la Seine entendit, en effet, *tous ceux* qui voulurent bien venir l'éclairer. Les enquêteurs ministériels avaient, eux, imité l'exemple des reporters du *Matin*, de la *Libre Parole*, etc. ; ne se renseignant dans le pays qu'auprès d'ennemis déclarés de M. Robin. Même ils ne virent que trois personnes, dont le maire de Grandvilliers, M. G... — Naturellement M. Leygues, répondant à une interpellation de M. Lavy, déclara que ces trois témoins étaient « les gens du pays les plus honorables, les mieux placés pour connaître l'orphelinat » (10 novembre 1894). Il n'en pouvait rien savoir, mais le « toupet » ne faisait point défaut à ce ministre.

Novembre 1896.

et successeur de M. G..., maire de Grandvilliers ; — ce pharmacien qui fut le fournisseur de l'orphelinat, et ne s'en trouvait pas mal, loin de là ; comme encore un officier de santé, ex-médecin de la maison, auquel on préféra un jeune docteur.

» Joignez que ces adversaires trop naturels sont des ennemis politiques de M. Robin ; et qui ne sait la violence des dissensions politiques en province ? Sans doute le beau-père du pharmacien combattit l'Empire, il a chez lui un buste de Gambetta ; mais aujourd'hui, c'est le curé qui le mène. Sa fille aînée, — elle n'est pas mariée, — édifie la commune, en l'étonnant un peu, par une dévotion dont nous ne parlerions pas si plusieurs personnes ne m'avaient affirmé que cette pieuse demoiselle a le plus grand empire sur son papa vieilli, moralement fatigué. M. G... fut un républicain très décidé ; il a mis trop d'eau... bénite dans ses convictions d'autrefois pour inspirer confiance lorsqu'il s'attaque au directeur de Cempuis.

» Je donne ma parole qu'en me rendant là-bas, j'étais sans parti pris. Du moins, je n'avais que celui-ci : bien voir, bien écouter, et contrôler surtout les divers témoignages en me renseignant de mon mieux sur les personnes. Je suis donc allé chez le pharmacien ; ce n'est pas ma faute si je n'ai pas vu le greffier, très dur aussi pour l'orphelinat ; deux fois, j'ai frappé à la porte ; la première fois,

« absent! » ; la seconde, trop tard, je pense : il était huit heures et demie, et la maison semblait dormir sous le noir de ses fenêtres. Mais je savais que ce brave greffier est membre du conseil de fabrique. Il jouit, au reste, d'une réputation de ramolli. Dans le même désir d'informations complètes, j'ai interrogé un ferblantier, qui déclare avoir eu ce spectacle à Cempuis, près de la piscine désormais fameuse : « six à sept jeunes filles de quatorze à quinze ans, absolument nues, et dont aucune, à l'aspect d'un homme les surprenant ainsi, n'eut un geste d'étonnement ni un mouvement de pudeur ». Il m'a confirmé cette déposition ; mais on m'assura, d'autre part, qu'il était de ces importants voulant absolument posséder sur toutes choses des renseignements magnifiques ; on le traita même de *Gascon*, et je reçois, à l'instant, un télégramme de M. Robin, le taxant carrément d'imposture.

*
* *

» Je n'ai pas fait comme certains de mes confrères, se succédant, carnet en main, chez cinq ou six individus, pas davantage, et les croyant sur parole, à cause de leur furieux anti-Robinisme. J'ai interrogé d'autres personnes : M. Thorel-Perrin, ancien tailleur ; M. Deneuville, manufacturier ; M... mais j'ai promis à presque tous de ne

pas les nommer. J'ai comparé les dires, et cela m'a découvert les « dessous »...

» Ressentiments de boutique ;

» Haines politico-religieuses : voilà, je le répète ! Quant aux histoires odieusement ridicules dont ces inimitiés se sont fait des armes, elles ont été semées dans Grandvilliers par des maîtres ou des chefs d'atelier de l'orphelinat, congédiés pour insuffisance, mauvaise volonté, indélicatesse ou pire....

» Forcé de s'adresser aux agences, l'honorable M. Robin, plus d'une fois trompé, a laissé entrer dans sa noble maison des éducateurs ou des éducatrices au-dessous de leur tâche par l'intelligence ou le caractère (1). Au bout d'un temps plus ou

(1) « On a reproché à M. Robin le choix de ses collaborateurs; il convient d'expliquer dans quelles conditions ce choix pouvait se faire... M. le ministre de l'Instruction publique (Direction du Secrétariat et de la Comptabilité, bureau des Pensions) avait fait savoir que son administration ne considérait les instituteurs attachés aux orphelinats que comme des agents départementaux et leur déniait en conséquence le droit à une pension de retraite sur les fonds de l'État... Le recrutement du personnel en devint plus difficile, tant en raison des conditions spéciales exigées de lui à Cempuis... que par la privation de toute garantie, et *le directeur eut soin de signaler la peine qu'il avait à trouver les maîtres dont il avait besoin.* » (*Rapport de M. Laurent-Cély*, pp. 27 et 28.)

Par une lettre du 6 mai 1891, la Préfecture demanda bien au ministre de l'Intérieur « de faire apporter à la législation en vigueur les modifications de nature à permettre » aux orphelinats « de s'assurer le concours de maîtres offrant les capacités et garanties nécessaires » ; et le ministre ordonna bien une enquête, et le Parlement vota le 26 juillet 1893 une loi dont

moins long, il lui a fallu les remercier. Plusieurs se sont vengés, sans regarder aux moyens, ou plutôt en les choisissant avec la méchanceté la plus savante : calomnies sur les mœurs des élèves, sur l'enseignement de M. Robin, cet *antipatriote*, cet *athée fanatique qui exaltait le malthusianisme* dans des brochures remises aux institutrices et initiait les enfants aux mystères de la génération...

l'article 37 donna satisfaction au département de la Seine; mais cet article laissait au ministère un temps indéterminé pour l'élaboration du règlement ou décret nécessaire; et c'est le 4 novembre 1894 seulement que ce décret fut pris, — ***plus de* DEUX MOIS APRÈS LA RÉVOCATION DE M. ROBIN.** (Même rapport, pp. 28 et 29.)

Madame Kergomard disait déjà dans son rapport (1892, s'il faut en rappeler la date) : « M. Robin, esprit original, novateur, propagandiste, servi par une instruction quasi universelle, animé par une foi profonde... est aux prises avec les difficultés les plus ardues provenant presque toutes du personnel auxiliaire qu'il a toutes les peines du monde à recruter. — C'est que pour réussir à Cempuis... il faut déposer à la porte ses habitudes routinières; il faut, à défaut d'un goût particulier pour les méthodes vivantes et les innovations... avoir le vif désir d'être un disciple fidèle pour devenir par la suite un maître distingué, un véritable collaborateur de l'œuvre entreprise... Il y a pourtant en France des éducateurs et des éducatrices que tenterait l'œuvre de Cempuis ***si le personnel était classé, si son traitement était soumis à la retenue en vue de la retraite.*** »

Et, de son côté, M. Jost, dans un paragraphe spécial, demandait : « Les instituteurs et institutrices ne devraient-ils pas pouvoir être détachés à l'Orphelinat avec le traitement de leur classe et sans perdre leurs droits à l'avancement et à la retraite? »

Novembre 1896.

» La Bêtise, complice inconsciente du Mensonge, ne cessa plus de le colporter. Enfin, il se trouva quelqu'un pour le faire retentir jusqu'à Paris, par toute la France. Et l'épouvantable cyclone de fausses dénonciations, longtemps suspendu, s'abattit sur les murs adorables d'une école unique, qui, abolie ou transformée, serait une perte immense. Telle est cette affaire de Cempuis d'après notre enquête impartiale. Elle est bien triste, parce qu'elle est trop humaine... Oh! oui, trop!

II. — LA COÉDUCATION DES SEXES.

» Plaindre M. Robin, à propos de sa révocation, ce serait le méconnaître.

» Ce serait lui faire une injure puérile.

» M. Robin n'est pas seulement un homme, au grand sens du mot; c'est une âme d'apôtre, bouillonnante et vibrante, et l'enlever de Cempuis, c'est lui rendre une liberté de parole et d'action qu'il avait sacrifiée — en partie — à ses devoirs spéciaux. Je suis certain que la décision ministérielle, loin de le peiner pour ce qui est de lui, n'a pu qu'exalter, comme une délivrance, son cœur de soldat intellectuel, sa sensibilité de héros social...

» Il me disait mardi : « Si l'on me révoque, eh » bien! je serai plus utile à mes idées, je servirai » mieux ma conscience qu'ici même, où le direc- » teur, en moi, entrave l'homme, le citoyen, trop

» souvent. Je ferai des conférences par toute la » France ; j'aurai des prosélytes ; on comprendra » que le système d'éducation, appliqué à cet » orphelinat, c'est la vérité pédagogique d'un avè- » nir proche !..... L'*instruction intégrale*, la *coédu-* » *cation des sexes*, mais ce sera, dans vingt-cinq » ans, toute l'École du peuple, dans notre vieille » patrie débarrassée enfin du catholicisme ! Qu'on » me frappe ! Je suis prêt ! »

» Je veux dire, en cet article, avec une sincérité parfaite, ce que je pense de cette prétendue pornographie en action : la coéducation d'enfants mâles et de fillettes ; oui, ce que j'en pense, depuis que j'ai vu Cempuis.

*
* *

» Là, dans cette maison délicieuse, fraternelle et paternelle, et parfumée aussi des larges souffles de nature, dans cet exquis décor de bois, de prés, d'eau vive, encadrant les bâtiments où l'on forge, où l'on chante, où l'on imprime, où l'on s'instruit dans la joie par la main comme par le cerveau, j'ai assisté, lundi, à la baignade... objet d'horreur pour tant de vertueux — pour tant de pharisiens !

» Et je l'avouerai... J'en avais beau sentir l'hypocrisie ou la sottise, leurs doléances m'avaient impressionné. Je redoutais d'avoir à m'indigner devant un spectacle de profanation. *Maxima debe-*

tur puero... inutile d'achever, n'est-ce pas? On a tellement abusé de la maxime.

» Donc, assez inquiet, je voulus voir, bien voir, tout voir. Et je vis la chose du monde la plus innocente, la plus pure : des garçons très tranquilles, se déshabillant et passant un caleçon bleu sombre, avec une pudeur naïve, derrière une haie d'arbustes, à vingt mètres au moins des fillettes, cachées absolument par des toiles, à l'abri desquelles, vivement, elles enlevaient leur costume de travail pour revêtir un noir uniforme, ne laissant à l'air que les bras, les pieds, le bas de la jambe au-dessous du mollet.

» Telles, les fillettes les plus sévèrement élevées — sur les plages les plus à la mode. Et bientôt, dans la piscine profonde, mais étroite, sous l'œil attentif d'une institutrice, à laquelle rien ne peut échapper, plongeaient des enfants qui, manifestement, ne songeaient qu'à l'exercice de la minute présente, n'avaient qu'une pensée : nager, ou apprendre... J'ai fait tout le possible pour saisir, entre ces filles et ces garçons, soit un geste équivoque, soit un regard de curiosité. Rien! Une merveilleuse indifférence sexuelle; des petits animaux d'une candeur entière..... Et ce monde tout pur évoluait rapide, gracieux, sous les perches tendues par des moniteurs ou des monitrices de leur âge, à peu près; ces dernières et derniers, habillés comme en classe ou en récréation, n'ayant de leur

côté qu'une idée : sauver avec leurs longs bâtons des courages inexpérimentés de bambins et de bambines qu'on avait jetés à l'eau — du bord maçonné ou d'un petit pont.

» Je le déclare : une certaine *cochonnerie* est nécessaire pour incriminer de bonne foi ces leçons « mixtes » de natation.

» Oui, les enfants de Cempuis s'amusent ensemble, « pêle-mêle », comme ils travaillent.

» Du moins, leurs sports les rapprochent au hasard, et, aux leçons en plein air (j'en ai entendu trois dans une même journée), on les laisse se placer à leur convenance. La salle d'étude, par ordre directorial, met un garçon à côté d'une fille. Enfin, ils ont une cour commune. Mais là — et je m'étonne d'avoir à le dire — là s'arrête cette coéducation.

» J'ai visité les dortoirs : celui des filles, celui des garçons, et je me demande comment on a osé insinuer qu'il pouvait se passer des choses épouvantables, la nuit, entre ces petits et ces petites parfaitement séparés.

» Facile de s'écrier : « La Porcherie ! » Des preuves ! Donnez-m'en.

» C'est le principe même de la coéducation qu'on a voulu atteindre.

» La *Libre Parole* d'hier matin se félicitait de *l'effondrement du système.*

» A bas, non M. Robin seulement, mais avec

lui l'odieuse *promiscuité* qu'il aurait fait fleurir à Cempuis !...

» Rhétorique ! Rhétorique ! Que de mal tu as fait ! La promiscuité de Cempuis ! Comme si l'école mixte, ça n'existait qu'en cet orphelinat.

» Mais toute commune de France n'ayant pas plus de cinq cents habitants et possédant une école, l'a mixte ! Vous m'objecterez : « Le soir venu, » elles renvoient les enfants, Cempuis les garde ». » Avantage énorme pour ceux-ci ! La famille pauvre et grossière, voilà la pire dépravatrice de l'enfance.

» C'est là qu'il y a promiscuité !

» Accouplement des père et mère devant les petits qui sont censés dormir, et qui, souvent couchés deux ou trois dans un même misérable lit, s'y corrompent ; la sœur allant parfois jusqu'au total inceste avec le frère, et toujours — presque toujours du moins — frères et sœurs s'instruisant au vice ; qui donc ignore ces mœurs familiales des classes d'en bas — aux champs comme à la ville ?

» Nos collèges, couvents, lycées et pensionnats quelconques, sont à peine moins pourris. Ils le sont pourtant bien, et ils reposent sur le principe de la séparation des sexes en matière d'éducation ! Cette noble doctrine y porte des fruits dignes d'elle. Toutes les perversions unisexuelles s'y développent, quoi que fassent les maîtres... Ce sont autant de serres chaudes d'antiphysisme, soit égoïste, soit réciproque.

» Hypocrite qui le nie !

» Confessons-le : là où la famille ne serait pas fatalement corruptrice, elle se dérobe aux charges de l'éducation complète, quand elle ne les pose point toutes aux bras de l'État ou d'un ordre religieux. L'internat prospère. Et l'internat, tel que notre pudeur imbécile s'obstine à le vouloir, c'est le Vice ! (1)

» Pourquoi ? Parce qu'on n'attente pas impunément aux lois naturelles, qui veulent le garçon auprès de la fillette, dans le jeu et dans le travail, sous une surveillance, il est vrai, constante, et sagace, et pieuse ; comme elles veulent, ces lois sacrées, que l'homme ne vive pas seul, ni la femme !

(1) Or, M. A. Sluys, rendant compte dans la *Revue pédagogique Belge* d'un voyage pédestre, fait par soixante-quatre élèves de Cempuis, dont vingt et une filles, pendant les vacances de 1892, écrivait : « Les vices secrets, cette plaie de tant d'écoles, sont *absolument* inconnus » de ces enfants. » — D'autre part, en un volume édité à Cempuis même sous le titre : *Fêtes pédagogiques*, je lis ceci, qui n'a pas été démenti : « Les physiologistes savent bien la solidarité étroite existant entre l'organe vocal et les organes sexuels ; » eh bien, « la voix d'aucun des enfants actuellement à l'orphelinat, ayant même atteint leur seizième année, n'a mué ; tous participent de leurs douces voix d'enfants à l'exécution des chœurs que nous vous faisons entendre, donnant ainsi *une preuve matérielle* de la pureté de leurs mœurs et de l'absence des vices qui sont la plaie de tant d'internats réservés à un seul sexe. » — Je parle de ces chœurs plus loin.

Novembre 1896.

» Mais la peur de la nature, caractéristique du catholicisme, du vrai, nous l'avons gardée ; cerveaux *moyen-âge* encore, presque tous, par le sang catholique hérité des siècles...

» Nous trouvons immoral ce qui est sain : la coéducation des sexes ; et l'unisexuelle, mère de toute perversion, nous voulons, d'une volonté de bœuf, qu'elle souille nos fils et nos filles, comme nous-mêmes elle nous souilla !

» Quiconque a vu Cempuis — d'un regard loyal, sait à merveille les bénéfices moraux et, partant, physiologiques de la coéducation. Nul besoin d'invoquer les États-Unis, la Suisse, la Norvège ; Cempuis a le mérite de répondre pour la France, où des attardés, trop nombreux, semblent croire qu'on ne peut élever côte à côte, dans un établissement d'instruction publique, un garçon et une fille sans leur donner envie de faire un enfant...

» La vérité, M. Buisson, directeur de l'enseignement primaire, l'a fort bien dit : « Petits, ils ne » s'étonnent pas ; et en grandissant, ils n'arrivent » pas au trouble, n'étant point surpris. »

» Interrogé par moi, un brave homme d'instituteur me racontait qu'avant la guerre il y avait, dans les écoles mixtes, une barrière en bois séparant les filles des garçons pendant les classes et durant les études. Résultat : les filles songeant tout le temps aux camarades de derrière la cloi-

son, et les garçons également inquiets de leurs voisines invisibles... C'est le mystère qui fait l'inquiétude...

» Otez-le, vous la supprimez.

» Voilà quatorze ans que l'orphelinat de Cempuis fonctionne comme aujourd'hui. Eh bien ! un de ses ennemis les plus féroces, le *Matin*, déclarait hier que l'inspection officielle n'avait pas relevé un seul fait « d'immoralité entre élèves » (1).

» On en cite un pourtant, assez ancien : un bébé, oui, un bébé (il avait quatre ans), se serait rué sur une petite fille, pour la violer. Il fut immédiatement chassé. Trouvez-moi une maison religieuse, un lycée, où les faits d'immoralité ne soient pas quotidiens !

» A Grandvilliers, précisément, il y a un pensionnat tenu par des dames de Saint-Joseph de Cluny. Faites donc une enquête là-dedans, monsieur le ministre ! Envoyez-y M. Jacoulet ! (2) Et qu'il voie d'autres gens que les cléricaux... pseudo-républicains, dont la parole a fait foi contre M. Robin !

(1) Madame Kergomard terminait son rapport ainsi : « S'il se passe à Cempuis des choses immorales, où se passent-elles ? Quand se passent-elles ? En tout cas, j'affirme que rien dans la tenue des enfants, dans leurs gestes, dans leurs regards, dans leurs sourires, ne permet de soupçonner. »

Novembre 1896.

(2) Un des enquêteurs de 1894.

» Vous apprendrez qu'un jour fut surpris un curé embrassant chez ces dames une grande fille de seize ans, avec une émotion sans doute paternelle, mais bien vive.

» Le témoin était gendarme. Il parla : il lui en cuit, mais je réserve certaines histoires pour un autre article. Dans celui-ci, mon but était de prouver combien anti-moderne, et, je le répète, médiévale, est cette campagne de tant de journaux contre un principe excellent, le seul naturel, le seul moral et qui triomphera — qui triomphe même, jusqu'à un certain point, dans vingt mille communes tout bonnement, sans qu'on ait l'air de s'en douter.

» Donc, c'est déjà le présent, ce système de l'avenir.

» Ma crainte est que l'orphelinat de Cempuis, ayant seul encore osé — ou permis — d'aller jusqu'au bout par l'internat, on ne s'effraie sottement de cette logique : ce serait une concession navrante à la vieille morale *noire*, qui, par trop de fils, nous ligotte toujours...

» A quand des règles de vie, par suite d'éducation, définitivement conformes à la Nature ?

*
* *

» On a révoqué M. Robin. Qu'on ne détruise pas Cempuis! Ce serait un crime contre la Révolution

et son âme immortelle. Non, le fondateur une fois dehors, ne tentez pas de chasser l'esprit qui l'anima ! C'est l'esprit même de la France en marche; c'est le véritable esprit nouveau (1).

III. — *L'enseignement.*

» Trois reproches ont été faits à l'enseignement de Cempuis :

» D'abord, il serait immoral;

» Il serait, de plus, antipatriotique;

» Enfin, il serait violemment, fanatiquement, dangereusement antireligieux.

» Toutes ces accusations tendent à masquer l'intérêt, la beauté neuve des tendances et méthodes de la maison, merveilleux champ d'expérience où soufflent, purifiants, fécondants, les alizés de l'avenir.

» On jette l'anathème sur ce large enseignement précurseur, pour se dispenser de l'examiner selon les règles d'une critique impartiale. S'indigner sans prouver; mobiliser les épithètes qui flétrissent, les substantifs qui salissent, les verbes qui

(1) J'adresse à nouveau ceux que passionnerait cette question de la Coéducation au volume : *Fêtes pédagogiques*. Lire aussi l'article d'Edward Carpenter : *Le Sexe et l'Amour* (*Société nouvelle*, août 1895); plus, une tout à fait excellente étude de madame Hudry-Menos : *La Question du Sexe dans l'Education*, publiée par la *Revue socialiste*.

Novembre 1896.

maudissent, besogne facile; le malaisé serait d'établir honnêtement qu'on a raison...

» Il faudrait alors des vertus de pensée, quelque philosophie, au moins la connaissance des choses dont on parle.

» Moi, je le répète, j'ai *vu;* et non seulement j'ai *vu*, mais j'ai lu tout ce qui pouvait me faciliter l'intelligence des spectacles pédagogiques auxquels j'assistais ou avais assisté; j'ai sur ma table un dossier d'imprimés, bulletins de l'orphelinat, recueils de chansons, leçons faites aux élèves, aux maîtres, à ces instituteurs et institutrices qui viennent en août ou en septembre passer une semaine à Cempuis pour y étudier sur place, *de visu et auditu*, le fonctionnement et les résultats du système d'éducation et d'instruction... Et on m'avouera bien que cette bibliothèque n'a pas été composée tout d'un coup, fèeriquement, pour les représentants des journaux parisiens...

» Non plus ne furent improvisés pour moi, ou d'autres, les exercices multiples que j'essaierai tout à l'heure de décrire.

» Comment, à Cempuis, mentir aux visiteurs, avec l'aide nécessaire des enfants, quand la discipline y est si différente de celle de nos lycées-casernes? L'autorité, dans cette maison unique, est toute morale, elle ne veut qu'un fondement : la justice; qu'un moyen : la persuasion; qu'une sanction : la conscience des enfants eux-mêmes,

en face de laquelle on les met virilement lorsqu'ils ont mal agi...

» Je citerai à ce propos la très belle réponse de M. Robin à mon excellent confrère M. Stiegler qui lui posait cette question :

— Sans punitions vous vous faites obéir? Par quel miracle?

— Oh! simplement en *les* rendant heureux! fit le directeur...

Heureux de toute manière, en effet et de la plus noble. — Lorsqu'il arrive à celui-ci ou celui-là de se montrer paresseux, bruyant, méchant (ce qui est rare), lorsque l'instinct le pousse à dérober un fruit au verger, une fleur aux parterres, un menu objet quelconque à un camarade : « Va réfléchir », lui dit-on, « écris ta faute, sois ton juge! » (1).

(1) Sur l'enseignement moral donné à Cempuis, M. Jost concluait : « Il y a là tout un ensemble de procédés bien compris, propres à agir sur l'âme de l'enfant... Et il semble, quand on visite la maison et qu'on y passe deux jours, comme je l'ai fait, que cette action est réelle et efficace. L'air ouvert et franc, sincère et honnête de tous ces enfants vous frappe. » Les procédés que louait M. Jost sont exposés dans ***Fêtes pédagogiques*** : « Nous avons supprimé complètement les récompenses individuelles... Nous les avons remplacées par des récompenses collectives. — De cette manière les forts sont incités à aider les faibles pour leur permettre d'arriver à un bon ensemble, au lieu de les piétiner comme il arrive trop souvent lorsque la sanction finale est la récompense individuelle du vainqueur. — Nous avons également proscrit les répressions corporelles, les longues retenues, les pensums interminables, etc. ; nous les remplaçons par des instructions,

» Des enfants élevés de la sorte ont quelque chance d'être un jour de vrais hommes. Et c'est effectivement à faire des hommes véritables, des hommes harmonieusement développés, sans atro-

des exhortations... — Après des expériences concluantes, nous avons supprimé les cadres des élèves gradés imitant ceux de l'armée... Nous avons avantageusement remplacé cela par l'organisation de fonctions temporairement et successivement remplies par des élèves *moniteurs* capables, s'offrant spontanément, désignés par nous ou librement signalés par leurs camarades, ou se remplaçant à tour de rôle... Des indications sur ce qui est bien et sur ce qui est mal; le rappel, la répétition de ces indications, la simple constatation verbale des infractions, des fautes; les exhortations paternelles, sont le plus souvent suffisantes auprès des bonnes natures. Aux élèves moins dociles, nous faisons répéter à haute voix ou par écrit les prescriptions et les principes oubliés ou transgressés... Il est bien entendu que chaque éducateur établit son petit code de prescriptions de morale suivant les circonstances, d'après la gravité et la fréquence des fautes, etc. — Les élèves qui ont commis des fautes plus graves contre la probité, l'honneur, la bonne éducation, etc., sont envoyés, durant les heures d'études ou de récréation, sous la direction de l'un des professeurs, dans une classe, pour réfléchir à la faute commise et en faire la rédaction.... Cette relation peut comporter simplement un aveu accompagné de bonnes résolutions, ou des explications atténuant la faute, ou même en certains cas des raisons complètement justificatives; et dans tous les cas le résultat figure sur le cahier individuel spécial dénommé cahier de conscience... Nous avons remarqué que l'envoi des élèves à la réflexion est excellente, non seulement pour eux-mêmes... *mais encore pour le maître qui... pourrait se laisser aller à l'impatience et à un jugement peut-être trop sévère.* — De plus, les fautes graves et fréquentes sont soigneusement indiquées dans la *comptabilité morale*, grand-livre où chaque élève a un compte ouvert de manière à renseigner exactement les édu-

phie partielle, ni partielle hypertrophie, que tend le système ici appliqué, — cette *instruction intégrale* vantée jadis par tout le parti républicain comme l'instruction de l'avenir...

» *Intégrale* et par elle-même et par la participation constante des deux sexes aux mêmes travaux, aux mêmes jeux! ces jeux étant encore de l'éducation, et d'autant mieux que fillettes et garçons fabriquent échasses et bicyclettes, comme ils impriment, brochent, relient leurs livres de classe (1).

cateurs sur le caractère, les tendances et la marche morale de l'élève, et à leur permettre de donner à chacun les soins qui lui conviennent le mieux en vue de son amélioration... »

Novembre 1896.

(1) « Par ce mot d'*éducation intégrale*, nous entendons celle qui tend au développement progressif et bien équilibré de l'être tout entier, sans lacunes ni mutilation... Dans l'ensemble de l'éducation et dans chacune de ses parties considérées à part, nous poursuivons l'applications du même principe d'*intégralité !*... Ainsi, dans l'éducation physique, nous cherchons à réaliser ce bel équilibre organique qui s'appelle la santé parfaite... L'éducation intellectuelle mérite pour son propre compte le titre d'*intégrale*, quand elle se donne pour fin le développement proportionné de toutes les facultés de l'homme... Par *instruction intégrale*, nous entendons que l'élève doit acquérir, non pas comme on disait autrefois, des *lueurs* de tout, mais de solides notions, justes, claires et positives, bien que très élémentaires, de toutes les sciences et de tous les arts. » (*Fêtes pédagogiques*.)

Novembre 1896.

*
* *

» Voici une journée (toutes se ressemblent pour l'emploi du temps) :

» *Travaux manuels* (ateliers et champs), cinq heures;

» *Exercices physiques*, deux heures ;

» *Travaux intellectuels*, sept heures trois quarts.

» *Sommeil*, neuf heures et quart, en moyenne (car les bébés des classes maternelle et enfantine restent couchés dix heures, et les élèves des cours supérieur et complémentaire n'ont que huit heures de repos).

» Voici maintenant ce qui a eu lieu devant moi, mardi, de dix heures du matin à cinq heures du soir...

» Dix heures sonnant, j'entrais dans le hall au fond duquel se dresse une scène pour les représentations dramatiques du dimanche. Ces fêtes hebdomadaires sont toutes données par les enfants bien entendu; spectateurs et acteurs tour à tour, garçons et fillettes miment, chantent, disent; et il y a la fanfare, la *très bonne* fanfare de la maison, exécutant des valses, des pas-redoublés, parfois mieux : une fantaisie sur un opéra, un morceau de haute musique. Les parents sont admis. Que dis-je? On les sollicite. On voudrait qu'ils vinssent souvent et nombreux. Presque tous les élèves ne

sont orphelins, en effet, que de père ou de mère. Et les gens du village, ceux de Grandvilliers, peuvent venir aussi. Le rêve de M. Robin est que les instituteurs organisent partout de ces fêtes *ouvertes*, afin que l'école devienne ce qu'elle doit être : la MAISON DU PEUPLE, l'Eglise populaire du dimanche. Ce hall, dans la semaine, est salle de gymnastique, ou encore on y donne les leçons de chant à des groupes de cinquante ou soixante enfants, chacun ; c'est à une de ces leçons que j'allais assister.

» Les enfants, sur des chaises, forment un grand demi-cercle. Au centre, le maître, debout ; derrière lui, un tableau noir ; à côté, un piano. C'est la méthode Galin-Paris-Chevé qui va me prouver son excellence par les surprenants résultats obtenus ici. D'abord des *exercices phonomimiques*, les doigts de la main du professeur remplaçant notes ou chiffres, et cette main, tenue tantôt à la hauteur de la poitrine, tantôt à la hauteur de la tête, éloignée ou rapprochée du corps, indiquera par ces mouvements soit les sons de l'octave médiane, soit ceux des octaves extrêmes, et le degré de force ou de douceur de l'émission vocale demandée. Il n'y a qu'un mot pour rendre mon impression en écoutant toutes ces jeunes voix de cristal, les féminines, les masculines, également pures, répondre à l'ordre simple des doigts agiles du maître : j'ai été émerveillé.

— Autre exercice : le maître prend un long bâton et le promène sur le tableau noir où sont des chiffres écrits à la craie. Il va du 5 au 7, du 4 au 6, du 7 au 3, du 2 au 5, comme il lui plaît; et les enfants donnent la note, toutes les notes, avec un ensemble parfait, sans un quart de seconde d'hésitation — le bâton franchît-il d'un coup toute la distance entre le chiffre le plus haut inscrit et le plus bas. A vrai dire, c'est moi qui, invité par le professeur à le suppléer quelques minutes, c'est moi, ignorant, qui me suis amusé à exiger ce tour de force. Il y a bien eu un regard étonné des élèves; mais aucun ne se déroba, aucun ne se trompa... — On passe ensuite à la *dictée musicale par la voix*. Le maître chante un air; les enfants, sur un petit carnet où ils ont rapidement tracé des portées, écrivent les notes de l'air, à mesure que le maître chante. L'exercice est très court, mais c'est le plus difficile avec celui qui va suivre. Eh bien, j'ai eu en main une quinzaine de ces petits carnets, et plusieurs avaient mérité le *très bien*, représenté par *10*. L'élève le moins heureux *du groupe entier* avait 6. La lecture à première vue d'un petit morceau composé la veille, tout exprès, par M. Van der Meulen, un vrai musicien, termina la séance sur un succès égal, dans un ensemble irréprochable.

» Maintenant, aux armes! Sur la lisière du bois voici mes chanteurs transformés en soldats, oh !

sans travestissement, dans leur costume, blouse bleue ceinturée à la taille; car les fillettes, on l'imagine, ne s'instruisent point au *portez armes*, *en joue*, *feu*.

» Nos jeunes apprentis militaires ont le fusil Gras; et si les mouvements ne sont pas exécutés *par tous* avec la même sûreté je vous assure que ce n'est pas mal déjà. Il y a une cible; on tire, et c'est mieux.

» Mais ici je dois m'interrompre pour m'occuper du fameux reproche d'antipatriotisme, adressé à M. Robin.

» Pourquoi donc à Cempuis exerce-t-on les enfants à se servir d'un fusil, puisqu'il est entendu que M. Robin ne veut pas qu'on défende le sol de la patrie? puisqu'il prêche l'abolition des frontières, le baiser des peuples, l'immense fraternité internationale?

» Mon Dieu! qu'on raisonne mal ou qu'on est de mauvaise foi! Oui, M. Robin a une idée de la patrie qui n'est pas celle des chauvins, des enragés; oui, c'est un *philosophe humanitaire* (M. Ranc l'a très bien dit), un disciple des Louis Blanc, des Michelet, des Victor Hugo; un vieux républicain, j'entends de la vieille école. Si vous voulez, c'est une « vieille barbe ». Mais les vieilles barbes n'aimaient-elles pas la France? Michelet, Hugot, Louis Blanc étaient-ils antifrançais? Ils auraient dirigé une maison d'éducation comme celle de Cempuis,

les enfants sortis de cette maison auraient-ils ouvert leurs bras à l'envahisseur?

» Un peu de bonne foi, voyons!

» Ne peut-on aimer son pays qu'à condition de haïr tous les autres? L'amour de la patrie, est-ce la détestation permanente de l'étranger? (1)

L'étranger! quel mot de barbarie!

M. Robin disait aux enfants : « Aimez votre pays, préparez-vous à savoir le défendre! » On ne leur enseignait que la haine des guerres injustes, guerres de conquête et de vanité... « Aimez votre pays dans l'humanité! Aimez partout ceux qui souffrent, qui pleurent, aimez tous les hommes de bien! » Est-ce là paroles impies? Mais je croyais qu'un certain Jésus, appelé Fils de Dieu par encore beaucoup trop de nos paysans, par les deux tiers des femmes de France, avait dit à tous les hommes, pour tous les temps : « Aimez-vous les uns les autres! »

» On peut être patriote, avec des tendances évangéliques. Très bien.

» Et à supposer qu'il y ait quelque péril à professer devant des enfants chez nous, à l'heure présente, un patriotisme de cet ordre (2), croyez-moi :

(1) Sur mon patriotisme internationaliste, voir le chapitre suivant : *La Femme, la Patrie, la Guerre*.

(2) Il faudra pourtant bien y arriver. La question de l'Alsace-Lorraine n'est pas éternelle, ne peut même plus durer longtemps. Pour nous, il y eut crime en 1871, parce que l'Alle-

M. Robin ne leur versait pas tout le vin de cette conception généreuse. Loin de là : il leur faisait chanter des chansons comme celle-ci :

Au doux nom de la patrie,
Chacun sent battre son cœur ;
A ce nom, l'âme ravie
Fait des rêves de bonheur.

. . . .

. . . .

Cher pays qu'il faut défendre,
Honorer, aimer, *servir*,
Pour toi nous voulons apprendre
A lutter, *vaincre ou mourir*.

» Cette chanson, avec ses couplets intermédiaires que j'ai sautés pour ne pas prendre ici trop de place, c'est la 34e d'un recueil intitulé *Chants faciles ;* et on les chante, tous ces petits *chants*, au

magne foula aux pieds de la Force le droit, c'est-à-dire la Conscience de provinces qui *ne voulaient pas* être Allemandes. Il n'y a pas deux droits : l'un pour l'individu, l'autre *contre des collectivités humaines*. Le même droit, sacré là, ici l'est également. Mais que le crime germain d'il y a vingt-cinq ans pèse encore sur nous, sur l'Europe, la tienne armée en vue de guerres effroyables, c'est quelque chose d'énorme dans le monstrueux ! Nous avons à bâtir la Cité, par l'union des peuples ; donc à demander avant tout qu'on désarme chez nous et à côté de nous, qu'on ferme et qu'on détruise les casernes : qu'on *oublie* pour s'*entendre*. Contre l'idée de patrie officielle et bourgeoise et stupidement populaire, j'ai autant de haine que les plus décidés *antipatriotes*. — Encore une fois, on verra toute ma pensée au chapitre suivant.

Novembre 1896.

réfectoire; on en chante un à chaque repas, avant de se lever pour la récréation.

» J'ai déjeuné mardi avec les élèves — je devrais dire : avec tout le monde, car non seulement les professeurs, mais M. Robin lui-même, et sa fille, et son gendre, et sa femme (en ce moment à Mers avec une cinquantaine d'enfants), déjeunent et dînent au réfectoire. Là, ce n'est pas le silence suppliciant, antihygiénique, l'affreux silence monacal qu'il fallait observer dans nos lycées, et que, sans doute, on observe toujours dans la plupart des établissements d'instruction ! Garçons et fillettes causent à leur aise, sans qu'il y ait trop de bruit cependant. Le repas est rapide ; pas de vin ! du coco seulement pour les enfants, et leurs mines nous prouvent que cela suffit. J'allais sortir, ignorant l'usage du chant après le dessert, quand le maître de musique ouvrit son petit livre et dit : « Numéro 54. » Aussitôt, toutes ces voix de fraîcheur de commencer :

Petits oiseaux dans le feuillage

. . . .

où j'eus le plaisir inattendu de retrouver, sous une forme gracieusement enfantine, l'idée de ma dernière chronique — sur les oiseaux.

» Dans le bois maintenant. A deux heures, anthropométrie ; à trois, leçon de lecture et de diction ; à quatre, une conférence de M. Delon, per-

sonnage très curieux, lettré et musicien, orientaliste et dessinateur, un *intégral* de premier ordre, aux longs cheveux annelés, aux yeux bleus, changeants dans un visage austère et délicat, mince, pâle... une conférence de M. Delon, du maigre, subtil, savant et simple et bon M. Delon sur l'architecture égyptienne, assyrienne, grecque et romaine... Mais impossible aujourd'hui de raconter cette délicieuse après-midi pédagogique ; demain, dans mon dernier article, je vous prierai de vous asseoir avec moi, en imagination, sous les arbres où je vis et entendis ces choses...

» Puis j'examinerai la morale enseignée à Cempuis ; je dirai la neutralité de cet enseignement, au point de vue religieux, car on n'est point *hostile*, c'est là encore une calomnie. Enfin, quelques mots sur Mers, et nous conclurons.

IV. — *Pour la vie. — Dans la joie.*

» Au moment d'écrire ce dernier article, je m'avoue très ému : je voudrais tant que la voix du Vrai fût assez forte, ici, pour convaincre. Au moins j'espère avec passion que tous les lecteurs, et aussi les lectrices de bonne foi, dans notre public, réfléchiront — et ont déjà réfléchi.

» L'enseignement donné à Cempuis si varié, si moderne — utilitaire et humanitaire, intellectuel et manuel — odieusement calomnié par l'esprit de

routine universitaire et par le vieil ennemi féroce du penser libre, le Catholicisme ; cet enseignement Rabelais, Montaigne, Lock, l'eussent admiré. Il a pour but : LA VIE, à laquelle il prépare tout le jeune individu, harmonieusement cultivé ; et c'est dans LA JOIE que le reçoivent ces enfants.

» Oui, POUR LA VIE! DANS LA JOIE! Voilà Cempuis !

*
* *

» J'ai dit hier la belle après-midi passée par moi sous les arbres du parc, mardi dernier ; ces garçons, ces fillettes, s'exerçant à lire, à dire, à mimer sous la très intelligente direction d'un homme que j'aurais dû nommer, M. Guilhot, sous-directeur de la maison, pédagogue hors ligne, âme tendre, cerveau riche de connaissances diverses, bon administrateur par surcroît ; puis cette leçon de M. Delon sur l'architecture égyptienne, assyrienne, grecque et romaine ; leçon qui m'a frappé par un double caractère : *des hommes eussent pu l'entendre, tous les enfants la comprenaient.*

» Et d'ailleurs, ils y collaboraient de temps à autre, souvent. M. Delon les provoquait à la faire eux-mêmes, pour ainsi dire, tout en la faisant, lui, de son doux organe — un organe *bleu doux* comme les yeux de ce visage de rêveur. Ils ne prenaient point de notes, à la manière des collégiens, qui, la

tête penchée sur leur table, doivent au moins *feindre* de résumer par écrit la parole du maître. Les élèves, ici, regardent le professeur. Ils sont assis, il est debout ; il va et vient, tout en parlant, tout en posant des questions ; il a un tableau noir derrière lui, pour illustrer à la craie et enfoncer ainsi dans l'imagination son enseignement oral.

» Trente-cinq minutes suffirent à M. Delon : il est même rare qu'une leçon dure ce temps. On sait, à Cempuis, ne pas trop demander à l'attention afin de pouvoir exiger d'elle une entière fidélité. Des classes de deux heures, c'est une perte d'une heure et demie ; des classes d'une heure et demie, c'est la perte d'une heure. La Nature, ici, est la conseillère universelle ; on a réglé sur ses ordres toute la discipline.

» *Conformément à la Nature!* Ce serait encore une très exacte définition de l'éducation et de l'instruction ici données.

» Oui, on l'écoute, on l'interroge, cette nature ; et toujours on lui obéit.

» Ne veut-elle pas qu'on apprenne à se servir industrieusement de ses mains, comme de la pensée ? Notre pédagogie universitaire, issue de la jésuitique, laquelle fut un compromis entre le couvent et le monde, repose totalement sur *l'à-rebours* des lois du grand Pan ; toute d'artifice, de violence — criminelle et stupide ! Ah ! osons le dire ; et si nous l'avons dit, ne regrettons pas !

» Elle veut aussi, la Nature, qu'on mesure l'effort à la faculté. C'est ce qu'on ne fait pas dans nos lycées; c'est ce qu'on fait à Cempuis.

» Mais la morale? Eh bien! elle est aussi fondée « sur le Réel ».

» Elle ne tombe pas sur les intelligences du haut d'une doctrine plus ou moins discutée; elle n'est pas métaphysique. L'antinomie du Bien et du Bonheur, où viennent achopper toutes les philosophies du devoir, depuis celle de Platon jusqu'à celle de Kant, s'évanouit dans cette maison par la vertu toute simple d'une vérité naïve, quoique méconnue généralement. Le Bonheur, c'est le Bien! le Bien étant le Bonheur! (1)

» D'un mot, cette morale ingénue s'appelle *altruisme*.

» Ne pas faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas qui vous fût fait; lui faire ce qu'on voudrait qu'il vous fît, c'est de l'Évangile encore, et pas n'est besoin de l'hypothèse-Dieu, comme disait Laplace, ni de l'*impératif catégorique*, pour façonner des cœurs au sentiment et au culte de la *fraternité nécessaire* — chacun pour soi ayant intérêt à cette fraternité demandée à tous pour tous.

Dans *Fêtes pédagogiques*, je lis : « Nous ne donnons pas à nos élèves des leçons de morale dogma-

(1) J'ai développé cette théorie dans la première partie de ce volume.

Novembre 1896.

tique, à heure fixe; car la moralité résulte continuellement des divers actes de la vie... Notre idéal ne dépasse pas l'humble terre. Notre but, c'est que chacun mette son bonheur à travailler pour le bonheur de tous. »

» Ecrivais-je juste tout à l'heure?

» Probité, bienveillance, charité; toutes les vertus *réelles*, l'idée de fraternité les contient. Les autres sont d'un domaine extrahumain, l'école n'a pas à préparer des moines. Son rôle est de faire des hommes — et des citoyens.

» Et on enseigne à Cempuis — ô Virgile! ô saint François d'Assise! — on enseigne qu'à l'homme ne s'arrête point le devoir; que ce qui vit, à moins d'être nuisible, est sacré; qu'il faut aimer les bêtes les plantes, les fleurs. On travaille à créer, non seulement une *conscience collective*, mais *l'amour de la vie universelle.*

» Un agneau malade, abandonné par un pâtre, fut recueilli par des élèves, nourri au biberon, sauvé... Et pour les plus petits, les plus âgés sont des *papas;* les grandes fillettes sont les *mamans* des toutes jeunes!

Voilà cette morale traitée d'abominable!

» Religieusement, l'indifférence, pas plus! Mais l'enseignement de l'Etat, n'est-il point laïque pour toute la France? On me répondra qu'il y a des aumôniers dans les collèges et les lycées; qu'à l'école primaire les enfants ne sont pas internes: la fa-

mille les reprend le soir, les a le dimanche, peut les mener à l'église ; c'est vrai. Mais phénomène curieux : jamais, à Cempuis, aucun enfant n'a subi de crise mystique, n'a témoigné l'envie d'un entretien avec un prêtre.

» Je comprends la fureur catholique. Rien ne saurait mieux nous l'expliquer que ce fait écrasant : le manque absolu d'inquiétude religieuse, chez ces enfants.

» Maintenant : « Calomniez, calomniez », Basiles !

» On vous a sacrifié M. Robin. Vous n'êtes pas satisfaits. Vous criez : « C'est Buisson qu'il nous » faut ! » Oui, M. Buisson, le directeur de l'enseignement primaire, coupable d'un républicanisme sincère et sans cesse agissant (1) ! Il vous faut aussi madame Kergomar, qui inspecta Cempuis voilà quelques années et eut le courage, en son rapport, de dire la vérité (2) ; il vous faudrait le préfet de la Seine, et le Conseil général, et le municipal ; et encore seriez-vous contents ?

» Je l'apprends à l'instant : les enfants qui devaient aller à Mers, en remplacement de ceux que j'y ai vus, n'iront pas. Bravo ! cléricaux géné-

(1) M. Buisson a quitté cette année (1896) la Direction de l'enseignement primaire, mais pour prendre possession d'une chaire de philosophie à la Sorbonne.

(2) Madame Kergomard a été faite chevalier de la Légion d'honneur le 1er janvier 1896.

Novembre 1896.

reux ! Vous haïssez bien, et avec quelle justice ! Mais la mer, cette falaise où madame Robin restait deux mois par an, toute à sa tâche de surveillante, de *maman*, ça vous fait horreur, n'est-ce pas, puisque c'est de la Joie, puisque c'est de la Nature?

» Bravo ! La petite maison de Mers, étincelante au soleil, avec un horizon changeant de vagues et de voiles, on va la clore ; on ne la rouvrira — si on la rouvre — que l'été prochain. Vous comptez bien qu'elle demeurera fermée.

» La Vie ! Voilà l'ennemie pour vous !

» Nous verrons si vous réussirez jusqu'au bout, dans votre guerre de mensonges contre Cempuis.

» Mais non. Vous avez pu tromper le ministère ; faire avaler vos calomnies à une partie de l'opinion ; persuader à des sots, trop nombreux, que le merveilleux établissement de Cempuis était une « porcherie », que M. Robin y traînait les enfants au lit d'institutrices près d'accoucher, qu'il remettait d'ailleurs à ses employées des brochures leur prêchant le Malthusianisme — nous sommes quelques-uns pour vous arrêter. Votre victoire, vous ne l'achèverez pas. Et demain vous serez vaincus — par LA VIE, par LA JOIE ! »

VI

LA FEMME, LA PATRIE, LA GUERRE

La femme aura tué la Guerre. Elle aura effacé les Patries, si par ce mot l'on se représente une artificielle géographie de haine, d'orgueil et d'intérêts toujours en armes entre vastes groupes d'hommes appelés nations.

Deux points de vue en effet pour l'idée de patrie. Ou bien, la patrie c'est un monstre de large vanité collective, nourri de souvenirs *glorieux* ou sombres, objet d'un culte de latrie à base fatale de rêves de revanches, de rêves de conquêtes. Ou bien c'est une réalité morale, issue du temps, mais dépouillée pour le philosophe paisible de tout le grossier appareil guerrier, de toute l'armure des incessantes batailles économiques qui font un second mensonge quotidien de ce qu'on nomme Paix. C'est une âme multiple, fragment de l'universelle âme humaine, où l'homme qui a besoin

peut-être d'une échelle d'amours, trouve un point d'appui entre sa passion pour quelques individus particulièrement chers et la tendresse ardente qu'il doit à l'humanité entière. La patrie, alors, ne gêne pas plus ce dernier sentiment que ne peut le gêner l'amour de la compagne et de l'enfant. Du moins, les conflits qui se produisent entre tel ou tel de ces penchants de l'âme ne sont-ils imputables, précisément, qu'à la grossièreté farouche de l'encore actuelle idée de patrie dans la presque totalité des intelligences, qu'à l'exigeante barbarie des Etats en lutte, avec leurs casernes, leur diplomatie de ruse et de proie, leurs frontières hérissées de forts et de douanes, leurs drapeaux de vanité, symboles d'un soi-disant honneur qui ne claironne, en réalité, que l'antique droit sanglant de la Force.

C'est donc la faute de ces Etats, la faute du Militarisme, du Protectionnisme, si des sociologues aujourd'hui s'attaquent au concept de patrie, qu'ils dressent devant eux tel que le réalisent nos sociétés (1). Et c'est ce concept-là que l'Eve future détruira.

(1) Voir notamment Jean Grave, Sébastien Faure, Hamon, (*Patrie et internationalisme*) et une publication du « *Groupe des étudiants socialistes révolutionnaires internationalistes* » intitulée : *Pourquoi nous sommes internationalistes*, — pour ne parler que des plus récentes productions françaises sur le sujet.

L'autre idée de patrie, la nôtre, toute spirituelle, a reçu de

Des hommes l'auront ébranlé de leur dialectique ; l'âme de la femme libérée, impétueusement, le jettera bas.

Renan sa formule la plus lumineuse dans cette phrase : « L'existence d'une nation est un plébiscite de tous les jours, comme l'existence de l'individu est une affirmation perpétuelle de vie. » (*Qu'est-ce qu'une nation?* Conférence faite en Sorbonne, le 11 mars 1882.) — Maurice Barrès, plus *patriote* que Renan, — n'est-il pas Lorrain? et la Lorraine, n'est-ce pas notre province héroïque? — condamne cependant la « forme militaire » du patriotisme. Du moins, c'est là « une vue rétrécie »; et il ajoute : « L'inconvénient d'une définition étroite qui réduit le patriotisme au militarisme, c'est que d'honnêtes gens, qui se trouvent ainsi exclus du rang des patriotes, vont fortifier l'internationalisme. » Il semble bien, d'ailleurs, qu'il souscrirait à cette autre parole de Renan : « Les nations ne sont pas quelque chose d'éternel. Elles ont commencé, elles finiront. » Seulement, comme Renan, il croit qu'*à l'heure présente* le « nationalisme est une réalité » (ces derniers mots sont de Barrès). Telle aussi l'opinion de Georges Lecomte, avec cette différence qu'il souhaite *passionnément* « la fin des patries ». Ce qu'il se borne à dire, c'est qu'il y a une âme Française, une pensée Française à aimer, à cultiver, et, au besoin, à défendre par la force contre la force dans l'état de l'Europe. Nous avons à « sauvegarder notre langue », et « les traditions, le tenace effort d'affranchissement qui nous caractérisent dans l'histoire de l'humanité. » (*La Société nouvelle*, septembre 1896). — Aimer la France de la Révolution, nous serait-ce interdit en effet par nos principes révolutionnaires? Mais, dans cet amour, il faut avoir toujours devant soi l'*idéal d'universel amour humain*. Il faut se répéter ces lignes de Marc-Aurèle : « Celui-ci disait : O chère cité des Cécrops! Ne puis-je dire : O chère cité de Jupiter! » Même la France de la Révolution, c'est encore la cité de Cécrops! La « chère cité de Jupiter », c'est la Cité future.

La patrie, maintenant, avec le Soldat, c'est la grande ennemie du peuple et de la femme. Elle aide à se masquer toutes les formes de l'exploitation de l'homme par l'homme, de *l'humain par l'humain*. Pleinement irréfutable en ses affirmations, la thèse libertaire. Mais nos étudiants socialistes aussi bien que M. Hamon négligent d'observer que la femme, *victime spéciale* de l'argent oppresseur, *serve du serf* au foyer, dans les classes ouvrières et paysannes, d'ailleurs atteinte par le Militarisme et par la Guerre comme épouse, amante et mère surtout, est beaucoup plus intéressée encore à détester, à vouloir anéantir un concept qui la torture et l'immole dans tous ses droits de nature, dans la chair de sa chair, dans le meilleur de son âme.

Les termes d'ivresse, le faux idéal, dont les Dirigeants par tout pays, dans notre Europe, hallucinent les foules masculines, ont, certes, leur contre-coup de démence en la pluralité des esprits et des cœurs féminins. Moins *patriote*, beaucoup moins que l'homme (père, frère, amant, époux ou fils) la femme subit cependant, contre toutes les tendances de sa sexualité mentale et sentimentale, un peu du vertige qui règne autour d'elle. Mais le jour où par la liberté conquise, par l'égalité, elle aura pris conscience de son *moi*, le développant, y conformant ses actes, en tirant sa morale individuelle et sociale, elle se précipitera

contre l'Idole avide qui lui dévora dans tout le passé, par millions en chaque siècle (à considérer la planète entière), le vivant fruit de sa jóie et de sa souffrance d'amour.

Bella detestata matribus.

Déjà, une héroïne d'Aristophane disait: « Songeons avant tout qu'elles sont mères, et qu'elles auront à cœur d'épargner les soldats. » Elles feront mieux : elles voudront qu'il n'y ait plus de soldats.

Aussi n'est-il que de valeur passagère, excellent pour aujourd'hui, pour un demain encore d'incertaine durée, l'argument de Bebel : que la mère « rend à la collectivité un service pour le moins égal à celui de l'homme qui défend, au péril de sa vie, son pays et son foyer contre le pillage ennemi » ; car il n'y aura plus de pillage ennemi, quand la femme aura fermé les casernes (1).

J'ai vu des femmes du monde, des femmes de théâtre, des bourgeoises, applaudir frénétique-

(1) Pour la caserne, penser toujours à l'admirable roman de Lucien Descaves: *Sous-Offs*. Songer aussi aux livres de H. Fèvre, A. Hermant, G. Darien, Paul Bonnetain, Georges Courteline: *Au Port d'armes*, *le Cavalier Miserey*, *Biribi*, *le Nommé Perreux*, *le 51e Chasseurs*. Volumes de vérité contemporaine, inégalement et diversement probants, qui n'ôtent rien à la beauté du chef-d'œuvre austère de Vigny: *Grandeur et servitude militaire*, mais qui moutrent en ce déclin de siècle la prépondérance de la servitude.

ment, lorsque, au drame par endroits génial du Sâr Péladan : *Babylone*, Nakhounta s'écrie, devant Sinnakirib :

« Race des conquérants, ô race des guerriers,
honte de la nature, déshonneur de l'histoire, ô monstres et fléaux,
vous n'entrerez jamais dans la Vie Éternelle.
— Entre le ciel et vous, barrière infranchissable
se dressera, énorme et empesté, le charnier de vos gloires. »

C'était de l'âme féminine pour la Cité future qui vibrait là.

D'ailleurs, voyez l'effort des avant-courrières : la part que prennent au moins certaines d'entre elles, au mouvement international pour la paix qu'entretient et dirige une élite d'humanitaires, dont quelques-uns, pourtant, sont loin de se dire socialistes.

Il y a des femmes dans toutes les Sociétés européennes et américaines pour l'arbitrage entre nations ; — et les voilà qui fondent elles-mêmes des ligues, qui rédigent des pétitions, des appels « aux femmes de tous les pays. »

Une Union internationale des Femmes pour la Paix s'est établie l'an dernier, sur l'initiative d'Anglaises, parmi lesquelles Mrs Henry Richard, miss P.-H. Peckover, Mrs Bramwell Booth, Mrs Joséphine Butler, lady Carlisle, Mrs Bright Clark,

miss Ellen Robinson, etc. — Car nous ne pouvons donner tous les noms même importants.

Cette UNION avait pour but de centraliser et fortifier ainsi par la propagande les efforts des diverses Associations féminines nées d'un commun sentiment d'horreur, de pitié, de justice, aux États-Unis, en France, en Italie, en Allemagne, en Autriche, en Suisse, en Belgique, en Hollande, dans les pays scandinaves, etc., — et ce qui peut surprendre, en Océanie même.

Je me reprocherais de ne pas citer l'Allemande Lina Morgenstern, de merveilleuse activité multiple ; — l'Autrichienne Bertha von Suttner, écrivain du premier ordre au combat des idées nouvelles ; et je dois nommer les secrétaires des comités désormais liés : pour la France, madame Eugénie Potonié-Pierre, propagandiste infatigable, *féministe*, *humaniste* au-dessus de l'éloge (1) ; pour la Belgique, Marie Popelin, docteur en droit, qui dirige la *Ligue Belge*, revue sociologique du plus noble esprit, sérieuse, documentée sûrement ; pour l'Italie, à Turin, Emilia Mariani ; à Milan, la

(1) M. Edmond Potonié-Pierre, *féministe*, *humaniste* non moins ardent, s'est fait une spécialité apostolique de l'idée de Paix. Secrétaire général de la *Ligue universelle du Bien public*, il répand en d'ingénieux placards, intitulés : *Petits plaidoyers contre la guerre*, des convictions qu'on pourrait dire chrétiennes si le christianisme n'avait si vite trahi l'Evangile, et si elles n'étaient pas, à la vérité, des convictions révolutionnaires dans le sens actuel du qualificatif.

doctoresse Paolina Schiff; à Palerme, Marietta Campo; pour la Hollande, Élise-A. Haighton; pour le Danemark, Matild Bajer; pour la Suisse, Fanny Praechter-Haaf : toutes femmes de haute valeur que je voudrais pouvoir louer avec une précision convaincante ; mais il me faudrait des pages.

Ajoutons que la célèbre Américaine Belva A. Lockwood, l'une des deux Américaines qui furent portées candidates à la présidence de la République, aux États-Unis, envoya sans retard son adhésion et la promesse de son concours en sa patrie, à l'œuvre si belle où se vouait L'UNION INTERNATIONALE.

Une autre Américaine, Mrs Frost-Ormsby, créa tout de suite une nouvelle Union qui se joignit à la première.

Quant à l'Anglaise Ellen Robinson, c'est elle, parmi les initiatrices anglaises, la secrétaire du Comité de Londres.

Dans la Société Française pour l'Arbitrage entre Nations, dont le président est Frédéric Passy, et le secrétaire général M. Charles Richet, — parmi les membres du Conseil, Mesdames Maria Pognon et Griesse-Traut. « Celle-ci, dit une brochure de M. Élie Ducommun, s'est préoccupée tout spécialement d'un des principaux côtés économiques du problème du désarmement, celui de l'*encombrement possible des occupations lucratives* par le licenciement de tout ou partie des armées. Elle

s'est demandé si, pour prévenir une trop grande offre subite de bras dans l'agriculture et l'industrie, ainsi qu'une surproduction dans un grand nombre de métiers, il ne serait pas utile, indispensable même, de transformer les armées guerrières et destructives en armées pacifiques et productives, occupées à de grands travaux de canalisation et autres, et que les États eux-mêmes seraient impuissants à exécuter avec les éléments dont ils disposent actuellement. L'organisation des troupes, avec leur hiérarchie et leur discipline, lui paraîtrait faciliter beaucoup l'exécution de ces travaux. »

Enfin, voilà quelques mois à peine (1), il se fondait à Paris une *Ligue pour le désarmement général* qui se fit connaître par une conférence de la secrétaire générale, mademoiselle Louise d'Ervieux. Je détache du Manifeste de cette Ligue cet appel aux Femmes :

« A l'œuvre, mères, épouses, sœurs ! Qu'un pétitionnement universel porte nos vœux pour le désarmement aux oreilles et aux cœurs de ceux de qui dépend la vie de millions d'hommes !...
» Que cette manifestation soit assez imposante pour qu'il ne leur reste plus aucun doute sur le courant irrésistible qui pousse les peuples à maudire la guerre.

(1) Mai 1896.

» Femmes de tous les rangs, de tous les âges, » de toutes les nations, debout! Mesurez la force » invincible de vos Droits de mères aux prises » avec le Droit de la force brutale. Cette compa- » raison faite, la guerre sera morte. »

*
* *

Vaut-il de répondre à une trop facile plaisanterie, qui voudrait nous expliquer cette attitude des femmes par leur lâcheté physique?

Mais s'il est évident qu'en l'ordinaire de la vie la femme moins forte musculairement peut n'avoir pas notre jactance de courage, car le courage viril n'est souvent qu'une ostentation quand il n'est pas le résultat d'un auto-dressage utile; ne sait-on point qu'elle est capable du plus sublime héroïsme comme mère, c'est-à-dire quand un sentiment non artificiel, mais profond, éternel, la soulève? On n'a pas fait pour elle du courage physique un point d'honneur. Au moins cette honte lui fut épargnée d'avoir à se glorifier de tuer ou de blesser en duel, dans une rixe, — malgré quelques exemples, chers aux anecdotiers, de femmes duellistes. (Et à nous arrêter un instant aux historiettes de ce genre, y eut-il jamais homme d'épée ou de pistolet faisant meilleure figure sur le terrain que ne fit dix et quinze fois la véritable Mademoiselle de Maupin?)

Puis, remarquons-le, l'homme réduisant et main-

tenant la femme en esclavage ne prenait pas le bon chemin d'éveiller en elle son orgueil, à lui, de batailleur. C'était son intérêt de la rendre le plus timide possible ; et n'est-il pas frappant qu'en général la bravoure physique du féminin est en raison inverse de l'affadissement d'élégance dont le Monde est le point extrême?

La paysanne, l'ouvrière sont-elles si lâches?

Comment la « poupée » ne le serait-elle pas?

Faut-il, allant à l'histoire, rappeler les Amazones dont parlent Hérodote et Diodore? Avons-nous oublié d'autres Amazones, noires celles-là, que nos Lebel il y a quatre ans n'épouvantèrent pas? Et par toutes les fières légendes d'invasions combattues, le rôle de la femme n'est-il point magnifique d'audace aventureuse ou de stoïcisme invincible? Ignore-t-on au surplus le nombre des soldats et officiers-femmes qui firent le coup de feu aux armées de la République et de l'Empire, avec l'entrain des plus enthousiastes jeunes hommes, ou la tranquillité goguenarde des plus vieux grognards?

Mais où la femme apparaît surtout admirable, sous ce point de vue du courage physique, c'est aux guerres civiles, où l'on se bat pour une Idée, — la misère eût-elle joint le cri du ventre aux sollicitations pures d'une cause de Justice.

Rappelons-nous juin 1848 et mai 1871 avec la femme des barricades.

Rappelons-nous la femme devant la guillotine, pendant la Terreur.

Songeons aux nihilistes russes.

A Cuba, pour « Cuba libre! », de 1869 à 1873, quelle intrépidité chez certaines, chez beaucoup! On fusille la prisonnière; qu'importe!

*
* *

La Paix dans la Cité future sera surtout le don particulier des facultés d'amour de l'âme féminine; plus spécialement du maternel amour.

FIN

TABLE DES NOMS CITÉS

TABLE DES MATIÈRES

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

